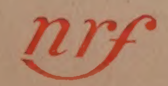
24e ANNÉE N° 271 — 1er AVRIL 1936

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

— CHRONIQUES —

— NOTES —

— L'AIR DU MOIS —



FRANCE : 6 FR. — ÉTRANGER : 7.50

Table analytique des Annonces



(Les chiffres indiqués sont ceux des pages)

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

L'AGE DES ORTHODOXIES

C'est un trait frappant des dix dernières années que le brusque passage d'un doute absolu à une foi totale et parallèlement du désespoir sans limites à un espoir sans limites également.

Qu'on se rappelle l'après-guerre : les esprits allaient à la dérive (tout au rebours des affaires qui prospéraient). Recherche du scandale, du bluff, déni de toute valeur à la société et même à la vie, suicides, etc... voilà le bilan de cette génération. Ce qui la caractérise, bien plus que la génération romantique, c'est la négation totale de valeurs que le romantisme sauvegardait partiellement. Ce fut vraiment une génération *contre.* Mais cette crise était vraiment trop aiguë pour pouvoir durer. Elle dura pourtant sept ans (1917-24). En 1924 on sort de cette crise ; et l'on commence à se rendre compte de sa gravité et de son étendue (Rivière et Arland dans la N. R. F., beaucoup de jeunes dans l' « Examen de conscience » des *Cahiers du Mois*). Ce n'est plus du désespoir, c'est seulement de l'inquiétude. Et *Littérature,* expression du mouvement dada, cède la place à la *Révolution surréaliste,* qui suit le premier manifeste de Breton, programme cette fois

positif — à tendance métapsychique. En même temps paraît *Philosophies* qui, elle aussi, a un programme positif — à tendance métaphysique. Il s'agit dans les deux cas de dépasser la réalité, de se construire un domaine spirituel, de s'évader. C'est déjà une source de foi et d'espoir. Les tables tournantes et les derviches sont à la mode. Spiritisme et hindouisme. Cela dura relativement peu, les terres promises se révélant illusoires. *Le Grand Jeu* appartient à cette période de transition.

On veut alors trouver des appuis plus proches. Les surréalistes et les autres se tournent du côté du communisme, tout en prétendant garder leur libre examen : c'est la période d'*Esprit* et du *Surréalisme au service de la Révolution*. En 1932, second manifeste de Breton et apparition de *Commune*. Le surréalisme se désagrège au profit du communisme. C'est en vain que Breton essaie de retenir Aragon, et que, dans *Position politique du surréalisme* il proclame les droits de l'intelligence et se range du côté de la Révolution idéale et contre les révolutionnaires de fait. Mais c'est bien inutile : l'âge des hérésies est passé comme était passé l'âge des négations ; nous en sommes maintenant à l'âge des orthodoxies. Alors que Romain Rolland et André Gide, ces prêtres de la religion de l'Esprit, se sont ralliés aux Soviets, représentés par Staline, l'on aurait bien tort d'avoir des scrupules. Etre actuellement révolutionnaire contre Staline, c'est comme si on était monarchiste contre Maurras et catholique contre Pie XI. Ce sont des attitudes très nobles mais qui ne sont permises qu'à la jeunesse. L'âge mûr (et je parle ici d'une génération qui a l'âge mûr) a faim et soif de réalisations. Ce qui est urgent ce n'est plus de se faire une *foi*, c'est d'adhérer à un *parti*.[1]

1. Il peut y avoir aussi le très noble souci qu'a André Gide, par exemple, de changer le monde, pour le soulager, quitte à

Cela ne va pas sans déchirements. Quelqu'un faisait remarquer naguère que la supériorité d'un Trotsky sur un Staline était éclatante ; qu'en France Bergery, Déat, Doriot étaient tenus en suspicion par leurs propres partis et remplacés par des gens dont le moins qu'on puisse dire sans choquer personne, c'est qu'ils n'ont pas d'idées neuves. Voilà une constatation qui révolte quand on est très jeune parce qu'on ne sait pas qu'un parti est un mécanisme qui a besoin de mécaniciens.

En tous cas une chose est certaine : une partie de l'intelligentsia de gauche s'est ralliée au communisme ; et, se ralliant au communisme, elle a adopté le marxisme. Rien de plus significatif à ce point de vue que la collection *Problèmes* des Editions sociales internationales, qui s'efforce de faire concorder les résultats actuels des sciences avec le marxisme. C'est que le marxisme n'est plus seulement une théorie économique, c'est une philosophie, c'est même une théologie. Et à son endroit se pose aujourd'hui le même problème qu'au XIIe siècle pour la Bible ; il s'agissait alors de faire concorder la *Bible* avec Aristote (représentant la Science). Maintenant il faut à toute force faire concorder Marx avec les dernières conceptions du transformisme, de l'atomisme, de la psychologie, avec les dernières statistiques et l'astronomie la plus avancée. Problème ardu, mais après tout pas plus insoluble que le problème précédent. Il suffit de bonne volonté de la part du lecteur et de volonté de la part de l'auteur.

Loin de moi l'idée de dénier toute valeur à la pensée de Karl Marx. Mais il me sera bien permis de dire, puisque mon opinion ne compte pas, n'étant inscrit

user d'affirmations massives, et cela parce qu'on est pressé. Cf. sa lettre à Jean Schlumberger. (*André Gide et notre temps*, p. 89).

à aucun parti et n'ayant personne à ménager, il me sera permis de dire que la pensée de Karl Marx ne rend pas compte de tout le passé et de tout l'avenir de l'humanité, de toutes les religions, de tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les métaphysiques... et que Marx lui-même était moins ambitieux que ses disciples. Et aussi, bien que je n'aie aucunement le droit de parler en son nom, je me permets de plaider en faveur de l'ouvrier qui n'a pu acquérir d'instruction ou seulement une demi-instruction, en faveur du paysan, en faveur du pauvre et de vous dire : si vous le libérez, libérez le complètement. Ne lui enlevez pas ces contraintes matérielles qui l'étouffent pour imposer à son intelligence un autre fardeau. Ne combattez pas l'obscurantisme bourgeois pour lui substituer un obscurantisme prolétarien. Soyez généreux pour ces pauvres gens dont vous vous déclarez les soutiens. Ne faites pas payer vos services par une limitation de leurs vues, n'en faites pas des eunuques intellectuels. Ils n'en seront pas plus heureux, et ceux qui le comprendront vous en sauront mauvais gré. Ne remplacez pas une culture viciée par une culture mutilée. Le socialisme au lieu d'être un rétrécissement de l'esprit devrait en être un élargissement. Je ne dis pas que Jaurès ait réussi à « réconcilier Plutarque, Michelet et Karl Marx » comme il l'espérait, mais je l'approuve d'avoir essayé de « ne rien retrancher de la vie humaine ». Je ne sais pas si Romain Rolland a commis une hérésie en exaltant le rôle des grands hommes, Beethoven, Michel-Ange, Tolstoï, Gandhi, mais je lui sais gré d'avoir écrit : « Un matérialisme sans grandeur pèse sur la pensée... le monde étouffe... faisons rentrer l'air libre... respirons le souffle des héros ». Je ne sais pas si Péguy, Hamp, Henri Franck, etc... se sont trompés, mais pour moi, je continue à ne pas le croire.

Pourtant c'est à une entreprise d'abaissement intellectuel que l'on travaille aujourd'hui, sous prétexte de répandre une nouvelle culture, qui serait la véritable. *A la lumière du marxisme*, on prétend rendre compte de tous les événements et de toutes les découvertes. On lit dans un autre ouvrage *Biologie et marxisme*, à propos précisément de la théorie marxiste : « On l'accuse de tyrannie sur l'Esprit ; on se plaint qu'elle nuise à l'objectivité de la connaissance... » C'est bien, en effet, notre reproche. Et l'auteur fait deux réponses. La première : « Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si la science est jamais objective, ou si au contraire à une époque donnée..., *ses conceptions ne dépendent pas dans une large mesure de la technique et de la structure sociale*, et si par suite, l'affirmation de l'indépendance de l'Esprit n'est pas une erreur, hypocrite ou non, qui masque un état de fait inévitable... »[1] On comprend bien que c'est le deuxième terme de l'alternative qui est le bon et que jamais jusqu'ici la science n'a pu se rendre indépendante de la technique et de la structure sociale. C'est la thèse qui est soutenue, par exemple, dans *A la lumière du marxisme* au sujet de l'astronomie par M. Henri Mineur. La naissance de cette science en Egypte s'expliquerait entièrement par la nécessité de retrouver après les crues les dimensions exactes des champs, en Chaldée par le désir de connaître l'avenir ; en Grèce pourtant il est obligé d'admettre que la science a eu une origine spéculative, car il est difficile de faire autrement. mais il y met des réserves. Comment expliquer pourtant que tant de découvertes techniques aient été précédées par la spéculation pure ? Mais admettons qu'il n'y ait pas de

1. *Biologie et marxisme*, p. 7. C'est nous qui soulignons. — L'ouvrage est scientifiquement irréprochable d'ailleurs, et nous ne le prenons que comme un exemple parmi beaucoup d'autres.

science objective, donc pas de vérité scientifique proprement dite. Est-ce bien cela ?

Mais immédiatement après, et sans aucun intervalle, sans aucune transition, le même auteur écrit :

« Le but de ce livre est de montrer, par l'exemple de la biologie tout au moins, que le matérialisme dialectique ne saurait être tyrannique pour la science, *parce qu'il est la science elle-même*, prolongée sans rupture, à l'aide de ses méthodes expérimentales, mais avec la volonté de ne reculer devant aucune de ses propres conséquences »[1].

Tout-à-l'heure la Science était condamnée à refléter le régime social ; à présent elle donne la vérité toute pure. Elle était sujette à caution, la voici sans tache. Elle était tyrannisée, la voici libre. Et tout cela parce que d'une phrase à l'autre, l'auteur s'est souvenu que tout était historique, relatif et dialectique en ce monde excepté la doctrine de Marx. Plaisante justice qu'un alinéa borne ! Passer si vite du pragmatisme intégral au positivisme le plus net n'est pas un garant de la solidité d'une doctrine.

Il est vrai qu'on peut tout justifier par « la dialectique ». Ce terme a une vertu magique infaillible. Il permet de rester matérialiste tout en admettant l'existence d'un esprit ; de faire siennes les idées de ses adversaires en leur donnant une autre étiquette ; de soutenir à la fois le pour et le contre parce que le temps qui s'écoule concilie les oppositions et fait tomber les antithèses. Aussi chaque fois que le matérialisme a subi un échec — et ses défaites dans tous les domaines ne se comptent plus — on dit qu'il s'agit de l' « ancien » matérialisme, du matérialisme « mécaniste » qui n'a rien de commun avec le matérialisme « dialectique ».

Le premier soutenait des thèses vérifiables, et effec-

1. *Ibid.*, p. 8. C'est nous qui soulignons.

tivement démenties par l'expérience ; le second se plie à toutes les circonstances et ne peut être ni vérifié ni démenti parce qu'il est insaisissable. Tantôt l'on fait passer sous son nom des idées qui ont été reconnues comme justes dans différents domaines, et c'est ainsi que Marx annexe Newton, Lamarck, Darwin, etc... Tantôt l'on ne craint pas de se contredire en son nom. Le matérialisme « dialectique » peut permettre de soutenir n'importe quelle idée... C'est le triomphe de l'obscurité et de la confusion. Ainsi ne demandez pas à un marxiste s'il croit à l'existence d'un esprit distinct du corps. Il vous répondra que c'est un faux problème, que tout est en mouvement dans le monde et que l'esprit ne peut se séparer du corps. Il ne niera pas qu'il existe un esprit, mais il sera incapable de définir ses rapports avec le corps de manière intelligible [1]. C'est que le marxisme, à la suite de l'hegelianisme, s'appuie sur un système du Devenir qui justifie aussi bien la thèse que l'antithèse en les conciliant dans une « synthèse » supérieure.

Mais cet illogisme qui est érigé en méthode suprême pour juger de tout est compensé par un optimisme outrancier qui rappelle celui de Renan dans l'*Avenir de la Science*, optimisme qu'il avait cependant désavoué à la fin de sa vie : « Le matérialisme marxiste... ne doute pas que l'extension de ces rapports (de la société humaine avec la nature) et le développement qui en résulte pour l'esprit humain ne soient illimités, si nulle catastrophe ne survient et ne les anéantit : pour lui, la divinité est dans l'avenir de l'histoire et non dans le passé ». (P. 89). L'homme marxiste sait d'ailleurs n'être qu' « un élément d'un devenir immense qui, parti de l'amibe ou de moins encore, échappera

1. Tout ce que nous savons, c'est que « la pensée est une superstructure originale et efficace ». (*Ibid.*, p. 92). C'est un matérialisme bien atténué et un marxisme bien large.

définitivement à l'animalité avec la société sans classes, et s'acheminera peu à peu vers une puissance illimitée.» (P. 215).

Nous sommes en plein messianisme, un messianisme qui justifie d'avance tous les massacres, car qu'est-ce que la vie de quelques milliers ou millions d'hommes à côté d'un paradis terrestre dont on est sûr ?

Aujourd'hui plus que jamais ces vieilles espérances ont pris corps et animent la jeunesse. On est marxiste en 1935 comme on était républicain en 1880.

Pourtant n'est-ce pas une belle tâche, nous dira-t-on, de répandre la culture ? Sans doute, et il n'y aurait rien à reprocher au communisme s'il se proposait de répandre la culture de manière désintéressée. Il n'en est rien malheureusement. On a vu ce paradoxe : l'initiative d'un *Congrès pour la défense de la culture,* prise par un parti qui fait régner un régime de terreur sur les intellectuels, n'admettant aucune « déviation » qu'elle soit de gauche ou de droite, à la pure doctrine, et ne tolérant les savants et les artistes que s'ils sont rigoureusement « neutres », ou plutôt s'ils adhèrent passivement au catéchisme du pays ; à cette condition, mais à celle-là seulement, on les honore, on les vénère ; et je comprends très bien qu'un romancier ou un musicien accepte ces honneurs conditionnels ; car depuis le commencement du monde n'a-t-on pas vu que les artistes vraiment épris de leur art ne cherchaient que le climat moral sous lequel ils pourraient créer sans se préoccuper des idées régnantes ; préférant s'il le fallait la Rome de Léon X à la Florence des Médicis ou au Paris de François Ier. Nul ne leur en a fait grief, et avec raison. Mais s'ils s'agit de gens qui attachent du prix aux idées proprement dites, pour qui croire ceci ou cela est une chose sérieuse, qui ont traversé des crises de croyance, alors non.

Répandez la culture, oui ; mais n'assurez pas, après le triomphe de l'esprit primaire dans la bourgeoisie, le triomphe de l'esprit primaire chez les ouvriers [1].

***

Ce que nous disions du communisme nous pouvons le dire d'une doctrine adverse mais également à la mode : le thomisme. Sous l'impulsion de Léon XIII, l'Eglise est revenue décidément après deux siècles de cartésianisme ou d'éclectisme romantique, au système de Saint Thomas. A la conciliation de la religion avec Descartes elle a préféré sa conciliation avec Aristote. L'un et l'autre avaient pourtant été d'abord condamnés avant d'être exaltés. Mais qu'importe ? En tous cas c'est bien le droit pour un catholique d'être thomiste, comme pour un socialiste d'être marxiste. Mais ils le sont avec fureur, mais ils le sont avec ivresse ; mais ils ne tolèrent pas qu'on soit autrement.

En France, avec un esprit aussi ouvert et aussi généreux que Maritain, les risques de lutte ne pouvaient pas être grands ; car autant la doctrine est intransigeante en soi, autant elle est susceptible d'applications innombrables et d'une extension indéfinie. L'on vous dit : Hors du thomisme point de salut — mais l'on vous montre qu'au fond vous êtes thomiste sans le savoir. Ainsi Maritain par des analyses très subtiles essaie-t-il de faire rentrer l'art dans le giron de la Scolastique, et s'il est douteux que le thomisme ait gagné des adeptes parmi les artistes, faute pour ceux-ci de temps pour apprendre le jargon épineux

1. Le *Congrès pour la défense de la culture* s'est montré d'ailleurs relativement large. Et il a fait œuvre utile en laissant espérer que la liberté de pensée serait un jour compatible avec le communisme.

de l'Ecole, il est certain que beaucoup, et non des moindres, ont participé au réveil religieux du XXe siècle. Sous l'impulsion de Maritain les sciences aussi ont été appelées à payer leur tribut d'hommages au Docteur Angélique. En 1926 a été fondée la *Société de philosophie de la Nature* qui a publié des *Cahiers* ; chaque travail scientifique étant lu avant sa publication par un philosophe et chaque travail philosophique étant soumis à un savant. Méthode intelligente, et dont il faut reconnaître l'absence de sectarisme. Il n'en reste pas moins que ces « cahiers » ont été institués *ad majorem gloriam Aquinatis.* Ainsi le « cahier » sur le « transformisme ». Ses auteurs sont bien obligés de reconnaître qu'il y a eu une évolution et que le monde n'est pas sorti tel quel des mains du Créateur. Mais, reprenant une ancienne distinction, ils admettent l'évolution et repoussent le transformisme. Les êtres vivants sont apparus successivement sur la terre et probablement par voie de descendance ; mais ils ne se sont pas transformés les uns dans les autres sous l'influence de causes mécaniques, comme le veulent Lamarck et Darwin ; ils ont suivi une direction, un but. Autrement dit l'évolution doit recevoir une explication finaliste et pas seulement mécaniste.

Remarquons que déjà le seul fait de prononcer le mot d'évolution sanctionne la victoire de ceux qui au XIXe siècle ont protesté contre l'interprétation fixiste appuyée sur l'autorité de la Bible. L'Eglise s'en tenant d'abord au sens littéral des Livres sacrés commence par condamner ceux que leurs expériences conduisent à des points de vue opposés, depuis Galilée jusqu'à Darwin ; puis, lorsque des résultats scientifiques sont bien acquis, elle les entérine en proclamant que l'interprétation littérale de la Bible n'est pas la seule bonne, que la science et la révélation ne peuvent se contredire, etc... Les différents systèmes de concor-

dance entre la géologie, l'astronomie, la paléontologie d'une part et la Bible de l'autre à la fin du siècle dernier sont insoutenables. Mieux vaut vraiment attribuer à la Bible un sens purement symbolique. Mais alors pourquoi avoir persécuté tous ceux qui étaient de cet avis autrefois ?

Mais si l'exègèse s'est en vain rapprochée des sciences on a vu par contre ces dernières se rapprocher de l'exégèse. Louis Vialleton a consacré un ouvrage de vulgarisation : *L'Origine des êtres vivants* à démontrer que l'évolution de la vie ne pouvait s'expliquer par des facteurs purement mécaniques, qu'il fallait admettre l'existence d'idées créatrices, que les êtres vivants ne pouvaient descendre que de plusieurs types, etc... On éprouve à le lire la même gêne qu'à lire dans le camp opposé M. Prenant. Pourquoi donc faut-il qu'on ne se serve jamais de l'intelligence que comme d'une arme et non d'une lumière ?

De notre époque on peut vraiment dire qu'elle est celle des orthodoxies. En 1890 tous les intellectuels étaient anarchistes et prêts à lancer des bombes sur n'importe quoi. Cette année ils sont tous encadrés dans des partis, des syndicats, etc... portent des chemises de la même couleur, lèvent le bras ou tendent le poing. Peut-être les intellectuels ne devraient-ils pas se mêler des affaires publiques... Mais pourquoi pas ? répliqueraient-ils à juste titre. Pourquoi les industriels et les ouvriers, et pas nous ? Pourquoi les journalistes et les banquiers, et pas nous ? Et en effet dans une société où tout le monde est mobilisable et électeur, on ne voit pas pourquoi on le leur interdirait, d'autant plus qu'ils sont souvent désintéressés.

Age des orthodoxies — on pourrait dire aussi âge des orthopraxies. Ce caractère a été bien souligné récemment [1] par M. Brunschvicg qui rappelle d'abord

1. *Revue de Métaphysique*, juillet 1935.

les termes d'une conférence prononcée à Prague en 1932 par M. Bréhier : « Sur un trait de la philosophie du temps présent ».

« C'est dans son ensemble une réaction... Elle conduit beaucoup de nos contemporains à une sorte de philosophie apologétique dans laquelle une croyance à des réalités paraît suffisamment justifiée, dès qu'elle peut servir de substrat à la vie spirituelle. Une espèce de crainte de voir cette vie se dissoudre, se diluer, si elle n'a pas de substrat précis et défini où s'appuyer, est le vrai motif de ces philosophies qui cherchent dans la Religion positive et traditionnelle, dans la nation, dans la race, une base à la vie spirituelle ; philosophie religieuse, nationalisme, racisme de tout genre, trouvent ainsi un corps à la vie spirituelle ».

Et il remarque :

« N'est-ce pas la caractéristique de la jeunesse... qu'une adhésion candide, émouvante aux formules périmées d'une orthodoxie quelle qu'elle soit, l'orthodoxie marxiste par exemple ou l'orthodoxie thomiste ? »

Cette caractéristique de l'époque est très bien donnée par Jean Wahl :

« Union d'un subjectivisme qui s'exaspère et d'une affirmation de la transcendance ».

Si l'on n'est pas croyant, l'on est tout au moins irrationaliste. On lit Chestov, Kierkegaard, etc... Cette attitude se comprend fort bien d'ailleurs lorsque l'on se rend compte du désarroi qu'engendre le rationalisme universitaire chez des esprits qui, dans le monde de ruines et de mort que nous habitons, sentent l'impérieux besoin d'un appui substantiel. Mais ceci demanderait un autre développement. Aujourd'hui nous voulions nous contenter de signaler l'excès de confiance des nouvelles doctrines et l'interférence continuelle de la science et de la croyance qu'elles

mettent en jeu. La chose est d'autant plus délicate que d'un côté comme de l'autre nous avons affaire à de vrais savants, et les livres que nous avons cités sont à cet égard au-dessus de toute critique. Il est simplement dommage qu'on veuille transformer les croyances en simples déductions des connaissances rationnelles, alors qu'à notre avis elles sont d'un domaine absolument différent. Rien n'est plus naturel et légitime que d'être catholique ou révolutionnaire ; rien n'est plus contestable que de vouloir faire concourir tout le savoir humain à la justification de sa foi. Rien d'ailleurs n'est plus dangereux ; car qu'est-ce qui cause la ruine d'une croyance sinon ses annexes scientifiques et temporelles ? Peu de choses ont fait plus de tort, par exemple, à l'Eglise, que la condamnation de Galilée.

Par bonheur le sentiment du divin et le sentiment de la justice sont des sentiments éternels qui feront toujours la consolation des hommes : l'*au-delà* et *l'avenir*, si vous les leur retiriez, que leur resterait-il ? Aussi bien ces sentiments devraient-ils être assez forts pour se passer de masques. Mais il est vrai que nous voulons toujours justifier par *l'en-deçà* et *le présent* ce qui peut-être est injustifiable. Il faudrait pouvoir arracher la page que nous venons de lire, ne pas chercher la suite, mais entrer délibérément dans un domaine où personne n'a de guide. La vie serait belle après une belle rature et après tant de raisons inutiles, une foi sans système.

JEAN GRENIER

RÉSURRECTION DU PAIN

I

Aujourd'hui à midi, comme nous nous mettions à table, Césarine a dit :

— Mme Bertrand fait son pain.

— Comment dites-vous ?

— Mme Bertrand a décidé de faire son pain. Et d'autres le feront. Elle dit que ça revient moitié meilleur marché que chez le boulanger.

— Elle a un four ?

— Oui, elle a un four, nous avons presque tous des fours dans nos maisons. Ça n'est pas une chose nouvelle. C'est une chose qui revient.

Je dis à Césarine :

— Vous devriez aller m'en chercher un morceau.

— De quoi ?

— De ce pain.

Elle hésite.

— Ça vous embête ?

— Oh ! non !

— Vous n'avez qu'à lui dire qu'elle vous en donne un morceau pour moi, pour me le faire goûter.

— Oui, dit Césarine. Bon. Oui, un petit morceau, quoi !

Mme Bertrand habite en dessous de nous. Non pas que la maison ait deux étages, mais elle est bâtie sur les derniers ressauts de la montagne et par conséquant en oblique car elle suit fidèlement la pente du

terrain. La pièce où nous mangeons est de plain-pied avec un petit jardin à légume, mais pour aller chez Mme Bertrand, il faut descendre un long escalier droit. Comme si on descendait sous le jardin. Et en bas, en ouvrant la porte on retrouve tout simplement le dessus de la terre et une fontaine. Parce que la montagne descend en même temps que vous.

Césarine retourne en courant, toute essoufflée, comme si elle venait de réussir le coup de Prométhée.

— Voilà, dit-elle.

— Elle n'a rien dit ?

— Oh ! non, elle a dit : « Mais oui ! »

C'est du pain brun. Il n'a pas de grosses bulles dans sa mie mais de petites bulles régulières, presque comme un gâteau de cire où les abeilles font le miel. Il est lourd. Ce morceau est gros comme ma main, mais il pèse plus que ma main.

Je le goûte, mais bien avant j'ai été saisi par l'odeur. Le goût est pareil. L'odeur monte à travers le palais et elle revient dans le nez comme si j'avais encore le petit bout de pain dans les doigts, et il est déjà une pâte sous mes dents du fond, et je l'avale.

L'odeur et le goût restent. Le mot « blé » a tout de suite un sens, comme : melon, raisin, pêche, abricot, un fruit, un fruit nouveau. Il y a encore des quantités d'autres choses, difficiles à exprimer parce qu'alors on a l'air de vouloir « phraser ». Et peut-être celles-là viennent seulement de moi, et je m'en méfie. Parce que dans ces jours-là je suis en train d'écrire : « Que ma joie demeure » — le sous-main de cuir est là-bas ouvert sur ma table et je vois l'écriture arrêtée au milieu de la page qui est la page 217 — ce travail de faire des livres vous oblige à être toujours sur le « qui vive » et quand on fait sentinelle depuis longtemps, il faut se méfier de sa sensibilité. Mais le fruit, ça a été tout de suite l'idée et en même temps la joie d'être enrichi.

D'abord, nous sommes deux à en manger, parce qu'Aline m'a dit :

— Fais-moi goûter.

Et je savais que c'était magnifique pour l'enfant à cause de la curiosité, mais je pensais qu'elle aurait moins de joie étant plus jeune, étant moins fatiguée que moi ; je n'avais pas pensé à la jeunesse qui était une des grandes qualités de ce goût et qui allait se trouver d'accord avec la jeunesse de l'enfant.

Puis, nous sommes trois parce que Césarine qui a quatorze ans désire aussi. Elle a apporté ce pain vite d'en bas ici, comme une chose qui ne devait pas s'éteindre, l'abritant peut-être sous son tablier pendant qu'elle remontait de chez Mme Bertrand.

Elle dit :

— S'il vous plaît...

Elle tend la main et elle a aux joues un peu la honte de demander. Ce qu'elle ne fait jamais même quand c'est de la crème ou du fromage fort qu'elle aime. Moi, j'ai le pain dans ma main, toujours lourd, et j'en donne aux uns et aux autres, et j'en reprends, quoique le goût de jeunesse et de fruit n'ait pas diminué dans ma bouche. Et il n'augmente pas non plus, comme toutes les choses franches qui ont donné d'un seul coup tout ce qu'elles avaient à donner.

Et maintenant quatre, j'en fais sucer un petit bout à Sylvie, et en bas Mme Bertrand appelle ses hommes à la soupe.

Et l'on ne peut pas faire que ce pain ne soit pas venu. La journée avait déjà tout son souci de journée, et son temps de réflexion pendant lequel je me promène dans le clos, depuis le prunier jusqu'au mur couvert de mousse, puis je retourne, puis je reviens. Elle avait déjà tout son devoir de journée à faire dans ma vie, devant m'apporter ça, et me retrancher ça, et me laisser de

telle façon le soir. Mais voilà que ce pain est venu et tout est changé car il apporte avec lui le souci de pain et la joie de pain. Et ça n'est ni un petit souci, ni une petite joie, car le pain à mon avis signifie une chose terriblement grande.

Il est sur la table à côté de ce qui, jusqu'à tout à l'heure, a été du pain (mais qui n'apportait ni joie ni souci, seulement des bouchées de mie et des bouchées de croûte).

Ainsi, tout était bien décidé pour aujourd'hui, et par conséquent pour plusieurs jours et pour longtemps, tout devait suivre son cours régulier d'événement, et, non, Mme Bertrand s'étant décidée, ce pain est venu. Il suffirait évidemment de ne le compter pour rien — je veux dire pour pas plus que l'autre pain — et la journée paraîtrait pareille, rien ne serait troublé. En apparence. Mais enfin, nous pourrions encore penser et réfléchir comme nous partions pour le faire ce matin, nous n'aurions pas de nouvelles raisons ; nous laisserions les événements s'accomplir dans l'ombre, pour brusquement connaître leur travail un jour, peut-être parce que tout s'effondrerait autour de nous, comme quand l'eau a creusé des caves dans un terrain meuble sur lequel on fait ensuite passer du poids, ou bien tout s'élèverait autour de nous et se construirait comme ces maisons auxquelles beaucoup de maçons et de manœuvres travaillent et brusquement, là où il y avait un pré, elles sont.

Ce qui me fait penser que c'est très grave c'est que, pour le livre qui est en train là-bas sur la table, il y a quelque temps que je cherche les gestes premiers dans les champs et dans les villages tout autour, dans la cour des fermes ou bien sur la place des villages quand l'après-midi d'arrière-saison est rousse et un peu pâteuse comme un abricot trop mûr — alors les hommes s'assemblent au pied du gros orme et ils réparent des harnais, ou bien ils aiguisent des faux en commun, ou bien ils

parlent et chaque fois leur lente parole est comme un travail, parce qu'ils essayent d'éclaircir lourdement (qui est je crois la bonne manière) tous les mystères de ce mariage qu'ils ont conclu avec la terre. Chaque fois que j'ai rencontré un de ces gestes premiers, je lui ai trouvé une force considérable; je lui ai trouvé une solidité et une assise extraordinaires, et on se dit toujours, devant ces choses si assurément bonnes et franches : « Les hommes vont s'en servir » et ils s'en servent; mais ils ne s'en servent pas encore comme base essentielle de toute la vie et c'est ce qu'on pense qu'ils vont faire ou qu'ils feront un jour et alors on a le souffle coupé en prévoyant ce qui arrivera. C'est toujours un geste fait par un homme seul, ou une femme. Des êtres têtus et limpides. Des êtres qui ne savent pas qu'il y a le « gouvernement ». Et leur petit geste — parfois celui de faire des jarres et des pots avec des tourillons de paille tressés à de l'osier, ou celui de joindre un nouveau couteau plat au premier couteau de la charrue (alors que toute la raison indiquerait qu'il ne faut pas le faire, et ils le font, et après on voit que c'était absolument nécessaire) ou le geste machinal de s'en aller à l'automne dans les hautes collines molles de pluie comme à la promenade, et puis à tous les endroits de terre tendre, on jette un gland et on l'enfonce d'un coup de talon, et ça fera un chêne dans deux cents ans, et parfois dans une après-midi on jette comme ça sur la terre cinq cents glands sur les collines, dans les vallons, tout le long de la route qu'on fait à travers la terre communale (sans propriétaire, mais qui appartient à tous) ce petit geste peut détruire tous les gouvernements du monde. (Je veux parler de ces gouvernements qui n'en tiennent pas compte). Car, pour ceux qui sont limpides, « gouverner » signifie connaître et aimer. Ils « gouvernent » les troupeaux, les couples de chevaux, ils « gouvernent » les champs (et les états sont faits de plus de champs que de villes).

Oui, on se dit : voilà les bases du nouvel édifice. Mais eux, comme ils sont limpides, ils ne pensent qu'à obéir instinctivement aux ordres du monde. Mais ils sont obligés d'obéir aussi aux ordres du « gouvernement » de ceux par exemple qu'on appelle « ministres » et qui ont la prétention de gouverner les champs (tous les champs), de tout savoir et de tout commander : la sablière, la lande, la forêt, le plateau, les collines, les plaines et les limons (alors que pour savoir seulement ce qu'un champ « demande » — et par « demande » les paysans entendent dire « exige » — il faut vivre et travailler toute la vie sur lui. Mais eux, comme ils sont têtus, on ne les en fera pas démordre.

Et maintenant, je vois sur ma table du pain fait par la ménagère, et je pense que c'est très grave. D'une belle gravité, douce et pleine de joie. Comme quand on dit : « Fini de rire » et qu'on s'avance d'un beau travail. C'est l'abandon de beaucoup de choses ; c'est la création de nouvelles. De si anciennes qu'elles paraissent nouvelles. « C'est une chose qui revient » comme dit Césarine.

Et voilà les anciennes méthodes avec lesquelles la grande communauté des hommes a d'abord vécu (puis elle les a abandonnées et elle est devenue ce qu'elle est, c'est-à-dire non plus une communauté mais des sortes d'individus cantonnés dans des continents, avec des caps, des golfes, des frontières de mers et de montagnes, un corps géographique — mais ça n'est pas notre affaire d'en parler maintenant) voilà ces anciens gestes qui faisaient si bien dans le monde. Les voilà revenus. Ils sont toujours pleins de la même force — peut-être plus grande encore. Ils sont toujours faits par ces hommes et femmes têtus — peut-être encore plus têtus parce que du temps a passé — têtus et plus purs, et plus limpides que ce qu'on croyait, car le temps a passé sans toucher leur pureté. Et voilà que ces gestes arrivent à un moment où nous avons tous besoin

de nous sauver si nous voulons vivre. C'est pourquoi je dis : c'est grave, avec un grand bonheur qui presque m'étouffe et me fait redevenir moi-même l'homme premier, le paysan, si bien que je ne pense plus comme avant mais lourdement pour essayer d'éclaircir par la bonne méthode. Parce que Mme Bertrand a pris de la levure, de la farine, de l'eau, et qu'elle a fait du pain, non pas pour le vendre, mais pour le manger.

***

Il faut repousser la table et sortir dans les champs. Le soleil est de nouveau chaud comme au gros de l'été, mais on sait que c'est parce qu'il est une heure de l'après-midi et qu'à partir de quatre heures il fera frais. Il y a d'abord eu à travers tout ce pays que j'habite provisoirement un arrêt des eaux et un grand silence, et ça marquait la fin de l'été. Pour ceux d'ici qui en avaient l'habitude, cela voulait dire que les nuits étaient froides sur la montagne et la neige ne donnait plus d'eau mais elle se resserrait sur elle-même. Les terres n'étaient plus traversées de bruit. Les aulnes ne bougeaient plus, ni les longues herbes qui sont au bord du torrent. Il restait à peine un peu d'eau silencieuse où l'on voyait les truites surprises par le grand jour et qui se cachaient la tête dans le sable pierreux. C'est le moment où le père de Césarine m'en a tellement apporté qu'on avait envie d'en profiter un peu autrement qu'en les mangeant — en les laissant crues sur la table par exemple, dans un grand plat de terre verte, comme des fleurs ou des fruits, pour pouvoir regarder le rouge, le vert, le bleu et le brun qui se mélangeaient dans les écailles. Mais on savait que ça n'était pas possible.

Il a plu pendant quelques jours pour que l'automne soit bien installé, et maintenant le bruit des eaux s'entend encore avec son claquement de tambour dans les

vallons comme un cortège qui s'est remis en marche. Le ciel est lavé et son bleu de lessive à des endroits est bleu dur comme la pure pierre de bleu dans son petit sac ; à d'autres endroits il est blanc comme le drap, et puis, les diverses qualités de bleu délayé dans l'eau et qui ici se repose, là s'allonge dans les mouvements de l'eau du lavoir en éteignant peu à peu sa couleur, et tout le ciel est comme ça avec une grande propreté populaire et une bonne tendresse. Cette après-midi, les odeurs sont extrêmement puissantes. C'est à cause de ces quelques gouttes de pluie. Il y a des odeurs de beurre et on ne sait pas d'où elle viennent, et une odeur d'héliotrope qui a l'air de venir du ciel. Les buis, les champignons, les feuilles mortes, la sève de bouleau, les vaches, la montagne, tout a son odeur et toutes bien séparées les unes des autres elles arrivent pour se faire sentir. Pendant qu'on marche dans le pré, on a ainsi le monde autour de soi et on l'a dans la poitrine, à l'intérieur, mélangé à la vie et qui se mélange de plus en plus à mesure qu'on respire. Et ce n'est pas le même monde, l'un complète l'autre : on voit l'arbre et on respire l'arbre, et voilà que ça n'est pas pareil, les deux images ne se superposent pas — car aujourd'hui le poumon n'est plus seulement un organe de nourriture, mais il est un organe de connaissance. — Et au fond, c'est la même chose, nourriture et connaissance, et c'est ce que je me dis pendant que je marche dans le pré et que j'appelle de temps en temps : « Oh ! Jacques ! Oh ! Michel ! Oh ! Pascaline ! » ceux qui fauchent le regain ou celles qui gardent soigneusement de petits agneaux nés de la veille, pleins de sommeil et de frissons, pendant que je pense encore à ce pain de Mme Bertrand.

J'ai pris le chemin qui passe près du petit cimetière des protestants et qui est bordé de buis énormes. Au bout du chemin, entre les murs de buis, je vois le ciel lessivé qui sèche au bon soleil d'après-midi — et ça

fera déteindre la couleur, et nous aurons demain un ciel tout gris, et peut-être de la bise, et sous le ciel l'enclos où sont enterrés ceux qui ne se nourrissent plus. (Ou peut-être se nourrissent-ils d'une plus grosse nourriture que ce que nous croyons, mais plus de la nôtre). Alors je pense qu'il faudrait quand même être plus attentifs aux nourritures de ce monde-ci, ne pas les dédaigner pour les prochaines, pour celles qui nous sont seulement promises, alors que celles-là, on nous les donne dès maintenant. Et comprendre que ça n'est peut-être pas une très grande politesse envers celui qui nous les donne — s'il y en a un — que de lui dire : « Non, merci, j'attends l'autre plat. Non, j'aime mieux me retenir, rester sur ma faim de vie, mais j'attends ce qui viendra après ». Évidemment. Et c'est là que le bon sens paysan nous sert. C'est là qu'il est bon d'être un peu lourdaud et moins flambant sur la question d'intelligence. Car ce que nous dédaignons, c'est la nourriture de la vie et d'une vie qui est la joie, et si nous n'en mangeons pas nous mourrons. Ça a été dit justement par celui que tant de gens s'imaginent d'aimer. Et qui n'était pas de leur côté, ah ! non, bien sûr, mais du nôtre. Parce qu'enfin on n'imagine pas que cet homme qui était véritablement quelqu'un ait pu se tromper. Et il ne s'est pas trompé puisqu'à nous, qui sommes de bonne volonté, soudain tout nous est donné. Par les plus petites fentes de la terre, les racines mêmes donnent odeur. Il n'y a pas un millimètre du monde qui ne soit savoureux.

Il y a eu le pain de Mme Bertrand, sans ça je ne serais pas ici à penser à toute cette nourriture qui est odeur, formes, couleurs, musique, et le pain aussi, je ne serais pas là à marcher posément dans le pré, puis dans la terre labourée, puis dans l'éteule d'avoine, monter le côteau, le descendre, traverser le vallon, à marcher posément en regardant mes pieds pour ne pas être distrait par l'autour et l'au-dessus de moi — mais tout impré-

gné de cet autour et de ce dessus — à marcher en regardant mes pieds comme si j'avais perdu quelque chose et que je sois en train de le chercher.

Mme Bertrand s'est débrouillée toute seule. Ça s'est passé dans la famille. Elle a dû dire :

— Bertrand, où est la farine ?

Et il a dû dire :

— Tu le sais bien, elle est toujours au même endroit. Personne ne la prend, va.

Car il a, on ne sait pas pourquoi (et si, on le sait) l'impression que la farine ça n'est plus rien, comme du sable.

(Ça serait beau que ça ne soit plus rien, comme du sable, et que tout le monde ait le droit d'en prendre librement comme on prend du sable dans le lit de la rivière, et on sait qu'elle en charriera comme ça éternellement. Mais ça n'est pas cette chose-là qu'ils veulent dire ; ils veulent dire : ça ne rapporte plus d'argent, donc ça n'a plus de valeur, donc, ça n'est plus rien, puisque dans notre société l'argent est la seule valeur, l'argent est la seule richesse).

— Eh ! bien, Mme Bertrand a dit, va donc me la chercher, cette farine.

Et il y est allé.

Pendant ce temps, elle a débarrassé le pétrin de tout ce qui était dedans, depuis qu'il ne servait plus, depuis qu'il était devenu une armoire tout simplement. Et quand Bertrand est revenu avec le sac, c'était prêt.

Il a demandé :

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

(Le sachant presque déjà, à voir les préparatifs, et le paquet de levure, mais n'osant pas y croire, tellement c'était devenu nouveau).

Et Mme Bertrand a dit :

— Je vais faire du pain.

Elle a versé la farine, Bertrand est allé chercher de l'eau, et pendant qu'il était à la fontaine elle a compris que ce pain c'était bien un travail de femme, un travail pour lequel il faut de la maternité, pourrait-on dire, mais pour lequel, en plus, il faut aussi de la séduction. Et ça, elle l'a compris avec joie et malice, au fond d'elle-même, tout clair, comme quand les jeunes filles comprennent l'amour ; pourtant, elle, elle a ses bons soixante-cinq ans.

Bertrand est encore revenu avec les seaux.

— Voilà !

— Comment, voilà, a-t-elle dit, mais, pauvre ami, où as-tu vu que les femmes pétrissent ? Des grosses, peut-être oui. De celles qui ressemblent à des hommes, peut-être oui, mais moi !

Et, en effet, elle est comme un grillon.

— Et alors ?

— Et alors, a-t-elle dit, il faut enlever ta veste et enlever ta chemise, et t'y mettre un peu, toi avec tes gros bras.

Elle a même ajouté, sachant où était son souci à lui, le souci de tous, peut-être même parce que c'était son souci à elle (mais je ne veux pas le croire, j'aime mieux croire qu'elle avait monté tout ce travail par simple pureté).

— Ça coûtera moins cher.

Ils ont fait un petit compte, ils ont vu que ça coûtait moitié moins cher que chez le boulanger.

— Et puis, on se servira du nôtre.

Deux mauvaises raisons, mais c'était pour le bon motif. Et il s'est trouvé que ce jour-là il pleuvait régulièrement et sans laisser prévoir d'arrêt. On ne voyait plus le sommet des montagnes. Il y avait une espèce de lumière qui donnait envie de dormir. On ne pouvait pas penser à faire autre chose qu'à aller chez Francisque

boire des « mesurons » et fumer la pipe. Bertrand a enlevé la veste et la chemise et il a dit :

— Eh bien, allons-y.

Mme Bertrand lui a allumé le lampion — parce qu'il fait presque nuit dans ce fond de maison où l'on avait poussé le « pétrin » — et le voilà qui commence.

Il a plongé ses bras dans la pâte. Il a senti si c'était assez mouillé ou pas assez. Toute une science s'est réveillée en lui-même. Il a su ce qu'il fallait faire. Il a pensé à des gestes de son père et de sa mère, à des bruits entendus quand il était petit garçon. Il a mis ses gestes dans la trace des gestes de ses ancêtres. On croit inventer dans ce qu'on imagine comme des remèdes sociaux, mais rien de ce qui est humain n'est nouveau. Il y a un ordre contre lequel il est vain de lutter. On doit obéir à la loi des mondes qui dirigent de la même main le roulement de Bételgeuse et le tremblement de la semence des hommes. Le social ne doit être que le naturel.

Maintenant Bertrand vient de dire :

— Verse-la.

Et ça veut dire : « verse cette farine ». Il ne lui dit plus son nom. Il lui dit Elle, comme à une chose éminente, une chose importante qui fait vivre.

Pendant ce temps, d'autres « contingentent » et « dénaturent ». Ce qui devrait être abondant, gratuit, répandu sur la terre comme le limon des fleuves, ils le contingentent, ils le retiennent, le serrent dans des murs de béton, dans de gros coffres-forts à blé, ils l'enferment, ils poussent les gâches des grosses portes. Ils disent : « Ah ! enfin, c'est en sûreté. C'est des sous, ça sera des sous l'an prochain, plus tard, mais pour l'instant je suis tranquille, c'est enfermé ! » Ils disent ça pendant que sur la terre des gens se sacrifient pour avoir un morceau de pain. J'appelle se sacrifier être par

exemple employé dans une banque et écrire des chiffres sur du papier — ce que j'ai fait moi-même pendant dix-sept ans et je ne savais pas quelle était la couleur de la campagne à quatre heures de l'après-midi — ou par exemple être apprenti chez Renaud comme le petit Bob qui vient de vivre avec moi dix jours dans la montagne et qui pleure en pensant à son retour à l'atelier (il a seize ans et il est l'aîné de cinq enfants, et il doit perdre sa jeunesse dans une tôlerie automobile pour gagner un peu de cette farine contingentée). Et d'autres ! Sans parler, me direz-vous, de ceux qui ne mangent pas et qui ont faim mais qui ne travaillent pas parce qu'il n'y a pas de travail.

(Et ici je fais une petite parenthèse et je m'arrête de marcher dans le pré, pour prendre un morceau de papier et un crayon pour marquer une chose à laquelle il faudra que je pense tout à l'heure, et la voilà : je n'aime pas le travail. Ça n'est pas une gloire, c'est une obligation. S'il y a moins de travail pour les hommes maintenant, c'est qu'il y a des machines. Mais, tant que le blé, le moyen de vie ne sera pas gratuit et abondant comme le limon des fleuves et le sable de la mer, la machine tuera les hommes, la joie, l'équilibre et la civilisation même d'où elle sort. Ah ! Ça va nous en faire changer des choses, tout ça !)

Mais si, je vais en parler de ceux qui ne mangent pas, mais je ne voulais pas le faire maintenant. Ça n'était pas encore trop grave de « contingenter ». Il y avait encore de l'espoir. On pouvait se dire : « Un jour ils comprendront la misère du peuple. Et alors ils viendront vers nous purs et candides et ils auront ouvert les portes et ils nous diront : « Mangez, vous qui avez faim ». (On pouvait le croire. On peut tout croire quand on est soi-même pur et candide). On pouvait se dire aussi : « Nous ouvrirons les portes. Nous enfoncerons les portes. Nous mangerons le blé». Enfin, comme je dis, il y avait

de l'espoir. Maintenant, il n'y en a plus (je veux dire qu'il n'y a plus ces deux espoirs-là, il y en a un autre). Et oui, avant d'aller plus loin dans le travail que font les gouvernements — pendant que Bernard, lui, fait son pain dans le fond sombre de sa maison — oui, il faut dire que les sept dixièmes des hommes de la terre ne mangent pas à leur faim, n'ont jamais mangé à leur faim, ne peuvent pas faire manger leurs femmes ni leurs enfants. Et c'est également le moment de parler de ce que font les gouvernements quand ils s'aperçoivent que le blé « contingenté » ne peut plus être transformé en sous, en argent, en capital. (Et pourquoi ne peut-il plus ? Parce qu'il y en a trop. Parce qu'il est trop bon marché. Parce qu'il ne se vend plus, parce qu'enfin — joie et pleurs de joie ! — il est devenu comme le limon des fleuves et le sable de la mer). Alors, ils le « dénaturent ».

Là, j'ai besoin de marcher. Va vers le bosquet d'érable. Touche l'écorce des bouleaux. Regarde le ciel d'automne penché sur les montagnes et toute sa lessive de linges bleus et blancs qui va se déverser dans les vallées, là-bas derrière, s'il penche encore.

Ce mot est en moi, et je le dis, et je le redis, et je le fais passer vingt fois dans ma pensée, et vingt fois entre mes lèvres, jusqu'à ce qu'il soit devenu matériel, que je le comprenne bien, que je le voie. Dénaturer ! Ils l'ont employé, sûrement, sans savoir. Ils l'ont sûrement employé sans se rendre compte. Ils ne se doutent pas. Croyez-vous qu'on aura encore pitié d'eux le jour du règlement, après un mot pareil, après une chose pareille ! Et je ne parle pas seulement de nous, mais je parle aussi de celui qui doit juger avec les grandes balances puisque celui-là, disent-ils, ils l'aiment. Alors, qu'est-ce qu'ils en pensent ? Est-ce que celui-là leur pardonnera de dénaturer quoi que ce soit puisqu'il a dit : « Le monde est l'œuvre de mon père » ou bien alors, qu'ils avouent une bonne fois pour toutes que ce qu'ils

aiment par-dessus tout, exclusivement, c'est l'argent. Et s'ils ne l'avouent pas, nous le savons ; qu'ils se foutent de tout, et que si ceux-là ne mangent pas, qu'ils crèvent et que si celui-là a fait la multiplication des pains, c'était son affaire; qu'on ne nous demande pas autre chose que d'aller à l'église et de donner au denier du culte. Tout ça c'est bien beau, mais nous — disent-ils — notre royaume est de ce monde.

Alors, ils dénaturent le blé. Ils font qu'on ne puisse plus le manger. Ils le jettent dans des cuveaux avec du bleu de méthylène. C'est organisé. Il y a de grands entrepôts. Les paysans viennent là avec la charrette comme ils seraient allés au moulin. On a mis devant la porte, en sentinelle, un garde-forestier qui est là pour l'ordre. Le bleu de méthylène est gratuit. L'état le fournit gratuitement. L'état fournit gratuitement le garde forestier aussi. L'état paye le monsieur qui dénature. C'est un fonctionnaire. Il a des comptables, des bordereaux où il établit le graphique du « rendement ». Ils ont tellement perdu la tête qu'ils appellent ça du « rendement ». Ils disent : « Ça marche. On arrive à faire 25.000 kilos par jour ». Et ils sont contents comme s'ils avaient créé quelque chose. C'est ça qu'on ne leur pardonnera pas, car ils ne créent pas, mais ils détruisent. Ils se réjouissent de détruire 25.000 kilos de blé par jour. Naturellement, pendant ce temps, au fond du pays, autour de tous ces entrepôts où l'on dénature, la foule des hommes qui meurent de faim gémit et gronde comme une forêt battue de vent, et de temps en temps des arbres s'écroulent et tombent sur la terre pour être la proie des vers ; et naturellement, bientôt, le meilleur de ce peuple n'aura plus de feuillage, ni d'oiseau, ni de joie ; bientôt le meilleur de ce peuple — qui est exactement ce qu'on a appelé le populaire — n'aura plus ni force ni courage, car, pour vous qui n'êtes pas le populaire, mais qui êtes les riches et les forts : l'état, la société,

votre société, votre social, il ne s'agit plus de manger ou de faire manger, mais votre seul souci est de faire produire de l'argent. Et on est arrivé à pervertir même parmi les meilleurs : les paysans, cette bonne partie de nous-mêmes ; si bien qu'ils disent : « Je ne ferai plus de blé, je ne sèmerai plus de blé. Ça ne rapporte pas. Ça ne se vend pas. Celui que j'ai, je le donnerai aux poules. Je vais le verser dans la soupe des cochons.

Il fut un temps où le blé était si précieux qu'on le demandait aux dieux dans les prières à côté des grandes qualités spirituelles. On le mettait sur le même pied que le pardon des offenses, la résistance aux tentations, la délivrance du mal. Voilà que vous avez été exaucés. Le pain quotidien vous est donné et vous criez : « Eloignez de nous l'abondance, faites régner la famine, ainsi soit-il ! »

Mais vous ne pouvez plus nous tromper. Sans Mme Bertrand, Bertrand serait comme les autres, mais maintenant il y a quelque chose de nouveau.

***

Il dit :

— Verse la farine.

Et il voit que sa farine est belle.

Ils sont là, tous les deux, penchés sur ce travail comme sur quelque chose de vivant. Ça a besoin de soin, ce qu'ils font. Ça ne s'élève pas tout seul. C'est comme un enfant qui demande de la peine. Et qu'on aime. Il faut plonger ses bras dans la pâte, relever, puis laisser retomber, et chaque fois faire comme si on pliait des draps fraîchement lavés, encore un peu humides, et lourds. La huche craque, geint, sonne quand la pâte tombe et se plie.

La nouveauté, c'est qu'ils ont retrouvé leur condition première. Tout le chemin que j'ai fait pour venir jusqu'ici, eux qui étaient ici, ils avaient encore à le faire.

Le monde moderne les a éloignés de la matière pour ne leur en donner que la représentation économique. Ils ne connaissaient plus l'aboutissement logique de leur travail, ils n'en connaissaient plus que l'aboutissement capitaliste. Voilà qu'ils découvrent les vraies richesses, celles qui permettent la générosité parce qu'elles sont inépuisables ; celles qui permettent de penser aux autres parce qu'enfin on ne peut pas manger tout son blé — et enfin aussi parce que le blé ne vaut plus rien, et alors on peut le donner. Ils sont en contact avec la matière. Ils se sont débarrassés d'un seul coup de cette fausse intelligence dont on les avait embarrassés et ils sont revenus à la simplicité — qui elle aussi est intelligence. — Et par deux fois, voilà que je me sers des mêmes mots pour désigner des choses différentes ; c'est tout simplement parce qu'il y a les vraies et les fausses. La vraie intelligence, la fausse intelligence, les fausses richesses et les vraies richesses.

Je comprends maintenant pourquoi Césarine hésitait quand je lui ai dit : « Allez m'en chercher un morceau de ce pain ». C'est une petite fille qui est née récemment et elle n'est pas encore assez vieille pour savoir qu'elle est née en même temps que le monde. Elle ne peut se souvenir que de ses quatorze ans, et ça fait donc qu'elle est née en 1921. C'était précisément l'époque où les assises de notre société moderne commençaient à haleter sous les premiers vents de la tempête ; ce que nous croyions inébranlable s'est ému sous nos pieds, comme un plancher de barque ; nous avons senti que bientôt il faudrait lutter pour notre vie. Et depuis ce temps-là, la petite fille n'a connu que l'enseignement de cette société en péril et cet enseignement était d'autant plus sévère que le péril était plus grand — car on s'imaginait pouvoir se sauver toujours par les mêmes manœuvres.

Alors, elle m'a dit :

— De ce pain !

Et elle a hésité. Je lui ai dit :

— Ça vous embête ?

— Oh ! non.

Mais elle ne s'est décidée que lorsqu'elle a compris que je n'en voulais qu'un petit morceau.

Car, on l'avait trop habituée — par l'école, par la vie sociale, la vie de sa famille, la vie de la rue, la vie du village — trop habituée à la conservation des fausses richesses, à l'économie de la richesse. Car elle voyait trop que c'était difficile pour son père et sa mère de gagner de l'argent — et encore plus difficile d'en conserver un peu. Et cette fois, pour le pain de Mme Bertrand, elle a quand même confusément compris que c'était quelque chose de tout à fait extraordinaire.

— Alors, s'est-elle dit, à plus forte raison. Elle ne voudra pas m'en donner, ça ne se demande pas, une chose comme ça — elle comprenait que c'était beaucoup plus beau, beaucoup plus riche que l'argent.

Et elle a hésité, et elle est descendue à contre-cœur jusqu'à la cuisine de Mme Bertrand où le pain se trouvait. — Peut-être une grosse miche rousse sur la table. — Et elle est revenue en courant, échevelée, essoufflée, comme si elle avait volé le tison enflammé des dieux.

Elle ne savait pas encore — n'ayant que quatorze ans — que, les vraies richesses, plus elles sont grandes, plus elles sont extraordinaires, plus on a de joie à les donner.

Mme Bertrand lui a dit tout simplement :

— Mais oui, prends.

***

Je pense à toutes ces choses en m'en allant à travers les prés par ce soir de glorieux automne. Voilà enfin le soleil. Il s'est abaissé plus bas que le plafond de brumes. Il glisse maintenant entre le mont Archat où se reposent

les troupeaux et les rochers de la Tazelle. Il est acide et rouge. Il souffle du vent en même temps que de la lumière. Il vole, rasant la terre comme un oiseau de marais soulevant du battement de ses ailes rouges l'odeur des sous-bois pourrissants. Ce morceau de monde que je vois autour de moi a pris comme un relief magique. La lumière est à hauteur d'homme. La plus petite flexion du pré se remplit d'ombre, la vague d'herbe la plus ronde pétille de soleil. Les arbres sont tous séparés les uns des autres, même ceux qui se touchent en bosquets. On peut voir toutes les feuilles, et qu'il y en a des milliers ; la tige, la branche, les grosses branches, le tronc, sans que rien ne soit plus obscurément mélangé, mais la vie lucide apparaît dans les moindres détails. Ce sont des compagnons qui m'expliquent familièrement les chemins et les routes, et me transmettent de l'un à l'autre pour que je ne m'égare pas. Ils habitent le pays en même temps que moi, depuis les pentes du mont de Fer jusqu'à la montagne de Saint-Michel. Je les vois tous : ici, ce sont des chênes des bouleaux, des érables ; là-bas des alisiers, des saules ; plus loin des châtaigniers, des peupliers ; plus loin des pommiers — et ils sont régulièrement plantés dans une terre verte — plus loin encore des pins aroles, puis les gros chênes qui commencent à escalader les pentes de l'autre côté, puis des sapins, puis des mélèzes, des pâturages bordés de pruniers bleus ; puis le grand corps sombre de la forêt — mais elle est très loin. Et moi aussi j'habite tout le pays. Je ne suis pas seulement ici dans les prairies de Prébois, mais je marche plus vite que mon pas et je suis partout à la fois, et toutes les odeurs je les sens, toutes les formes je les touche. Je suis l'habitant de tous ces bosquets, ces prés, ces champs de vignes, ces éteules d'avoines, d'orges et de froment. J'habite tous les chemins et toutes les haies des chemins. Je suis celui qui entre dans tous les villages et se plante

droit devant l'atelier du maréchal-ferrant et regarde, ou devant l'atelier du menuisier, ou devant celui qui aiguise la faux — ayant enfoncé sa petite enclume dans la terre et frappant sur la faux avec le marteau à tête plate — je suis celui qui entre dans tous les villages et qui demande : « Où est la fontaine ? » (Et qui boit à la fontaine) et qui demande : « Avez-vous du feu ? » (Et on lui donne du feu pour sa pipe) et qui demande : « Et avec les blés, où c'est qu'on en est ? Et le regain ? C'est le second ou le troisième ? » Et on lui répond : « Oh ! c'est le second, ici la terre est pauvre, on n'a jamais de troisième. » Je suis celui qui entre dans les villages et qui demande : « Où est l'auberge ? » Qui entre à l'auberge et s'asseoit à côté de ceux qui parlent. Ce soir, j'entre dans toutes les auberges à la fois et je m'asseois à toutes les tables de tous ceux qui parlent dans ce grand pays, dans tous ces villages de Saint-Michel, de Prébois, de Saint-Maurice, de Lalley, de Tréminis, de Saint-Baudille et du Monetier. Avec ceux-là qui sont du village, habitant à côté de la cure, ou de l'école, ou en face de l'épicerie, et avec ceux qui sont venus des fermes, des métairies et des granges (celles qui s'appellent Prédeleau ou la Commandante, ou Rufigne, ou Vers-chez-les-prunes) tous aussi bons paysans les uns que les autres, car les villages sont de petits villages largement pénétrés par les champs, les arbres, le vent, le bruit des forêts et le craquement des hautes montagnes. Je parle de vous plus particulièrement, paysans d'ici parce que vous n'êtes pas de mon pays, comme on dit, et pour bien indiquer que mon pays c'est partout où vous êtes. Ici, nous sommes à la limite de la Provence et des Alpes, pas très loin de cette vallée où la Durance charrie en même temps que les grosses pierres de la montagne le gros et bon esprit montagnard. La solidité et la franchise et l'assurance dans ce qu'on fait. Les qualités des hommes d'ici, les qualités de cette terre, de ces herbes,

de ces arbres, le goût de l'eau des sources, la Durance a charrié tout ça chez moi, soit dans les graines qu'elle porte sur ses eaux, soit dans l'invitation de sa vallée descendante qui amène jusque chez moi les hommes et les femmes des hauts-pays. Et puis, après, ils restent et font souche. Partout où vous êtes, vous que les vallées mélangent, vous paysans pas encore trop attachés à la terre parce que la terre que vous connaissez n'est pas riche et qui obéissez encore sans le savoir aux ordres du monde, si bien que votre famille, par la volonté du fleuve qui descend ira ensemencer les champs et les femmes des pays plus bas (comme une graine que le vent emporte — ou que le fleuve emporte sur ses eaux). Partout c'est mon pays. Et je suis partout chez moi avec vous, où que ce soit : dans l'entrelacement de tous les fleuves, de toutes les rivières et de tous les ruisseaux du monde ; sur le passage de ces larges routes qui emportent les eaux, les graviers, les limons, les graines, les hommes et les grandes civilisations paysannes (et depuis qu'il en passe ça a usé les montagnes) à tous les carrefours des vallées, aux estuaires, et dans les deltas où l'affinement de la race a produit des hommes translucides comme de la porcelaine ; sur les plages où l'esprit montagnard et paysan est devenu l'esprit marin (mais c'est la même chose) partout où s'organise le défoncement, le bouleversement des fausses richesses (et les plus rusés ne s'en aperçoivent pas) comme on défonce la jachère, on arrache le chiendent, on le laisse mourir pour le peigner après tout mort qu'il est avec une herse de fer, on l'entasse et on le brûle, partout dans ces endroits-là je suis chez moi et vous me reconnaissez pour un des vôtres, habitants de ces terres puisque tout de suite vous m'aidez de votre large intelligence immobile.

Je n'ai plus à débattre avec une intelligence de l'au-delà du monde véritable s'attachant à m'expliquer l'inexplicable (si bien que plus on va loin, plus tout

recule). A votre manière, je combats l'angoisse humaine avec des armes pures (et Mme Bertrand vient de commencer le combat contre la servitude humaine avec des armes également pures) votre compagnonnage est une solitude féconde. Vous êtes instruits des véritables raisons de la joie ; si nous ne l'avons pas encore, elle nous côtoie déjà, ici où c'est l'admirable monde.

II

Ainsi, du temps que j'écrivais « Que ma joie demeure » — étant comme perdu dans les bois, et l'on m'appelait de partout, et j'entendais à peine — les événements se passaient. J'étais dans ma maison, je continuais à travailler paisiblement ; et un matin le livre a été fini et je l'ai envoyé à Paris. Tout de suite après je suis revenu dans ce pays de montagne et je les ai tous trouvés à leur place : les arbres à leur place d'arbre, les hommes à leur place d'hommes, mais celle-là était un peu modifiée. Il n'était pas question pour moi cette fois de rester au village, mais de m'en aller dans les chemins avec mon bâton de buis (justement celui dont j'ai parlé tout à l'heure à propos du poète) je ne pouvais plus me promener sur le plateau Grémone avec Jourdan ou Mlle Aurore, ou Bobi. J'avais fait un paquet de tout ça et je l'avais envoyé à des amis, terre et tout. Et ça me manquait. Ça avait été si longtemps ma propriété particulière. Alors, je me promenais dans cette terre de Trièves où je retrouvais tout le monde. J'allais voir Mme P... qui est une vieille amie et qui tient l'auberge à l'avant-dernier hameau de Tréminis — celui qui est assez avancé dans la montagne, et après lui, il n'y a plus que les quelques maisons qu'on appelle Le Serre, probablement parce qu'elles sont bâties au resserrement des terres entre les murailles de rochers et les torrents. Elle m'annonça tous les change-

ments de sa famille, les mariages, les naissances, les morts, puis elle me dit :

— Ah ! maintenant, si vous étiez ici, vous ne craindriez plus la bise.

— Et qu'est-ce que vous avez fait contre la bise, dis-je ? Avez-vous relevé le sommet du Ratier, ou bien c'est peut-être que vous avez bouché la vallée qui vient de Saint-Baudille ?

— Faites le fier, dit-elle, n'empêche que, quand vous sortiez, vous vous mettiez un tricot qui vous faisait plus gros qu'un ours.

Je me souviens qu'en effet je mettais ce tricot. Ça n'était pas pour courir aux bois ou à la montagne, c'était pour rester dans le hameau, me planter devant l'étable du maréchal-ferrant, ou faire la causette avec Jérémie, l'habitant de la ferme au portail, celui qui a la figure longue, celui qui ressemble à un cheval, avec des lunettes de fer au bout du museau, celui qui sait les histoires de tout le monde et les siennes. Il fendait du bois ; moi, je rangeais le bûcher à côté de lui. Travail de peu de gestes, et, quand la bise souffle, il faut se couvrir. (C'était cette année-là un automne héroïque, tout claironnant d'orages attardés ; on entendait la bise vingt kilomètres avant qu'elle fût là. C'est vrai que ça fait à peine cinq minutes).

— Oui, dis-je, Jérémie commençait un mot, j'en entendais à peine la moitié, l'autre moitié était pour les oreilles de Château-Méa, tellement le vent filait vite.

— Mais enfin, dit-elle, qu'est-ce que vous faisiez comme ça avec le père Couache ? (C'est son surnom).

— Je parlais.

— Eh ! bien, justement, dit-elle, si vous étiez ici, maintenant, vous ne craindriez plus la bise parce que nous avons rallumé le four.

Ce qu'ils ont rallumé, c'est le four banal, le four commun. Il est sur la placette du village. Et je me disais :

comment le décrire, comment faire comprendre la façon dont est bâti ce four commun ? Dans ce petit hameau perdu. Je sais, je vois bien. Je sais qu'il a été construit il y a longtemps dans des temps de grande simplicité, où l'on ne cherchait pas. Je vois bien. Il est exactement comme un temple grec. Mais si je dis ça, ça va faire tromper tout le monde. Car il y aura ceux qui diront : ça n'est pas possible, c'est trop beau, il l'invente (et vraiment non, ça n'est pas le moment d'inventer). Et puis, il y aura ceux qui me croiront mais qui se tromperont quand même car on leur a trop parlé de temples grecs, ils ont autour de ce mot-là cent images toutes prêtes, toutes fausses (fausses en tout cas pour ce four, fausses peut-être pour les vrais temples). Et ils croiront peut-être aussi que je veux dire que ça date des Grecs (ah ! ce mot-là est terrible). Alors que non : c'est à la fois bien plus récent et bien plus ancien : c'est une construction paysanne.

C'est une construction sauvage, âpre et exacte. Pour son utilité, elle n'a pas une pierre de trop. Elle est entièrement d'accord avec le pays et avec tous les temps que le ciel peut faire. Elle a été orientée; destinée à faire un travail dont dépend la nourriture et la vie. Orientée pour deux raisons : d'abord, pour que la cheminée tire bien sans que jamais la fumée puisse « regonfler » dans le four; donc, l'axe du toit sur la ligne nord-est sud-ouest. (Dans ce pays où les vents viennent de partout sauf de l'ouest — mais par exemple le four de Prébois est orienté plein sud car Prébois est sujet des vents qui remontent la vallée de l'Ebron plein nord et protégé des autres vents par les rives abruptes du torrent). L'autre raison d'orientation étant qu'il faut protéger du froid ceux qui enfournent. Car il ne faut pas croire qu'on va entrer quelque part pour faire du pain. Non. Cette construction c'est un four. Le four occupe toute la place dans les quatre murs. Les humains doivent

rester sur le seuil. Ici, il y a hiérarchie entre le travail et l'homme. Il n'y a de la place que pour le brasier et pour le pain. La porte, c'est la porte du four ; elle donne directement sur les flammes ; elle a à peine un demi-mètre carré d'ouverture, elle se ferme d'une pierre de grès arrondie, cannelée, jointant bien, hermétique comme une bonde de bassin ; par elle, n'entrent que les fascines, puis, au bout des longues pelles, les miches de pâte froide. Les hommes, les femmes ne peuvent pas entrer, à moins de désirer mourir, et encore, faudrait-il le désirer fort. Dans ces campagnes où parfois on désire mourir (et on meurt) à cause de la jeunesse et de la vigueur de ces sentiments auxquels il est de plus en plus difficile d'attacher d'importance, ces élans qui parfois poussent les paysans ou les paysannes vers la mort (souvent à cause de l amour) ne les poussent jamais vers le four, mais vers le puits. Le feu est un dieu trop noble, il n'a pas d'accueil. L eau est plus tendre — d'abord, car après elle a toute l'implacable cruauté qu'il faut. — Le feu, cette cruauté qu on recherche à ces moments-là, il vous la lance tout de suite vers la chair, et ça fait qu'on se recule — instinctivement — ainsi, je l'estime meilleur et moins sournois. Et pour se tuer avec du feu, on ne peut le trouver que dans de vieilles races comme chez les Indiens de l'Inde ou chez les Aztèques, chez des gens que leur philosophie et leur cruauté religieuses ont anémiés jusqu'à l'assèchement total, ne laissant plus au sommet de la tête qu'un globe intelligent. Ceux-là — et ceux qui leur ressemblent — peuvent forcer la porte du four et entrer dans le mystère du feu. Nous autres, hommes et femmes d'ici — et moi qui vous ressemble — nous ne sommes que des paysans, nous ne brillons pas par l'intelligence ni vous, ni moi, les philosophes perdront leur temps en nous racontant leurs balivernes, nous avons des peaux qui sentent le froid et le chaud de fort loin ; restons sous l'auvent du four et faisons le pain. C'est

plus agréable. Et c'est plus humainement logique.

Ainsi, les hommes et les femmes restent sous l'auvent du four, cet auvent qui, lui aussi a exigé une soigneuse orientation de tout le temple. C'est là qu'on pose sur des tréteaux les longues « mannes » pleines de pâte, c'est de là qu'on enfourne les pains, c'est là qu'on passe le temps en attendant que le pain cuise, le dos au four, la face vers les champs où dort la buée d'automne. Les nuages ont effacé les montagnes et égalisé le pays. Pour chaque objet de la terre on peut avoir cent pensées toutes différentes avant de se dire : c'est un arbre, c'est la maison de Jean Laine, c'est le chêne ou c'est l'ormeau, car le chêne, l'ormeau, la maison, l'arbre, tout le pays est dans la brume. On a chaud, on a le temps, on est tranquille, puisqu'un beau travail se fait paisiblement tout seul à cet endroit même : on a le temps de s'occuper de soi-même et de rêver.

Joie magnifique des travaux naturels où jamais rien n'est esclavage, où tout est à la mesure de l'homme, lui laissant son temps (ce temps qui est l'habitation de Dieu).

— Je me souviens, dit Mme P..., ça se faisait du temps de mon grand-père. Maintenant donc, je vous dis, vous n'auriez plus peur de la bise. Ils sont presque tous là-bas au four, alignés. Tantôt c'est le pain de l'un, tantôt c'est le pain de l'autre. C'est un travail qui aime la compagnie. Ils font ça « communément » dit-elle (elle veut dire en commun) ça les amuse. Ils sont là à fumer et à parler. C'est là que vous iriez, maintenant pour écouter le père Couache ».

C'est là que je vais. C'est là que je suis sûr de trouver ce que je cherche, non pas comme on pourrait croire (mais il faudrait ne pas me connaître) pour écouter et prendre des notes, et regarder en notant, et être comme un chasseur, être là pour « utiliser » (et pour ça il faudrait être d'une autre race que ces hommes, être exté-

rieur à eux, et je suis de leur race. Je suis intérieur à ce qu'ils font, à ce qu'ils disent ; je le fais et je le dis avec leur honnête simplicité naturelle. Sans y penser, comme ils le font). Non, je viens pour trouver la paix, m'aligner avec eux, dos au four, regarder le pays égalisé de brouillard où tous les objets de la terre ont mille visages et mille voix.

Ils se sont mis à me parler du pays. Car ils sont tous là, les hommes du hameau, et Mme P... a raison, et d'ailleurs la voilà qui vient elle aussi, maintenant qu'elle m'a vu vraiment prendre place, dos au four, avec les autres. (Il y a encore la femme du forgeron. Elle n'est pas là et on l'entend là-bas, chez elle, fourgonner dans sa cuisine. Mais elle va venir. Si elle regarde par la petite fenêtre grillée, si elle nous voit, elle vient. Et quand elle sera là nous serons tous là, ceux de l'avant-dernier hameau de Tréminis (moi compris, mais moi je peux dire que je suis d'ici). Ils se sont mis à me parler du pays. Et voilà que tout est changé, tout est nouveau, d'après ce qu'ils disent. Voilà que tout est bouleversé de ce que je connaissais comme étant le pays ; je veux parler des usages et de la vie, et de l'accord qui semblait établi entre ces hommes et ces champs.

Tout est bouleversé, non pas à la façon d'un tremblement de terre, mais à la façon d'un fleuve qui déborde lentement, recouvre la terre qui soleillait et peu à peu s'élargit, aujourd'hui jusqu'aux saules, demain jusque là-bas, et ainsi de suite (ce qui est tout à fait une façon paysanne).

Ils parlent pendant que moi je regarde la brume, et qu'au lieu de la voir elle, je vois tout le pays, éclairé par les mots qui viennent. Ils me disent qu'on a rallumé les fours communs dans cinq villages, là tout autour et finalement dans un sixième là-bas loin vers le col de Porte aux limites du territoire d'ici, touchant presque les grandes terres bien cultivables. Dans tous ces villages-

là, les paysans se sont fait les mêmes réflexions que Mme Bertrand. Ils ont déjà commencé à remplacer l'argent par le blé. C'est peu de chose ; ça a suffi. Déjà, ils sont entourés d'aurores. Ils sont éclairés par des lumières qui viennent de partout. Ils commencent à voir et à comprendre la vraie stature, la vraie grandeur, la vraie hauteur de l'homme. Tout ce qui était laissé dans l'ombre et qu'ils ne voyaient pas, qu'ils ne comprenaient pas parce que la lumière ne venait que d'un côté, maintenant c'est éclairé ; ils sont entourés de clartés.

Ils avaient l'habitude d'attendre des ordres pour vivre. Maintenant, ils se sont décidés à vivre, humblement, de leur propre gré, sans écouter personne, et voilà que tout s'est éclairé, comme véritablement, quand on a trouvé l'allumette et la lampe, que la maison s'éclaire, qu'on sait enfin où porter la main pour trouver les choses nécessaires ; comme aussi quand l'aube s'allume dans une plus vaste habitation que la maison, et qu'à l'endroit où le monde était fermé et noir sous une boue de nuit, les vallées, les fleuves, les collines et les forêts se découvrent avec toute la joïe de vivre.

Ce n'est plus un besoin vital de savoir ce qu'on perd ou ce qu'on gagne (ce qui se faisait avant, tous les jours, suivant de mystérieuses oscillations auxquelles on ne comprenait rien, sinon qu'elles venaient d'une sorte de tribunal à blé avec des juges assis sur des chaises, des hommes à gros boyaux (des « boyus » comme on dit ici, pour indiquer qu'ils ont gros ventre). On n'a plus besoin que celui de Mens qui fait le courtier vienne à votre devant quand vous arrivez à la foire et vous dise :

— Ah ! aujourd'hui, mauvaise nouvelle. Ça baisse. On ne sait pas où on va. Si j'ai un conseil à vous donner...

Tu n'as pas de conseil à nous donner, car nous nous sommes posé des questions, là, dos au four, et nous

nous sommes répondu mieux que tu ne pourras jamais répondre ; et toi, déjà, tu ne comptes plus. C'était de la blague de nous dire qu'on gagnait ou qu'on perdait. C'était un jeu. (La seule chose qui nous étonne, c'est que vous ayez eu l'audace de jouer avec le blé. Et ce qui nous étonne encore plus, c'est qu'on s'y soit laissé prendre). Toi, comment gagnes-tu ton argent, par exemple, si on te le demande ?

Mens est un bourg un peu plus gros que nos villages, parce qu'il est installé à l'aise dans une cuvette mollement courbée, et que la terre y est plus facile et de meilleure volonté qu'ici. Il a dû y avoir, là, d'abord, quelques gros paysans (car ça commence toujours par nous). Les récoltes devaient être trop importantes pour ces familles-là. Elles devaient avoir à manger de reste et les artisans sont venus. Ça a été tout de suite une entente de plain-pied et bien amicale car, de la même façon qu'il faut du blé (et entendons-nous une fois pour toutes, quand je dis : blé, je veux dire nourriture, tout ce qui nourrit ; mais je dis ce mot intentionnellement car tout le monde a vu des tas de blé et je veux dire ainsi dans ce petit mot de trois lettres « fourmillement de nourriture » comme les tas de blé dans lesquels il y a des millions et des millions de grains) donc, de la même façon qu'il faut du blé, il faut des souliers, des vestes de drap, des fers pour les chevaux, des serrures pour les portes, des châles pour les femmes et pour les filles, des faiseurs d'outils, des gens qui travaillent la matière, des artisans, et même celui qui joue de l'accordéon ou de la flûte, qui crée quelque chose. Et je parle précisément de celui-là pour qu'on sache que, moi, paysan, je peux apprécier aussi le travail de l'esprit (celui qui ne se voit pas, comme dirait le courtier). Et j'en ai plus besoin que tout le monde, et c'est d'ailleurs pour ça que j'accueille à ma table avec tant de joie — et toute ma famille est là pour l'accueillir et le fêter — le chanteur ou celui

qui joue d'un instrument de musique, ou bien le poète. Et nous avons par exemple des bergers qui ont le don de raconter des histoires ; eh ! bien, nous les aimons. Nous avons parfois, dans nos confréries paysannes des fermiers ou de petits propriétaires qui ont ce que nous appelons « la tête héroïque » et ceux-là font des poésies, ils les écrivent sur de petits bouts de papier et ils les récitent, ou bien on les fait réciter aux enfants pour les baptêmes et les mariages. Nous apprécions beaucoup tous ces hommes-là, nous les écoutons volontiers parler, car tout n'est pas gai, même dans la plus paisible des joies, et l'on a parfois besoin de quelques paroles un peu alcoolisées. Et nous parlions des baptêmes ! C'est là qu'on a besoin de chansons et de musiques ! Quand la commère porte l'enfant à travers les champs, comme pour lui faire voir tout le grand domaine — je veux parler de ce domaine sans limite qui appartient à tous les enfants. La commère a mis ses petits souliers, et l'on dirait qu'elle ne sait plus marcher dans les labours. Alors là, quand on a un violon qui chante, ou une flûte, ou tout ce que vous voudrez, piston ou clarinette, ça fait rudement bien au grand soleil avec tous ces pas soudain accordés qui font comme une danse de gros oiseaux — à cause des grandes couleurs des costumes de dimanche. Et pour les mariages, puisqu'on parle de danses ? Toutes ces jupes à fleurs, tous ces cotillons blancs pleins de festons, toute cette crème de linges blancs sous les jupes des femmes barattée par les belles jambes des femmes, à ras de l'herbe, sous les châtaigniers pendant que la musique joue. Et vous me direz : « Ce sont des musiciens de villages » mais nous vous dirons : « Nous accepterions les autres ». Et ce serait peut-être plus honorable, et plus profitable — pour ce qui est de la grande santé — à tous ces célèbres musiciens de travailler en pensant à notre générosité de cœur au lieu de travailler pour une ville comme Paris qui est

ce que nous pourrions appeler une ville de lésine.

Et pour la mort — les mystères — quand quelqu'un s'asseoit sur la chaise à côté de celle où vous êtes abattu. Puis il se met à parler et l'espérance revient dans votre cœur, comme la révolution printanière du blé.

Artisans de toutes les sortes, il faut des créateurs.

Ainsi, peu à peu, à la place des quelques fermes il y a eu le bourg qui est une agglomération de créateurs. Il est encore composé de ça, maintenant. Quand nous avons besoin de souliers ou de vestes, c'est là que nous allons les faire faire. Et nous savons que, de préférence, il faut aller chez ce tailleur qui est près de la vieille halle car il a comme un don pour tailler le velours, et jamais une veste ne pèse ou ne gêne ; alors que si on va chez celui qui habite en face la gendarmerie, on n'est jamais sûr qu'il fasse quelque chose d'honnête ; parfois ça va ; d'autres fois il n'y a rien à faire, les vestes sont dures à porter comme si elles étaient en marbre (ce qui prouve que ça n'est pas si facile que ça de faire une veste et que c'est vraiment un don — très précieux — car justement, celui qui est si habile, c'est un ivrogne, et quand il travaille il est comme fou, et l'autre c'est un monsieur très bien. Alors, il faut bien croire que c'est très précieux de savoir faire les vestes. N'y arrive pas qui veut).

Mais toi, courtier, qu'est-ce que tu fais dans ce bourg dont les vieilles rues sont si douces quand le soir tombe, ayant été construites pour le travail artisanal, pour la paix artisanale. Pour nous qui habitons la campagne, notre charrette nous attend, là-bas sur le cours, et le cheval est attaché au tronc d'un tilleul. Il va falloir rentrer. Nous passons dans ces rues, et elles ont une douceur que tu ne peux pas imaginer. Parce qu'elles sont seulement éclairées par les boutiques ; avec les différentes lumières que demandent les corps de métier. La lampe rouge du cordonnier, avec son gros abat-jour sur

lequel il a collé en ombre chinoise de petits bonshommes découpés dans les images du journal : ministres, généraux, évêques. Il leur a donné des poses ridicules. Nous nous arrêtons pour le regarder, lui qui bat son cuir ou coud sa trépointe. Puis, de là, il y a un long morceau d'ombre non éclairé où l'on devine des portes de maisons. Là-dedans habitent nos collègues les paysans de la petite ville et les ouvriers qui travaillent aux carrières de glaise. Après, vient la lueur blanche de la boutique du quincaillier avec tous ses reflets de fer-blanc. On l'entend, lui, là-bas au fond de son atelier, en train de marteler ce que nous savons être des seaux à puits. Et nous pouvons dire pour qui ils sont, et dans quel puits ils vont descendre, et quelle eau ils remonteront, et quels bras tireront la chaîne. C'est peu de chose mais ça nous lie à beaucoup de choses. Nous voyons le tailleur assis sur sa planche — justement celui qui est un peu fou — et il tire son bras en l'air avec le fil au bout des doigts, et ainsi, avec sa grosse bouche ouverte sous ses moustaches rousses il a l'air d'être très étonné de ce qui est sur ses genoux. Puis il a abaissé son bras, et, non, il est en train de coudre. Ainsi, tout le long de cette rue sombre, si douce à notre cœur de paysan et à notre solitude paysanne dont nous ne pouvons jamais complètement guérir, nous recevons l'amicale salutation de la camaraderie artisanale. Et nous arrivons à ta boutique à toi. Car tu t'es installé dans l'ancienne boutique d'un coiffeur. Tu as simplement enlevé l'enseigne et à la place de ce qui était l'indication d'un métier, tu as mis ton nom. Tu as gratté les vitres, tu as mis dessus : « Courtage, commissions » et des tas d'autres choses, et puis tu as passé à moitié ces vitres au blanc de savon pour qu'on ne voie pas ce qu'il y a derrière. Et dans la partie qui est restée claire on voit descendre le fil de la lampe électrique. Alors, si nous nous approchons et si nous regardons par-dessus le blanc de savon,

nous voyons que la boutique est vide. Il y a seulement une table sous la lampe et, sur la table, des papiers, des bottins, un appareil de téléphone et parfois toi, en train d'écrire.

Alors, quel conseil peux-tu bien nous donner quand c'est nous qui allons t'en donner un tout de suite. Tu as trafiqué d'une chose que tu ne connais pas. Tu gagnes ton argent en en prenant un peu à Pierre et Paul. Tu es comme ceux qui dénaturent ; tu es un produit de cette société dans laquelle l'argent est tout, et où on peut le faire de tout — ce qui indique bien qu'il n'est rien. Si demain tu marquais sur tes « billettes » : « le blé vaut zéro franc — pas toi, car tu es un tout petit, mais les gros qui sont au bout de ton téléphone — tu viendrais nous dire : « Ah ! mauvaise nouvelle, le blé ne vaut plus rien. Alors que maintenant nous savons que toujours il vaudra son poids de farine et son poids de pain. Nous le mangerons et nous ferons manger les autres. Nous voulons dire ceux qui habitent les rues compatissantes à notre solitude, les artisans qui aident notre faiblesse, les camarades créateurs, ceux qui travaillent. Alors, si tu veux un conseil, cherche-toi vite un travail véritable. Tu en auras bientôt besoin.

(à suivre) JEAN GIONO

HÉLÈNE

MATIÈRE CÉLESTE DANS HÉLÈNE

Dans la matière céleste et mousse de rayons
Dans le crépitement de l'espoir et la tension belle
Des entrevues des yeux
Des chauds yeux de destinée écrite d'avance
De faces roses de corsages étincelants
De pieds d'or
Dans la matière de la connaissance aux yeux tout blancs
Quand dansent précipités les blocs d'ozone
A chaque cil ouvert
Quand sont précipitées, pliées et refermées
Les immenses statues vertes des paysages que l'on aime
Ici mon ami s'est recomposée
Hélène, après qu'elle est morte.

HÉLÈNE

Que tu es belle maintenant que tu n'es plus
La poussière de la mort t'a déshabillée même de l'âme
Que tu es convoitée depuis que nous avons disparu

Les ondes les ondes remplissent le cœur du désert
La plus pâle des femmes
Il fait beau sur les crêtes d'eau de cette terre
Du paysage mort de faim
Qui borde la ville d'hier les malentendus
Il fait beau sur les cirques verts inattendus
Transformés en églises
Il fait beau sur le plateau désastreux nu et retourné
Parce que tu es si morte
Répandant des soleils par les traces de tes yeux
Et les ombres des grands arbres enracinés
Dans ta terrible Chevelure celle qui me faisait délirer.

LE SORT

Ici dans le cerceau du temps elle posait
Sa tête, ici la robe et la chair ouvraient le cœur
Et la mort, et le soleil tombant sur cette fête
Le même qui séduit obliquement les airs

O quelle larme se déchire à la mémoire !
Le doute sur son être s'il n'est pas mort
Le regret le parfum devenu froid et solitaire
Et le péché dont on remercie les ombres

Où es-tu la toute inépuisable sœur
Va le temps compte peu les dernières luxures.

PAYS D'HÉLÈNE

C'est ici que vécut incomparable Hélène

Ici l'ancien lieu de verdure et d'argent
Les larmes de rochers
Un soupir bleu mais des déchirures pensives
Un noir éclatement de rocs argentés

Inhumaine inimaginable en robe à traîne
Qu'elle était belle vêtue de rochers
Et costumée des fleurs de l'herbe ! Dans les grands soirs
Des maisons hautes blanches et nues, grillagées

Qu'elle était nue, et triste ! et quel amour aux mains
Et quelle force aux reins de sa splendeur rosée
Qu'elle avait pour aimer et pour vivre ! et quel sein
Pour nourrir ! et les douces pensées
De son ombre ! et comme elle sut bien mourir

Dans un baiser rempli de palmes et de vallées.

On voit ici ses larmes
Conservées dans ce couloir vert du cimetière

Un immense noyer endormi par le jour
Tient à ses pieds les tombes perles de couleur

Quand le noyer touche aux glaces penchées
Étincelantes du glacier de l'autre bord
Où cinq dents d'argent difformes du malheur
Luisent
Sur le gouffre harmonie d'éternelle chaleur

Prairie du jour ! avec les flots et les forêts
De maigre vert et les roches du ciel
Ta pureté céleste cri cruel
Fait mal, comme une morte ici marchait.

Hélène aimait-elle glaciers et noyers
Passait-elle son bras nu sur ces montagnes
Baisait-elle de sa robe les prairies
Dans les yeux de son amant jeune espérait-elle
Et la lumière d'or ?

Loin, les rochers d'Hélène
Découpés par le soleil des funérailles
Luisaient au milieu des dents noires et dures
Et le soleil se déchirait religion pure.

NADA

Si le miracle du jour est d'aimer le jour
Par chair par crime et par amour
Le miracle de la nuit est de n'aimer rien
Nul amour nulle douceur du jour

Le miracle de l'amour est de n'aimer rien
Par les trous d'étoiles de ne rien connaître
De ne rien savoir ni vivre ni paraître
D'être la flamme de n'exister en rien.

TEMPO DI MOZART

Le ciel le vaste ciel est de souffle et de pierre
Durcis pierre d'azur, et tremble air du rocher,
Quel acier d'anciens violons chante
Comme ils sont caressants les cœurs du génie vert

Que la pierre est précieuse avec les monts de cendre
Qu'il est pur ! sans saison, le volume de l'or
Quelle ardeur froide dans ses plis
Inviolable hymen du jour

La terre enfoncerait son sein dans la justice
L'azur l'azur l'azur ! tendre et bleu périrait.

Mais l'heure ainsi qu'un drame de regards
Qu'un amour violateur de vierge maternelle
Comme la vénéneuse chair des fleurs des champs
Ou grande comme la passion du Christ à l'ombre
A changé.

Céleste ouragan retenu par un bord
Le néant est pendu sur le bord de tes yeux
Ouragan mâle ! Tout est perdu, tout est tranquille
Du monde que fait la haine de tes yeux

Tout est blanc tout est expirant mais éclatant
De ce qui passe sur la douleur de tes yeux
Tout s'effondre en des fontaines nues de larmes,
Se tue, et dans le silence des anges
L'abandon pâle le plus précieux s'accomplit.

Je suis celui qui aime
Enfant dont les langes se sont déroulés
En nuages en vues de l'âme et en prières
Enfant dont l'œil de rayons fut transpercé
Enfant d'amoureuse colère
Tandis que mon œil d'homme s'aveuglait.

PIERRE JEAN JOUVE

MARIVAUX

L'exemple de Marivaux est celui d'un des malentendus les plus tragiques qui se soient jamais produits entre un auteur et un public. Marivaux est à la fois célèbre et inconnu, loué et incompris. Il a conquis la postérité, sinon par une usurpation totale, du moins par le phénomène qui lui ressemble le plus : il a donné son nom à quelque chose qui n'existait pas avant lui, qui existe peut-être depuis lui, et à quoi il n'a jamais pensé. Il a créé la tradition d'un sentiment ou d'une manière de traiter les sentiments qu'il n'a pas éprouvée, qu'il a traduite involontairement et dont il serait bien étonné lui-même de voir la place qui lui a été accordée. Peut-être l'heure de Marivaux n'est-elle pas venue jusqu'à aujourd'hui et peut-être va-t-on découvrir enfin quel est le véritable auteur de *La surprise de l'amour* et de *La double inconstance*. En tout cas, il serait temps qu'on le découvrît, depuis si longtemps qu'il est célèbre et qu'on se trompe sur son cas.

Ce qu'on appelle le marivaudage est l'insincérité même. C'est le jeu de salon sous sa forme à la fois la plus perfide et la plus brutale : une femme qui provoque et même qui accepte le défi, ou qui se dérobe à son tour, deux individus engagés dans une escrime où il y a une vanité exacerbée, de la mythomanie et une sorte d'égoïsme puéril et volontaire. Ce mot a consacré une tradition que l'on ne retrouve chez aucun grand écrivain et que beaucoup de médiocres ont relevée. Or, que voyons-nous chez Marivaux et à quoi correspond cette interprétation qu'on a donnée de son œuvre et qu'il ne reconnaîtrait pas ?

Avant de nous expliquer sur ses personnages, il nous faut d'abord méditer un moment sur eux et pour cela, je le reconnais, il faut aller assez loin et remonter aux sources. La qualité la plus pure de l'âme française est la pudeur. Qu'est-ce que la pudeur ? Joubert a écrit là-dessus d'admirables pages que l'on ne connaît pas assez et dont il me faut bien ici citer quelques lignes si je veux être compris :

La pudeur est on ne sait quelle peur attachée à notre sensibilité, qui fait que l'âme, comme la fleur qui est son image, se replie et se recèle en elle-même, tant qu'elle est délicate et tendre, aux moindres apparences de ce qui pourrait la blesser par des impressions trop vives ou des clartés prématurées. De là cette confusion qui, s'élevant à la présence du désordre, trouble et mêle nos pensées, et les rend comme insaisissables à ses atteintes. De là ce tact mis en avant de toutes nos perceptions, cet instinct qui s'oppose à tout ce qui n'est pas permis, cette immobile fuite, cet aveugle discernement, et cet éducateur muet de ce qui doit être évité ou ne doit pas être connu. De là cette timidité qui rend circonspects tous nos sens et qui préserve la jeunesse de hasarder son innocence, de sortir de son ignorance et d'interrompre son bonheur. De là ces effarouchements par lesquels l'inexpérience aspire à demeurer intacte et fuit ce qui peut trop nous plaire, craignant ce qui peut la blesser.

Je ne crois pas que Joubert ait jamais parlé de Marivaux, mais je ne sache pas qu'aucun critique qui a eu à commenter l'auteur comique en question ait jamais défini son art en moins de mots ni avec plus de sens. Il suffirait de développer ce passage pour expliquer Marivaux. Il est plus sage d'indiquer tout de suite cette référence et de sous-entendre qu'il n'y a pas un vrai Français qui ne porte en soi quelque chose de l'âme de Marivaux et de celle de Joubert.

Et si nous continuons plus loin cette lecture, nous trouvons ce texte-ci :

Quand la nature extérieure veut créer quelque être apparent, tant qu'il est peu solide encore, elle use de précautions.

Elle le loge entre des tissus faits de toutes les matières, par un mécanisme inconnu, et lui compose un tel abri que l'influence seule de la vie et du mouvement peut, sans effort, y pénétrer. Elle met le germe en repos, en solitude, en sûreté, le parachève avec lenteur, le fait tout à coup éclore. Ainsi s'est formé l'univers ; ainsi se forment en nous toutes nos belles qualités.

Et ceci, plus encore peut-être que la première citation, bien qu'elle s'adresse à un objet indéterminé et général, pénètre plus avant encore dans la psychologie de Marivaux. La pudeur, en effet, qu'elle soit celle de Marivaux ou celle de Joubert, comporte chez la personne qui en est atteinte un excès de sensibilité joint à un excès d'amour-propre. La sensibilité, si je la prends dans le cas par exemple de Jean-Jacques Rousseau, ne comporte pas d'amour-propre et même, tout au contraire, est une forme de provocation à l'égard de l'amour-propre, un désir agressif de dire que l'homme ne saurait en avoir sans se mentir à soi-même. Or, tout au contraire, l'amour-propre est pour les hommes de certaines races une défense à l'égard du destin. Ils se savent si fragiles, si compromis dans les aventures extérieures, si exposés aux humiliations, aux blessures, aux diminutions de soi, qu'ils prennent les premiers l'offensive et qu'ils opposent à cette malveillance générale des êtres et des choses une exaltation de la fierté, une démesure de l'honneur qui sont exactement l'amour-propre. Ce sentiment ne va pas sans excès. Il n'y en a point qui s'échappe plus facilement du naturel pour entrer dans l'affectation. L'amour-propre d'une âme noble est une protection de sa propre dignité, sinon il devient cette forme d'irritation, de suffisance et de priorité à tout prix qui fait la vanité la plus commune. Mais le malheur des êtres pour qui l'habitude de l'amour-propre crée une protection naturelle est qu'ils en arrivent à exagérer les tendances et jusqu'aux mouvements les plus spontanés de leur moi. Leur crainte d'être blessés, en même temps

qu'elle développe en eux les sentiments les plus exquis de délicatesse à l'égard d'autrui et à l'égard d'eux-mêmes les pousse à se dérober sans cesse, tant ils craignent que cette délicatesse ne soit soumise à des traitements injustes. Ils souffrent à l'avance de tout ce qui pourrait les faire souffrir ; ils se replient sans cesse, non par peur car ils n'ont point de lâcheté, mais pour protéger en eux ce qui leur semble leur principe vivant par excellence, c'est-à-dire le développement possible de leurs qualités les plus rares. Ainsi, chez ces âmes particulières, l'amour-propre et la pudeur ne font qu'un et on ne peut les blâmer qu'en faisant leur éloge et leur retirer quelque chose qu'en reconnaissant leur valeur.

Si je prends toutes les littératures du monde et si je cherche des traits analogues à ceux-ci, je ne vois nulle part rien qui puisse lui être comparé. Aucune race n'a eu devant la vie ce mélange de réserve, de choix, de force secrète et de pureté. Mais un pareil excès a son revers : c'est le manque de simplicité. Il fallait, pour acquérir un ensemble si minutieusement dosé, un peuple naturellement social, dressé aux usages de la Cour et pour lequel toutes les démarches de l'individu ont un sens immédiatement corrigé, réduit ou exagéré par l'opinion publique. Ni le sens de la mesure chez les Grecs, ni le sentiment du droit chez les Latins, ni l'exaltation de l'honneur chez les Espagnols, ni la notion du gentleman chez les Anglais n'ont quoi que ce soit qui ressemble à cette union secrète de la pudeur et de l'amour-propre qui fait par excellence la définition même de la race française, à la fois sous sa forme intellectuelle et sous sa forme sentimentale.

Je ne sais pas, d'ailleurs, si cette combinaison est perceptible pour d'autres gens que nous, mais peut-être suffira-t-il de cette clef pour qu'elle le devienne dans une proportion relative.

Si l'on veut uniquement s'en tenir aux manifestations

extérieures de cette forme d'esprit, à sa pointe la plus avancée, à cette escrime spéciale qui en est le revêtement mondain, on trouvera, en effet, l'explication extérieure de ce que l'on appelait le marivaudage, mais à condition de voir alors les racines humaines auxquelles correspondent ces passes spirituelles qu'il nous paraîtrait le plus vain, le plus frivole de parodier si nous ne savions pas que derrière elles se cache une âme éternellement défiante, par crainte d'être blessée, et éternellement blessée à force peut-être de défiance. Réduire ce mécanisme à une formalité de salon, c'est enlever à Marivaux tout ce qu'il a et tout ce qui fait de lui un des plus grands auteurs français, c'est-à-dire cette sincérité perpétuellement douloureuse et cependant si maîtresse d'elle-même qu'on a pu voir une discipline et presque un jeu dans son désordre de sensibilité. Que si l'on va plus loin, que si l'on cherche la cause première de ces feintes et de ces replis, on arrivera peut-être à ce noyau primitivement constitué par l'enfance et auquel Joubert, que nous citions tout à l'heure, a fait allusion. Les héros de Marivaux sont logés, en effet, à l'origine, entre des tissus faits de toutes les matières et cachés derrière un abri que l'influence seule de la vie et du mouvement a la force de déchirer. Toutes les sensibilités profondes viennent de l'enfance. C'est la faiblesse de certains êtres que de grandir en conservant, en face des circonstances, cette vulnérabilité qui est proprement celle du premier âge. Or, c'est exactement celle dont souffrent les personnages de Marivaux. Leur arrive-t-il d'aimer ? Leur premier sentiment est d'être à découvert. C'est une nudité totale qui s'empare brusquement d'eux et qui les découvre à l'ennemi. Contraints d'être spontanés, ils s'enfoncent d'autant plus dans leurs retranchements. Tout leur devient danger, tout leur semble un piège commun. L'idée exagérée qu'ils se font d'eux-mêmes leur défend de s'accommoder de ces réalités naturelles

qui sont celles de tous. Mais il ne faut pas traduire par un mouvement grossier de vanité ces effarouchements des êtres en face de cette meute hurlante qui les pousse à sortir de cet enchevêtrement où ils sont naturellement tapis. Leur premier geste est la peur, ou mieux encore le défi. C'est ce que les critiques de Marivaux ont appelé la coquetterie, et peut-être n'auraient-ils pas tort si eux-mêmes avaient compris en quoi consiste cette coquetterie. Mais assimiler à un simple jeu de la contradiction et de la surenchère ces farouches débats de l'être profond qui refuse tout ce qu'il désire et qui désire tout ce qu'il refuse, c'est se tromper, sinon sur les mots, du moins sur les faits. La chatte qui miaule et appelle le mâle, et qui le griffe quand il s'approche, la taupe qui creuse indéfiniment, avec ses pattes de velours griffues, des galeries sous la terre quand un mâle la convoite, ne font pas autre chose que ce que font les personnages de Marivaux. C'est en cela que, se rapprochant le plus de la nature en ayant l'air de s'éloigner d'elle, ils représentent une forme d'humanité indiscutable et ils nous révèlent quelques-uns des ressorts de notre nature d'une façon si intense et si aiguisée qu'on s'est rarement mis d'accord sur leur authenticité. Rien n'est comparable, à ce point de vue, au sursaut, chez Marivaux, de la femme qui se sent devinée, qui a peur qu'on la soupçonne et qui se défend contre l'agresseur en lui opposant toutes ses armes : l'indifférence, la taquinerie, la haine, la comédie même d'un autre amour, tout ce qui l'empêchera enfin de s'avouer vaincue. C'est qu'elle sait qu'elle apporte à l'homme qu'elle aime quelque chose de si beau, de si fragile, de si sensible qu'elle ne voudrait pas exposer ses trésors à quelqu'un qui en mésusât. Et si cet amour-propre la dépasse, sa personnalité n'est presque plus en jeu. Les qualités qu'elle estime en elle, ce ne sont pas des qualités qui appartiennent en propre à Sylvia ou à Araminthe, mais les plus délicates des

femmes les ont en commun et elles refusent de les abandonner à des êtres qui les mépriseraient. Si quelqu'un a donné de la femme une idée élevée et sensible, c'est bien Marivaux. Ce ne sont ni les tigresses cruelles et sournoises de Racine, ni les bourgeoises de Balzac, ni les catins du naturalisme, ce sont des femmes telles que se les représentent des hommes à la fois chevaleresques et cyniques, c'est-à-dire des êtres à la fois très raffinés et très animaux, et dont l'apparence angélique ne sert qu'à démêler et à approfondir à la fois la féminité essentielle. Comme elles sont Françaises, elles ont de l'esprit, cet esprit que l'on a reproché à Marivaux et dont elles abusent quelquefois, mais qui est chez elles une forme intellectuelle de leur défense. Leurs mots sont des coups de griffe que la lionne adresse au mâle qui l'assaille, mais le lion se remet plus facilement de ses blessures que l'amoureuse de ses ripostes, parce que les blessures de la chair ne sont rien à côté des blessures du cœur, ou, encore une fois, de l'amour-propre. Les femmes de Marivaux sont si animales qu'elles ne tiennent aucun compte des différences sociales. Cela encore, on l'a reproché à Marivaux et on a même vu là je ne sais quelle manifestation d'anarchie, quelle influence des idées révolutionnaires. Il n'y a rien de tel chez lui. Mais il était si frappé par la présence même d'un être humain, par ses réactions instinctives, par son appareil tout entier de bête intellectuelle que les différences de caste lui semblaient peu importantes et qu'il sautait par-dessus elles sans avoir le sentiment très net du scandale qu'il pouvait causer. Ici encore, nous trouvons cette spontanéité farouche qui est celle de ses héros et qui est tout le contraire de ce qu'on attend d'eux quand on pense à lui conventionnellement. Mais c'est justement parce qu'il montrait l'être humain tout enveloppé de ces défenses, de cette résistance morale la plus intime qu'il pouvait rompre le plus aisément ces

fausses barrières qui constituent les différences de caste. Sylvia a certainement plus de mal à détruire la résistance qu'elle éprouve à aimer son intendant qu'à se souvenir que c'est un intendant. Qu'est-ce à ses yeux qu'un rang social inférieur à côté de l'immense effort qu'elle doit faire pour exposer au hasard de la vie cette ferveur cristalline qui est en elle et dont elle sait bien à quel point elle est fragile ?

Si l'on creusait plus avant dans les caractères de Marivaux, on y trouverait sûrement certains de ces cas d'inhibition, tout au moins d'inhibition relative que Freud a établis dans sa psychanalyse. En certaines des comédies de Marivaux, les complexes qui entrent en jeu sont si violents qu'ils aboutissent à une sorte d'absence des individus, non pas d'absence à sentir ou à aimer, mais à exprimer leurs sentiments, à agir en fonction de ces sentiments et à vaincre les obstacles que cette paralysie a laissés s'établir devant eux. Il n'est pas de ma compétence d'établir ici toute une théorie de ces phénomènes. Je les signale aux spécialistes en leur indiquant que l'étude de Marivaux est une de celles qui complèterait quelquefois leurs travaux ou qui, tout au moins, leur apporterait l'expérience d'une littérature très haute et très réticente à l'égard de ces réalités de la chair et de l'esprit.

On voit ici qu'il y a loin de l'idée toute faite que l'on a de ce grand auteur, de la réputation qu'il a acquise et qui est celle d'un amuseur dont le titre le plus important, aux dires de ses meilleurs critiques, est d'avoir été le premier à montrer l'amour tout nu sur la scène du théâtre français. Mais encore ne disent-ils pas à quel point cette nudité est péniblement, et douloureusement acquise et qu'elle comporte un jugement complet à la fois sur nous-mêmes et sur les possibilités de nos sentiments.

EDMOND JALOUX

HISTOIRE DE MES PENSÉES [1]

Après l'éloquence, la presse. Il se fonda un journal radical, qui aussitôt manqua d'argent et de rédacteurs ; il ne mourut pourtant qu'après que j'eus quitté la ville. C'est peu de dire que je l'aidai ; j'arrivai bientôt à y faire le principal. Le rédacteur en chef était un homme de café. De temps en temps il pleurait sur sa propre paresse et me jurait une gratitude éternelle. Il me paya pourtant d'un bon conseil. Quand je le quittai il me dit : « Vous collaborerez à plus d'un journal. Eh bien, croyez-moi, n'allez jamais au journal. »

Le fait est que j'y passais mes soirées, souvent jusqu'au matin. Le travail courant était fait par un homme de métier. Mais je voulais du sérieux et du brillant. Or je trouvai aussitôt des difficultés qui m'étonnèrent beaucoup. C'est alors que j'écrivis des chroniques, à l'applaudissement de tous ; et en effet c'était raisonnable et plat. Je le voyais bien. Alain, qui entra alors en scène, commença très mal. Il écrivait comme un professeur. Cette maladie du style me poursuivit jusqu'à Rouen. Mais il fallait écrire et j'écrivais, toujours sans rature, bien entendu, et de façon à me guérir à jamais de toute ambition littéraire. Tout métier veut apprentissage.

Cependant j'avais occasion de conseiller le gamin qui était chargé des faits-divers. Je lui appris comment on fait un incendie, une fête publique, un bel enterrement, un lancement de vaisseau. Il n'avançait guère, et dans

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* des 1er février et 1er mars.

les grandes circonstances, je fis le travail moi-même, au galop, et sans signer. Au diable le style ! Mais voici que le style se montra de lui-même dans ces improvisations. C'est alors que je connus le succès ; car je sus que le secrétaire de la rédaction, qui était un praticien, copiait ces articles non signés et les apprenait, comme des modèles, disait-il, supérieurs à tout ce qu'il avait lu. Je bondis sous cet aiguillon ; je revins ; je cherchai le secret de cette éloquence ; je galopai avec la foule ; j'imitai la rumeur et le mouvement ; j'arrivai presque à me plaire. On comprend que ces travaux furent profondément secrets. C'est alors que j'achetai le premier de trois cahiers que j'ai encore, où je m'exerçais tous les jours, manquant la vague souvent, m'élevant quelquefois ; m'appliquant à être naturel, guettant l'inspiration subite, et la fixant. Je connus alors le bonheur d'écrire. Et ce travail fut continué jusqu'aux *Propos*. Avec quel ravissement je trouvai ensuite dans Stendhal cette espèce de maxime, qu'il avouait avoir connue trop tard : « Écrire tous les jours, génie ou non. » En suivant cette idée je me persuade que si le journal radical de Lorient avait eu besoin de romans-feuilletons, j'aurais appris à faire des romans, après en avoir manqué une dizaine et peut-être plus.

En tous ces exercices, de parler et d'écrire, je tirais les idées comme les chevaux tirent le foin. Il fallait pourtant découvrir un ordre, des principes, une clef enfin de l'expérience. J'avais depuis longtemps pratiqué Montesquieu, qui devait me rattacher à la terre. C'est à Lorient que je découvris, dans la bibliothèque publique, l'ouvrage de Lacombe qui a pour titre : *L'Histoire considérée comme science*. Au vrai c'était un très bon manuel de sociologie, et donc de terrestre politique. Mais Rousseau fut toujours mon maître ; je l'ai lu, je puis dire, en tous sens ; et encore hier j'ai retrouvé dans les *Confessions* une idée que je croyais bien avoir

inventée. Il s'agit des rêveries de l'abbé de Saint-Pierre. « Cet homme rare, dit Rousseau, l'honneur de son siècle et de son espèce, et le seul peut-être, depuis l'existence du genre humain, qui n'eût d'autre passion que celle de la raison, ne fit cependant que marcher d'erreur en erreur dans tous ses systèmes, pour avoir voulu rendre les hommes semblables à lui, au lieu de les prendre tels qu'ils sont et qu'ils continueront d'être. » En copiant ces lignes, je comprends mieux que jamais comme il est nécessaire de relire vingt fois les mêmes choses. Car peut-être le lecteur ne reconnaîtra point une idée dont je suis très assuré, c'est que la structure de l'homme commande toute la politique, et que cette structure n'a point changé et ne changera jamais. Cette idée afflige tous mes amis, ou presque. Ils croient au progrès ; c'est pour le progrès qu'ils se dépensent. Et moi, seul ou presque dans mon parti, je vois et je dis que nous retombons toujours au même point de difficulté. Par exemple vouloir la paix afin de retirer aux tyrans tout leur avantage ; et pourtant se battre pour la liberté. Tout bien considéré je crois qu'il n'y a point de porte ; il faut s'arranger de ces idées ennemies et vivre avec elles, ce qui est œuvre de patience et toujours à recommencer. C'est pourquoi je me suis toujours dit Radical, et jamais Socialiste.

Je reviens à Rousseau et l'on devine peut-être comment je l'ai pris ; nullement comme un rêveur, mais plutôt comme un esprit positif qui ne cesse d'adhérer à l'expérience commune. Je sais qu'on le juge souvent tout au contraire, et surtout d'après ses farouches passions, que j'explique assez, pour mon compte, par des persécutions très réelles. Les pierres de Motiers ne sont pas un rêve. Enfin j'aime cet homme-là et je me fie à lui presque autant qu'à Platon.

La pénétration de ce rare et puissant esprit devait ébranler le monde. Car, partout où il a porté sa lente

attention, l'attaque est directe. Mais je dis plus, je dis que l'invention en cet auteur a de quoi nourrir les siècles. Ceux qui voudront bien lire la célèbre *Profession* du vicaire dans *L'Emile* y trouveront deux choses. Premièrement une preuve de l'âme par l'analyse du jugement ; je dis une preuve pour abréger ; mais une sorte d'expérience réfléchie qui fait entendre que la pure matière ne suffit pas à la perception même. L'esprit libre, qui se découvre lui-même ici, doit s'arranger de lui-même et ne pas tricher. C'est déjà la moitié de Kant. Ensuite se montre l'autre moitié, assez connue, non moins difficile à saisir, et c'est la doctrine de la Conscience infaillible. Je le redis, qui ne veut pas tricher (et qu'y gagnerait-on?) reçoit ici deux sérieuses secousses. C'est dire en peu de mots que l'âme et Dieu nous sont accrochés, et que la précaution de nier (que d'ailleurs je comprends bien) ne suffit pas. L'idée est d'importance, et je me sens en mesure de l'expliquer tout à fait (si l'on ose dire). J'y arriverai par touches successives ; et je conviens qu'un ouvrage comme *Les Dieux* a grand besoin de cette préface.

J'en suis à la politique. On s'y trouve tout de suite jeté dès qu'on essaie de juger l'homme tout nu ; et c'est pourquoi la persécution a suivi le malheureux Jean-Jacques. Il est à l'origine du mal. En prenant les questions comme lui, on peut bien être Chrétien ou Catholique, et même Monarchique ; au fond on est Jacobin. Mais l'attaque aux prêtres n'était pas la pire. *Le Contrat Social* n'était pas moins effrayant que *L'Emile*. Il mettait en question l'obéissance, simple fait de coutume et que Retz en ses *Mémoires* dit qu'il ne faut jamais livrer à l'examen. Tout est dit là-dessus dans le chapitre qui a pour titre : *Le Droit du plus Fort ;* et je tiens qu'on n'a rien lu de pareil depuis Platon. Par un bonheur, ce qui veut respect s'enorgueillit du nom de Puissance ; ce mot étourdit, et cela se comprend.

Que faire contre la Puissance ? S'indigner ? Cela est vain. Cela est attristant. On aime mieux arrêter en soi-même tout commencement d'examen. On s'indigne alors si le voisin examine. On trouvera ici un exemple de ce genre de fureur qui en tout homme est le premier effet d'une pensée. Et certes il n'est pas agréable de partir en révolte quand la vie est seulement passable. Et de toute façon, n'est-ce pas changer force pour force ? Peut-on vaincre autrement que par la force ? Et encore faut-il vaincre sans cesse. Le plus fort ne peut cesser d'être le plus fort sans perdre aussitôt tous les fruits de la victoire. Tel est le texte de l'histoire passée, où les violences n'en finissent jamais, où vainement on a cherché quelque formule de paix qui consacrât la victoire. Et nous voyons beaucoup d'hommes qui s'ébahissent de ce fait que le vaincu piétine ses engagements dès qu'il le peut. C'est qu'il n'a fait, par ses promesses, que reconnaître une force supérieure. La victoire n'est jamais qu'un fait ; un fait est détruit par un autre fait. Il ne peut donc y avoir de paix par la guerre. Et la même chose est à remarquer dans l'existence intérieure des États. Le pouvoir semble quelquefois vouloir persuader ; mais on reconnaît à l'accent que ce n'est qu'une manière de forcer. La contrainte paraît dès qu'on résiste ; elle devient aussitôt fort brutale. Le pouvoir militaire est le type même du pouvoir politique fondé sur la force nue. En vain on voudrait distinguer des cas où la promesse engage. Il se présente des situations imprévues, comme pour les Russes qui combattaient en France, dès que la Russie eut fait sa paix. Dans ces cas-là il se peut que les pouvoirs cèdent, mais par leur propre inspiration ; c'est dire qu'ils ne cèdent point. Et si, sérieusement, le subalterne essaie de discuter, la violence seule répond. Cela est d'expérience et de prompte expérience, maintenant comme dans tous les temps. Et puisque les pouvoirs

civils ne sont pas moins prompts à exiger l'impôt, puisque le juge ne s'assure pas moins promptement de la personne d'un simple prévenu, les pouvoirs se présentent donc comme des faits, à l'égard desquels tout ce que l'on peut faire est permis. Et comme on peut toujours tenter de tuer en risquant sa vie, toute résistance, sous toute forme, est donc aussi légitime que l'usurpation elle-même.

On verra, en se reportant au célèbre chapitre que j'ai cité, que Rousseau dit les choses autrement et d'inimitable façon. On verra aussi que je ne force nullement sa pensée ; mais il n'est pas question de discuter là-dessus. Je veux seulement, par mes libres commentaires, donner une idée des réflexions sans fond auxquelles conduit la lecture de ce terrible chapitre, pourvu qu'on lise véritablement. Je comprends aussi ceux qui ferment les yeux au bon endroit (qui est le mauvais). J'ai remarqué que l'homme sait très bien prévoir, et comme d'un coup d'œil, les conclusions où le mènerait telle pensée ; et c'est pourquoi on le voit combattre par précaution, et bien avant d'avoir compris. D'où vient l'extrême difficulté de persuader. Ce n'est pas du tout que l'homme soit bête ; au contraire c'est parce qu'il n'est pas bête qu'il voit tout de suite où une petite vérité le mènera.

Pour ma part je suis entré sans crainte dans ce chemin, qui est bien celui de la révolte ; et c'est de là que j'eus besoin de suivre à ma mode les idées de Jean-Jacques et d'arriver enfin à l'idée d'une République où j'eusse d'autres devoirs que de céder à une force supérieure. Tel est le problème posé par *Le Contrat Social ;* ce titre n'annonce nullement, comme on feint quelquefois de le croire, une étude sur l'origine des sociétés ; non, c'est bien plus grave. Il s'agit de formuler les titres d'une société supposée légitime, c'est-à-dire qui aurait droit de compter sur la libre obéissance de ses membres. Or tout contrat étant libre, c'est-à-dire entre égaux, le

contrat n'est jamais entre le citoyen et les pouvoirs ; et l'on aperçoit tout de suite qu'il faudra que les pouvoirs soient provisoires et révocables d'une certaine façon. Le contrat ne pourra être qu'entre un citoyen et ses égaux, chacun recevant le secours de tous en échange de celui qu'il promet à tous. En cette situation personne n'obéit et personne ne commande ; chacun est à la fois souverain et sujet ; comme souverain il décrète ce à quoi il devra obéir comme sujet. Cette situation étrange, d'un peuple debout et délibérant, n'est jamais réalisée à la rigueur, sinon pour un très petit peuple. Et pourtant un peuple n'est un peuple qu'autant qu'il renouvelle, et presque à chaque minute, ce serment de lui-même à lui-même. De toute façon il faut un moment où les pouvoirs n'agissent plus, où tout soit remis en question. Que le suffrage soit universel d'après cela, c'est ce qui va de soi ; celui qui serait exclu du suffrage serait un mercenaire qui n'aurait ni droit ni devoir. Il serait en dehors du Contrat Social, comme sont, en fait, les étrangers en tous pays. On a assez remarqué aussi que la Volonté Générale, résultant de cette assemblée des citoyens, suppose l'unanimité. Cette difficulté ne m'a pas embarrassé longtemps. Car il est clair que toutes les situations sont difficiles, toutes les solutions provisoires, et que la majorité faisant loi est un moyen bâtard, comme aussi le jugement des magistrats, qui, eux non plus, ne sont pas infaillibles. Mais, me disais-je, il n'est pas moins évident que la résolution de suivre la majorité dans les questions épineuses, ou pour parler mieux la pluralité des suffrages, cette résolution est prise à l'unanimité, sans quoi le passage au vote n'aurait aucun sens ; en sorte que celui qui irait au vote avec la résolution de désobéir si le plus grand nombre décide contre son avis, celui-là se met en dehors du Contrat Social. Même remarque sur la résolution de décider, par représentants, d'obéir aux chefs militaires,

de prendre pour bonne et juste la sentence de l'arbitre.

Considérant la question encore d'un autre côté, j'essayais de montrer aux autres et à moi-même qu'une loi n'est jamais (si elle est une loi véritable) une servitude imposée par le plus grand nombre au plus petit nombre, mais une servitude imposée également à tous, en sorte qu'il est impossible qu'une vraie loi s'éloigne beaucoup de la volonté générale. Le service militaire est obligatoire pour tous, l'instruction aussi, l'hygiène aussi. Que le grand nombre en ait ainsi décidé, cela prouve que ces décisions ne peuvent être mauvaises, étant invraisemblable, si elles étaient mauvaises, que le plus grand nombre, puisqu'il les subit, ne s'en aperçoive pas. Et encore faut-il remarquer que ce plus grand nombre, qu'on voudrait prendre pour un autre tyran, n'est qu'un être fictif. La majorité se déplace selon les questions, et bien plus qu'on ne croit ; et, par ce mouvement, on se trouve rapproché de l'unanimité désirable, et, ce qui importe surtout, délivré d'esclavage et de révolte. Il est évident à mes yeux que ces principes sont les vrais dès que l'on se met à la recherche d'une autorité légitime. Et si l'on veut, d'après ces principes, considérer l'histoire, on s'aperçoit que la paix intérieure d'un pays a toujours fini par reposer sur un certain consentement unanime qui n'enlevait nullement le droit de se plaindre et de changer les lois particulières. Et on trouvera toujours, dans toute société réelle, un mélange de coutume et de consentement. Par exemple dans nos pays démocratiques, beaucoup de lois civiles sont de coutume, et toutes les lois criminelles sont de consentement. Les criminels sont presque toujours des hommes qui consentent, sauf en un cas particulier ; c'est une affaire d'arbitrage. Et ceux qui ne consentent absolument pas sont alors, de leur propre volonté, exclus de société et même exclus du droit.

Exclus du droit ? Ce n'est pas si simple. Il n'y a pas

intérêt à exclure jamais personne absolument. Le droit a besoin d'être publiquement appliqué à tous. Et il faut dire encore que le pur révolté n'est qu'une fiction ; en revanche la pure révolte est un moment en chaque homme, qui signifie que le Contrat doit être scellé encore une fois, et encore une fois librement. Celui qui, d'après des réflexions de ce genre, observera les mouvements des citoyens et des partis, comprendra, je crois, comment la liberté réelle circule dans un corps politique, et qu'elle finit par être aimée unanimement au-dessus des discordes. Mais cela c'est le fond et le fin de chacun ; et chacun est libre aussi de ne pas le dire trop haut, de façon à n'enivrer point les magistrats et colonels, qui ne sont, après tout, jamais que des subalternes nommés pour un temps et sous condition. Ce jeu politique ne m'a jamais semblé vain ; c'est que j'ai vu et je vois les difficultés ; c'est que j'ai vu et je vois les précautions qu'il faut prendre contre les pouvoirs, toujours disposés à l'abus. De là résultent un certain nombre d'idées qui sont nouvelles encore aujourd'hui, et d'avenir encore aujourd'hui. Par exemple la manœuvre parlementaire nommée interpellation, sera prise de plus en plus comme un avertissement public, sans autre sanction que la publicité même, qui, d'après ce que j'ai dit de l'opinion, et de la volonté générale qui est l'âme de l'opinion, suffit toujours. Au lieu que si l'on s'habitue à renverser comme on dit les pouvoirs, c'est leur faire confiance tant qu'on ne les renverse pas ; et c'est de là que se prennent les habitudes tyranniques. Simplement il faut que le gouvernement se soumette à l'opinion, je dis durable, et non pas d'humeur ; et c'est ce qu'il fait toujours. C'est donc une question principale de chercher comment l'opinion s'exprimera le mieux et le plus librement. Toujours est-il que l'opposition du sujet et du souverain en chaque homme rend très bien compte de nos mouvements secrets. On résiste, on proteste,

comme sujet ; et secrètement comme souverain on approuve. Mais d'après cela il faut s'attendre aussi à des apparences de l'opinion, trompeuses et tumultueuses.

Tel est le texte des réflexions d'où j'ai tiré des conclusions neuves, dont quelques-unes commencent à être reconnues. Par exemple je fus toujours opposé à la représentation proportionnelle, qui n'est au fond, par l'organisation des partis, que la recherche d'un pouvoir qui aura le droit de tyranniser. Puisqu'un vote n'est jamais (selon l'opinion unanime) qu'un moyen bâtard de décider (comme est l'arbitre), il n'est pas conforme aux principes de fortifier en idée ce genre de décisions, encore moins de fixer, par des partis jurés, ce plus grand nombre qui en fait décidera. Au reste tous les ambitieux sont pour la Représentation Proportionnelle, qui en fait a perdu plus d'une République.

Ce développement, si je l'ai bien conduit, reste ouvert. Toute la sagesse politique consiste à ne pas le fermer. Je crois que l'idée du *Contrat Social* est seule propre à éclairer ici la révolte aussi bien que l'obéissance. Le discours serait infini. Je veux seulement expliquer comment j'ai abordé le problème politique.

Abstractions.

Mes sept années de Lorient, qui me conduisent jusqu'en 1900, c'est-à-dire à mes trente-deux ans, furent occupées en somme, si l'on néglige le temps perdu, à des études dispersées, et dépendant souvent d'un événement ou d'un livre rencontré, mais qui avaient toujours pour fin de surmonter en moi-même quelque sottise qui se montrait. Dans la mathématique, je n'avançai pas beaucoup, recommençant toujours le passage des quantités fixes aux variables, et arrivant aux dérivées comme à un procédé pour le maximum ou le minimum, en essayant de comprendre ces mystérieuses propriétés. Je n'admirais pas beaucoup les praticiens, qui se ser-

vaient de ces formules comme d'abrégés. Ceux-là n'étaient que des apprentis, je le voyais bien. Mais je savais par *La Revue de Métaphysique*, qui dès lors se livrait aux Mathématiciens, que les inventeurs en cette science avaient d'immenses perspectives où mes difficultés ne figuraient seulement pas. J'étais un écolier qui épelait et qui voyait que d'autres lisaient couramment. J'avais de l'ambition, mais non pas cette puissance de travail qu'on m'a supposée quelquefois. J'ai déjà dit que j'avais dû modérer mon premier élan. Je ne travaillais avec l'entière application que durant de courts moments. Bref, dans la mathématique je n'avançais guère, et il en fut toujours ainsi, ce qui m'a fait comprendre qu'en ces matières l'on gagne beaucoup à un bon maître et au travail d'écolier. Mes limites, je le dis tout de suite, furent à bien comprendre et pratiquer les logarithmes, jusqu'à les calculer de tête, et à lire comme il faut Lagrange sur les fonctions dérivées. Je ne fis guère usage de ce savoir. Je vivais dans un temps où la mathématique donnait ses feux d'artifice ; et le pire, c'est qu'elle débordait sur mon métier, donnant d'un pied dédaigneux dans mes petites constructions. Le détail peut instruire ici ; on verra par quel hasard je fus jeté dans ce genre d'études, qui me prit bien du temps, sans que j'aie jamais su autre chose qu'épeler.

La Revue de Métaphysique fut fondée comme je partais pour la province. J'y collaborai assez régulièrement jusque vers 1904. Je la recevais, je la lisais ; j'y avais puissance. Or j'avais rencontré à Lorient un bon mathématicien, qui essayait d'être mieux que praticien. Il aimait parler et discuter. Ses thèses revenaient à ceci que les mathématiques les plus abstraites reposent sur l'expérience. Et il se plaisait à le montrer d'après un exemple simple. On ne peut, disait-il, démontrer à la rigueur que l'on peut changer l'ordre de deux facteurs sans changer le produit ; mais on voit qu'il en est ainsi,

d'après un rangement de points ou bien d'objets. On peut compter les unités horizontalement et les rangées verticalement, ou bien le contraire, et le nombre est évidemment toujours le même, puisque la manière de compter n'effleure même pas les choses comptées. Et de là des conclusions sur l'art d'enseigner, que Laisant développa aussi d'après les mêmes vues dans son ouvrage *L'Initiation Mathématique;* et il parut bien alors que cette méthode n'initiait pas véritablement. Au temps que je dis, c'était en 94 ou 95 environ, ces remarques étaient neuves pour moi. Quoique je ne fusse pas disposé, d'après un premier contact avec Kant, à décider que l'expérience mathématique fût une expérience ordinaire, ni que le théorème en question fût une loi de la nature empiriquement découverte, néanmoins je trouvai que cette thèse empiriste de mon ami B... se présentait bien, et en somme qu'il n'était pas mauvais d'éveiller là-dessus quelque discussion. Donc l'article fut écrit par B... et envoyé par moi. Cette initiative innocente fit éclater sur la tête des amateurs de philosophie une espèce d'orage abstrait qui dure encore ; il nous vint des cyclones du fond de l'Europe et *La Revue* en resta agenouillée. Le premier effet fut une riposte foudroyante du fameux Poincaré Henri, d'où il résultait avec évidence que mon ami B... connaissait peu la question. Alors se déroula, pour les lecteurs de la *Revue*, une démonstration limpide et laborieuse, conduite par degrés à partir du simple, et qui servit à illustrer ce que Poincaré appela méthode de Récurrence, méthode qui devint célèbre auprès du public cultivé. Suivirent des acrobaties bien plus étonnantes encore. Les mathématiciens répandirent alors leurs clartés froides, et exercèrent à nos dépens leur esprit de combinaison. Les fonctions, déjà ardues pour moi, prirent un sens purement céleste, c'est-à-dire furent présentées comme des définitions arbitraires développées ensuite selon la

pure logique. Sur quoi se greffa la logistique, ou Algèbre Philosophique, plus difficile encore à suivre, et, comme je sus à la fin, de maigre profit ; au lieu que les mathématiciens étaient et sont encore rois de physique. Il fut donc prouvé que les philosophes n'avaient plus qu'à s'instruire péniblement de ces grands secrets ; et gare à eux s'ils en parlaient mal. J'en connus qui cédaient ; j'en connus qui flattaient. Cela ne m'allait pas. Je me mis à travailler de nouveau le mouvement accéléré et le commencement de la géométrie analytique. Au train dont j'allais, j'étais à cent lieues de ce qui se donnait comme la nouvelle philosophie. La règle était de ne parler que de ce que je savais ; j'espère qu'on jugera que je n'y ai pas manqué.

Pour dire vrai, je me sauvais, en ce temps-là même, d'un autre côté, comme si j'avais voulu moi aussi fatiguer les suiveurs. Je parle ici des dialogues que je publiai dans *La Revue* sous le nom de Criton, et qui eurent justement le genre de succès qui va aux énigmes bien présentées. L'inspiration en venait d'Aristote, mais d'un Aristote peut-être inventé. J'avais pris sa physique au dieu tournant comme un degré seulement ; et j'avais essayé de comprendre en quel sens il peut dire que le mouvement est passage de la puissance à l'acte, autant dire action dans le sens plein. Ce qui m'aidait là, c'était la notion de mouvement relatif, que j'avais trouvée dans la physique de Descartes, et d'où il résultait clairement que le mouvement n'est pas une chose donnée telle quelle, ni donc une partie de l'existence, mais plutôt un élément formel et un produit de pensée. Par cette remarque je surmontais les fameux arguments de Zénon remis en lumière par *La Revue ;* car le mouvement, ainsi que je le prenais, était indivisible ; c'était bien, comme Jules Lachelier l'a écrit de l'espace : « Un tout donné avant ses parties. » J'espérais même mieux dire ; car une forme n'est jamais donnée. Mais admirez alors les

conséquences ; le mouvement est donc fini avant de commencer ; ces paradoxes ont un sens, pourvu qu'on n'aille point confondre la pensée et l'objet ; et j'ai depuis conduit la même idée assez loin ; car il faut toujours dire et comprendre que la pensée commence par finir. Mais comme disait J. Lachelier, qui me surprit dans ces exercices : « C'est un peu la mer à boire. » Toujours est-il que je bus la mer d'une gorgée, et Dieu avec, et tout avec, comme on peut remarquer dans le premier dialogue. Je ne pouvais tenir sur ces positions, à mesure que je comprenais mieux comment Kant avait critiqué une fois pour toutes les tentatives de ce genre-là, qui reviennent toutes à confondre la forme et la matière. Et en somme mon début fut un début ; ce fut même le Début ; toute philosophie est d'abord naïve de cette naïveté-là, et audacieuse et subtile comme j'étais. Je ne renie point ces dialogues. Beaucoup y furent pris.

Je vais vite maintenant à me déprendre ; je vais trop vite. Nous sommes ici au carrefour. J'ai souvent compris que ce qui manquait aux mathématiciens c'était d'avoir lu Kant ; mais j'ai remarqué aussi que plus d'un a lu Kant sans assez le comprendre. Sur un exemple simple, je ferai voir au moins la difficulté. Y a-t-il un nombre d'étoiles ? Si oui, il est donc pair ou impair, etc. On voit arriver, si je puis dire, tous les genres d'infinis. Mais attention au nombre, s'il vous plaît. Si le nombre est donné comme les choses, et comme une propriété de choses, alors oui, il faut dire qu'il y a un nombre infini et qu'il n'y en a point. Mais à regarder de plus près le nombre, on voit que la liaison entre les unités est de forme, et par un décret du penseur ; il choisit cette liaison comme dans mon autre exemple il choisit l'axe immobile et le mouvement. Mais ni ce mouvement choisi, ni cette manière de compter choisie ne peuvent être dits existants ; ils sont de l'ordre des pensées, qui se font et défont sans péril pour le monde. Adieu donc

si tu as bien compris, lecteur, adieu à la métaphysique de l'objet. Il n'est plus de possible qu'une métaphysique de l'esprit ; et il est vrai aussi qu'on ne peut échapper à cette dernière. Mais enfin tout est dit désormais d'un genre de religion, et il n'y a plus de dieux des champs et des bois, ni aucun roi sur ces dieux-là. Ce genre de réflexion, je ne cessai jamais de le pousser devant moi jusqu'à de lointaines conséquences, que je crois vraies et bonnes, mais en jugeant toutefois que mille difficultés sont toujours à vaincre, si l'on a fait le dangereux pari de toujours savoir ce qu'on dit.

Que devenait l'enseignement pendant ces années ? Il me semble que j'appris le métier, c'est-à-dire que je me guéris peu à peu des ambitions, en me portant tout sur les lieux communs et sur le sens ordinaire des mots. J'avais toujours juré de me passer du jargon philosophique. Mais ce n'était pas encore assez et j'avais fait l'épreuve qu'on peut encore être fort obscur en usant du langage de tout le monde. C'est alors que je commençai à comprendre que les idées, même les plus sublimes, ne sont jamais à inventer, et qu'elles se trouvent inscrites dans le vocabulaire consacré par l'usage. Outre cela j'apercevais que les lieux communs sont tous vrais, et qu'il ne leur manque que d'être repris et de nouveau compris. En sorte que j'avais à rendre aux élèves leur vraie pensée, qu'ils devaient reconnaître. Cette manière de conduire mes recherches me condamnait à un travail ardu, comme je m'en aperçus bien. Mais en revanche elle m'ouvrait des perspectives. Si tout ce qu'on dit est vrai, s'il n'est besoin que d'y remettre la vie, et exactement de savoir ce qu'on dit, il est clair que toutes les religions sont vraies. Mais cette idée était difficile à faire entendre, et surtout par les philosophes de métier, qui ont tous la prétention de penser neuf, et d'abord de réfuter tout. Toujours est-il que je servais ainsi mes élèves, qui croyaient arriver dans un monde nouveau,

et qui, au contraire, découvraient les immenses richesses de l'expression commune. C'est alors que j'aperçus et que je leur fis entendre quelque chose du bon style. On me croira bien si je dis qu'avec cela je ne me privais pas de faire paraître des profondeurs. Elles sont dans le patrimoine même ; et le plus difficile au monde est de dire en y pensant ce que tout le monde dit sans y penser. Un exemple suffira. Les gens de métier distinguent Conscience Psychologique et Conscience Morale. Sur quoi je remarquais d'abord que le mot Psychologique n'est point du patrimoine, et qu'il est très inutile de s'en charger. Mais une autre remarque devait m'entraîner plus loin, c'est que le public comme les auteurs n'ont point coutume de dire Conscience Morale ; ils disent Conscience, et tout est dit. Je devais donc m'arranger de cette belle sobriété, et j'y trouvai une idée brillante à l'abord, et de grande portée à suivre. Car toute Conscience est d'ordre moral, puisqu'elle oppose toujours ce qui devrait être à ce qui est. Et même dans la perception toute simple, ce qui nous réveille de la coutume c'est toujours une sorte de scandale, et une énergique résistance au simple fait. Toute connaissance, ainsi que je m'en aperçus, commence et se continue par des refus indignés, au nom même de l'honneur de penser. Car la conscience suppose une séparation de moi d'avec moi, en même temps qu'une reprise de ce que l'on juge insuffisant, qu'il faut pourtant sauver. Toutes les apparences de la perception sont ainsi niées et conservées ; et c'est par cette opposition intime que l'on se réveille. D'où j'ai tiré tout courant que sans la haute idée d'une mission de l'homme et sans le devoir de se redresser d'après un modèle, l'homme n'aurait pas plus de conscience que le chien ou la mouche. Ici s'élèvent, comme des mouches, des nuages d'objections, les mêmes que l'on suppose à l'animal-machine de Descartes. Et le lecteur devinera peut-être qu'à cette conception

héroïque de la conscience se rattache encore l'impossibilité de l'Inconscient, pris comme conscience subalterne, errante, et séparée. Des découvertes si énormes ne se font point en un jour. J'avais pris le commun langage, le saint langage, le beau langage, comme un fil d'Ariane ; ce qui fit qu'on me jugea plutôt comme un rhéteur que comme un penseur, je parle des marchands d'idées. Car le public, quand son tour vint de prononcer, ne s'y trompa pas une minute.

Au vrai j'apercevais et je touchais, avec des peines extrêmes, l'idée même d'Humanité, raison de l'homme dans tous les sens du mot raison. Dans la suite je trouvai dans Auguste Comte cette même idée du langage humain présentée avec une force et un éclat que je ne soupçonnais pas ; car, chose digne de remarque, personne de ceux qui le devraient par fonction ne parle de Comte comme quelqu'un qui l'aurait seulement lu. Je touche ici à la critique, et je n'en abuserai pas. Je dis en gros qu'à côté de la philosophie vraie, qui comprend les grands philosophes comme ils sont, chose difficile, il s'élève et se développe, en notre temps, comme sans doute en tous les temps, une philosophie d'apparence qui ne cesse de s'établir sur les ruines, d'après une critique impitoyable de tous nos prédécesseurs sans exception. Et cela est tellement passé en usage qu'un jeune homme qui, sur Hegel, s'était appliqué à le comprendre et à lui donner raison (quelle belle expression !) se vit reprocher de rester inerte devant les textes. « Il faut toujours quelque réserve ; au moins un mot de critique », dit ce meneur d'idées, qui compte aujourd'hui parmi les meilleurs. Mais le meilleur, dans ce genre, n'est encore rien.

Ces dispositions, dans lesquelles je me fortifiais, restaient tout à fait inconnues. L'obscurité des dialogues et autres articles que je fis paraître alors dans *La Revue de Métaphysique* me mettait à l'abri des jugements. Je

ne le faisais pas exprès, mais pourtant je me plaisais en secret à étonner alors plutôt qu'instruire. Au reste n'allez pas croire que j'aie dû compter jamais avec les rivalités. Je n'en trouvai point trace dans ma carrière, qui me conduisit tout droit au poste pour lequel j'étais fait.

Cependant les jours passaient, et je m'accommodais de cette ville agréable où j'avais de précieux amis. On ne m'y laissa point et l'on fit bien. Mes amis de Paris me signalèrent que Rouen allait être vacant. Je ne pouvais pas ne pas écrire à Jules Lachelier, qui toujours me fut favorable. La nomination ne fit point question. C'est dans mon séjour à Lorient que je perdis Lagneau, à l'égard de qui j'étais resté disciple et fidèle disciple. La secousse de cette mort me jeta dans une suite de travaux qui avaient pour but de faire connaître mon maître, d'expliquer un peu ses rares et énigmatiques écrits, enfin de faire revivre quelques leçons fameuses. Ce pieux travail fut commencé dans *La Revue de Métaphysique*, et s'est continué depuis de façon que je n'aie pas à rougir de moi, quoique mes propres recherches m'entraînassent, dès ce temps-là, et encore plus depuis, bien loin des chemins que la vénération aurait dû me marquer. J'étais destiné à devenir journaliste, et à relever l'entrefilet au niveau de la métaphysique ; c'est cette tâche, à présent, qui va s'offrir à moi, pleine d'obstacles et de risques, et que Lagneau sans aucun doute aurait désapprouvée. Il me semble que je puis me dire que j'ai suivi ma nature, et que je l'ai même relevée en ne distinguant point le frivole et le sérieux. Et selon mon opinion j'entrais ainsi dans la grande famille des écrivains, qui en effet doivent toujours leur succès à quelque mélange des genres, et à quelque refus de mettre d'un côté les idées ennuyeuses et difficiles, et de l'autre les faciles bavardages.

ALAIN

LE BON VIN
DE MONSIEUR WESTON

(fin)

« Damnation ! jura l'honorable Martin. C'est la première fois qu'on m'a demandé quelque chose !

John Mumby fut d'accord avec lui pour exprimer le dégoût qui convenait en face d'une aussi effroyable manifestation de l'avidité des femmes, et il ajouta, avec un juron affreux, qu'il espérait bien que son frère avait envoyé la misérable à ses affaires avec un petit souvenir !

— Sans y manquer ! dit Martin en riant. Car dès qu'elle a parlé d'argent, je l'ai besognée en vitesse, et elle sera mise à la porte de chez le maire (c'est là qu'elle travaille) et elle crèvera comme une traînée dans un fossé !

— Voilà comment il faut les traiter, dit John avec un éclat de rire.

— Oui, par Dieu ! hurla Martin.

Quand ils voient s'ouvrir lentement la porte du salon d'une vieille ferme — ferme, de plus, qui a la réputation d'être hantée depuis cinq siècles — il est naturel que les occupants regardent avec intérêt qui va entrer.

Si la porte de la salle à manger de la Ferme du Chêne avait été ouverte par M. Mumby, on aurait entendu pas mal de tapage. Car le Squire Mumby, après avoir passé tant d'heures au cabaret, aurait certainement fait un joli vacarme avec ses pieds, et il aurait renversé une chaise ou deux dans le vestibule avant de pénétrer dans le salon.

Pendant quelques instants, Martin perdit ses couleurs. Une terreur bizarre, qu'il avait toujours réussi jusque-là à surmonter, s'empara de lui.

Si Ada avait décidé de lui rendre visite dans sa robe funèbre, avec ses bas blancs ?...

Mais la porte était maintenant complètement ouverte, et un monsieur entra dans la pièce, en faisant si peu de bruit que Martin et John, dont la terreur avait disparu, le regardèrent avec un étonnement considérable.

Mais leur surprise s'évanouit bientôt, car le visiteur s'avança et se présenta sous le nom de M. Weston, voyageant dans les vins.

— Je crois que je vous connais, Messieurs, dit-il d'une voix neutre, car, si je ne me trompe, vous êtes les deux fils du Squire Mumby. Votre père m'a commandé une douzaine de bouteilles, et j'ai bon espoir que vous aussi...

Ici, nous croyons devoir, comme tant de ses admirateurs l'ont déjà fait, présenter une excuse pour une petite habitude commerciale de M. Weston. M. Weston n'avait reçu aucune commande de M. Mumby. De fait, aucun des habitants de Folly Down, à l'exception de M. Bird, ne lui avait offert de l'argent en échange de son bon vin. Mais les histoires que raconte un commerçant, comme le montrent tant de réclames dans les journaux, ne sont pas nécessairement des mensonges. Et, afin de vendre — (veuillez seulement consulter à ce sujet n'importe quelle maison qui se monte) — il est indispensable de faire croire au public que les affaires vont grand train.

Nous pouvons aussi envisager la chose d'un autre point de vue. En certaine compagnie, la vérité la plus merveilleuse et la plus rare qu'on puisse imaginer passe pour mensonge.

En dernier lieu, M. Weston est sa propre loi.

Les Mumby, qui, on le conçoit sans peine, n'étaient pas des mieux élevés, se soucièrent peu d'offrir une chaise à M. Weston, mais celui-ci en prit une sans se laisser prier,

quoiqu'il n'éprouvât pas le même plaisir qu'il avait eu à s'asseoir sur l'escabeau de M. Bird.

— Messieurs, dit-il avec jovialité, n'interrompez pas pour moi votre conversation. Je crois que, au moment où j'ouvrais la porte, vous juriez par quelqu'un... Je vous assure que je ne suis pas le moins du monde pressé. J'ai amplement le temps (car toutes les horloges de Folly Down me semblent un peu retarder ce soir) de vous montrer mon bon vin, et même de vous le faire goûter, si vous le permettez, lorsque vous aurez fini la discussion que j'ai peur d'avoir inopportunément dérangée. Que ma présence, je vous en supplie, ne vous empêche pas de jurer, M. Martin.

Martin Mumby sourit. Il ne fut pas surpris que M. Weston eût entendu ce qu'il avait dit, car le voyageur avait dû écouter à la porte avant de l'ouvrir.

La crainte que John avait de l'étranger disparut, ainsi que celle de son frère. Tous deux avaient souvent bu des tournées offertes par des voyageurs de commerce à l'Hôtel du Lion et de la Verge à Maidenbridge, et ils avaient trouvé ces messieurs très sociables, et toujours prêts à leur raconter de bonnes histoires sur les femmes.

— Nous ne parlions de rien qui vaille la peine, dit Martin, cependant je dois dire qu'il s'agissait des filles.

— Oh oui ! les filles ! dit M. Weston en souriant. Sujet fort agréable en vérité quand aucune n'est présente, et qui pousse plus d'une fois, sans doute, un honnête homme à jurer.

— Mais comment êtes-vous entré si vite ? demanda John.

— J'ai frappé trois fois, répondit M. Weston, mais personne n'a répondu. Alors, je suis entré. Ha ! Ha ! (M. Weston semblait bien jovial !) Vous savez que rares sont ceux qui osent fermer une porte à clé devant le Bon Vin de Monsieur Weston !

La même riche et rare odeur que les Mumby avaient remarquée dans les rues de Folly Down se répandit dans la salle à manger de la Ferme du Chêne.

Martin Mumby renifla, très altéré...

— Avez-vous apporté un peu de votre vin ce soir ? demanda-t-il.

— Oui, répondit le marchand, mais, comme je n'étais pas sûr de votre clientèle, (je crois qu'un autre marchand vient chez vous) j'ai laissé au cimetière l'échantillon que j'avais avec moi.

Martin Mumby fit un peu la moue, mais M. Weston, qui avait fort la pratique des affaires, savait exactement ce qu'il fallait faire pour présenter sa marchandise aux jeunes gens avec qui il se trouvait.

— J'ai déjà rendu visite au presbytère, dit-il, et M. Grobe trouve mon vin très à son goût. M. Bird aussi (quoiqu'il ne soit pas homme de qualité) a trouvé dans ma voiture le meilleur vin que son cœur désirât depuis longtemps, et il est maintenant fort lié à ce cru-là. Toute l'honorable société que j'ai vue au cabaret, y compris votre digne père, est enchantée de ma visite à Folly Down.

M. Weston posa sur les deux jeunes gens son regard aigu. Il ne souriait plus. Il semblait plein d'anxiété, et peut-être se demandait-il si les Mumby allaient ou non vouloir goûter son vin, car nul commerçant n'aime que sa marchandise lui soit refusée grossièrement.

— Nous pourrions aussi bien en boire un verre, dit John Mumby d'un ton détaché, même si nous n'achetons rien.

— Alors venez, dit M. Weston en se levant, car si les vers ont soif, il n'en restera pas beaucoup pour vous, je le crains.

Quoique la bassesse et la concupiscence — concupiscence qui dépassait de beaucoup les désirs de toute bête pour une femelle de sa race — fussent les traits caractéristiques des beaux rejetons de M. Mumby, ils possédaient cependant une certaine dose de curiosité qui se manifesta dans leur désir de voir et de goûter le Bon Vin de Monsieur Weston.

Et alors un bruit pénétra dans la pièce, venant de quelque part dehors — bruit dont les Mumby se soucièrent

peu, car, à la campagne, au cours d'une nuit tranquille, tant de bruits vous viennent aux oreilles dont on ne peut dire exactement l'origine !

M. Weston entendit le bruit, lui aussi, et comme il était davantage au courant de certaine affaire en train, il sut ce qu'il signifiait — c'était le bruit assez étrange d'une pioche et d'une pelle qui fouissent.

M. Weston tendit ses mains vers le feu pour les réchauffer. Le feu, quoique réduit à ses cendres, fit jaillir une flamme claire, et le marchand de vin se chauffa les mains confortablement, sans cesser de bavarder avec aisance et naturel, tandis qu'une fois de plus, sans erreur possible, se répandait à travers la pièce l'odeur du raisin.

— Ha ! s'écria M. Weston, tendant une main, puis l'autre, vers la flamme éclatante, comme s'il voulait s'en emparer à l'instar de M. Meek. — Il est rare qu'on laisse un flacon de vin pareil dans un cimetière, où ne gisent que bouteilles cassées jetées par les villageois. Ha ! La dernière goutte de mon pressoir vaut bien le monde entier ! Quel profit y aurait-il pour l'homme à posséder le monde entier et à perdre mon bon vin ?

Le visage de M. Weston s'enflamma, mais les Mumby ne l'avaient pas entendu. Ils ne pouvaient que ressentir l'agréable sensation d'avoir soif, avec une bouteille de vin si près. Ils plaisantaient joyeusement tout en franchissant le seuil de la porte.

XX. — Monsieur Grunter retrouve son soulier.

Au dehors le ciel était blanc d'étoiles.

M. Weston ouvrit lui-même la petite porte qui menait de la maison du Squire au cimetière. Aucun des frères Mumby ne s'offrit à le faire pour leur invité, car ils étaient d'avis qu'un simple marchand de vin n'était pas précisément la sorte de personnage qu'il leur eût plu de servir.

— Le vin est un peu plus loin que l'if, dit M. Weston avec douceur.

Les joyeux propos des frères Mumby, maintenant qu'ils étaient dehors dans la nuit, avaient fait place au silence. Ils étaient tous deux plutôt maussades. Peut-être commençaient-ils à s'imaginer que ce voyageur d'un commerce très ancien, qui leur était tombé dessus assez à l'improviste, aimait de temps en temps jouer quelque bon tour aux gens. Et, en effet, maintenant qu'ils l'examinaient d'un peu plus près, il pouvait bien avoir l'air de Quelqu'un qui, plus d'une fois, avait ri aux dépens des autres.

— Vous ne comptez pas nous faire payer pour une gorgée de votre vin ? demanda John Mumby, car si telle est votre intention, sachez qu'un coup d'œil sur la bouteille nous suffira !

— Non, non ! répondit M. Weston, pour cette fois, vous boirez gratis !

Les Mumby passèrent le portail, que M. Weston referma derrière eux. John marchait le premier, mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il s'arrêta.

— Moi, je m'en vais, dit-il, en se retournant vivement. Il fait si froid aussi, et l'odeur du vin a changé.

— Moi aussi, je rentre, dit Martin, car ça sent la mort ici.

— Vous n'êtes pas des poltrons, que je sache, dit M. Weston d'un ton pressant. Et que penserait Lord Bullman, s'il apprenait que des hommes comme vous, qui savent mener un cheval à la victoire et forcer un gentil lièvre à la course, ont peur de boire une bouteille de vin en un lieu où gisent les morts !

— Il vaut mieux continuer, souffla Martin à son frère, car il est bien capable de jaser sur nous au marché...

M. Weston les poussa en avant. Ils suivirent le sentier, et arrivèrent de l'autre côté de l'if, où ils faillirent buter contre un tas de terre, un cercueil ouvert, et M. Grunter.

Les Mumby, trop épouvantés pour savoir que faire, regar-

dèrent M. Grunter, qui examinait avec soin un vieux soulier qu'il tenait à la main.

M. Grunter examinait le soulier à la lueur de sa lanterne. Il essayait de se rendre compte si on pouvait encore le faire raccommoder par le savetier du village.

Souvent, une force étrange pousse les hommes à regarder ce qu'ils souhaitent ne pas voir. Cette force contraignit les frères Mumby à regarder ce qu'il y avait devant eux.

Il y avait Ada — non pas celle qu'ils avaient connue, mais seulement le corps en putréfaction, la chose souillée, la masse inerte et suintante.

M. Grunter souriait à son soulier. Décidément, on pourrait le réparer. Il le posa soigneusement et se mit à regarder Ada.

Il avait aisément déterré le cercueil, car il n'était pas dans ses habitudes d'ensevelir quelqu'un plus profond que besoin n'était, et le couvercle du cercueil, comme il l'avait deviné, était complètement pourri.

— Mon bon vin, Messieurs ! dit M. Weston.

Bien que les vers eussent détruit la beauté d'Ada, sa forme était encore reconnaissable et M. Grunter la regardait avec passion. Il la considérait du même œil qu'une image, ce qui est la façon qu'ont tous les sages campagnards de considérer le monde et tout ce qui leur apparaît un peu curieux et hors du commun.

— Quand la vie n'y est plus, dit M. Grunter lentement, c'est la mort.

M. Grunter évoqua l'image d'Ada Kiddle : une jolie chose toute en chair blonde, et il la contempla pensivement.

Une image peut bien émouvoir un homme — et celle-ci émut M. Grunter.

M. Grunter recula d'un pas ou deux, puis s'adressa aux assistants.

— Je ne veux plus être célèbre, dit il, — je ne veux plus que personne s'occupe de moi. Je ne veux pas être remarqué. Je préfère rester tranquille et n'être rien !

« Ada, ajouta-t-il, s'avançant vers le cercueil, c'est pas moi qui t'ai façonnée ; c'est pas moi qui ai pourri tes minauderies joyeuses dans cette argile pleine de vers. Je ne veux plus qu'on parle de moi ! »

Martin Mumby était moins transi de peur maintenant. Les remarques de M. Grunter l'avaient fait se ressaisir un peu, et il remarqua aussi que M. Weston avait caché son visage dans ses mains, comme s'il pleurait.

— Vous êtes un menteur et un tricheur ! cria-t-il au marchand de vin. Vous nous avez promis du vin, et vous nous montrez le cadavre pourri d'une catin ! C'est ça votre vin ?

M. Weston ne répondit pas.

XXI. — Un taureau merveilleux.

Les Mumby s'éloignèrent à grands pas. Ils n'avaient pas vu de vin, et ils se souciaient fort peu de rester un moment de plus si près de la mort. Ils quittèrent le cimetière à longues enjambées, avec l'intention de s'arrêter chez Mme Vosper, espérant y trouver Jenny.

Dès qu'ils furent hors du cimetière, ils s'arrêtèrent un instant, et se confièrent combien ils avaient été bêtes d'écouter un fou du genre de M. Weston. Ils n'en revenaient pas d'avoir été ainsi bernés. Se laisser prendre à un tel piège leur parut inouï, étant donné qu'ils se savaient tous deux si distingués et si fins garçons — mais leur amour-propre fut un peu soulagé à la pensée de la jolie somme que M. Weston aurait à payer au fossoyeur pour la besogne de la soirée.

Comme ils remontaient le chemin, un bruit étrange les fit s'arrêter et tendre l'oreille. C'était le piétinement de quelque animal massif, pataugeant dans la boue de Folly Down.

— C'est le taureau de Kiddle qui s'est échappé, dit John.

Et tous deux se mirent à rire.

Quoique les blanches étoiles fussent visibles dans le cimetière, dans les chemins en contre-bas de Folly Down on n'en voyait plus une seule. La brume légère et glacée se mêlait aux arbustes des haies, descendait jusqu'au sol, se confondait avec la boue du chemin.

— Poussons ce grand veau mal fichu dans notre cour, dit Martin Mumby. Nous l'attacherons à un piquet, et nous le taillerons ! Cet ivrogne de Kiddle ne pourra plus en tirer son argent après !

— Ha ! Ha ! s'écria John en riant, c'est un bon tour à lui jouer, et nous dirons qu'il s'est blessé en sautant par dessus le barbelé !

— Écoute, murmura Martin, — écoute l'animal ! on dirait qu'il trotte autour du chêne.

— Oui, je l'entends, dit John, et je crois qu'il vient par ici.

— Ses pieds font trop de bruit pour un veau, murmura Martin, c'est peut-être notre gros taureau qui a rompu sa chaîne.

— Si c'est le nôtre, dit John, nous ferions mieux de nous cacher dans le fossé, car s'il s'est tenu tranquille depuis quelque temps, il recommence à faire des siennes maintenant, et si Vosper n'avait pas couru se mettre à l'abri derrière le portail de la cour hier encore, il serait un homme mort !

— Il vient sur nous, maintenant, dit Martin.

— Oh ! souffla John. Oh ! oui, j'entends ses pas peser dans la boue... Mais que signifie ce mugissement ? On dirait plutôt un rugissement ! Un taureau ne fait pas ce bruit...

— Chut ! dit Martin. Je crois que c'est un énorme chat qui s'avance... Entends-tu l'animal qui fouette l'air de sa queue ? Il y a quelque affreuse bête sur le chemin, j'en suis sûr...

Mme Vosper tricotait dans sa chaumière. Quand elle eut fini toute la laine qu'elle put trouver dans la maison, elle

défit un châle et se mit à tricoter un autre vêtement avec la laine qu'elle s'était ainsi procurée.

Jenny venait de sortir du cottage (Jenny avait déclaré hardiment qu'elle voulait demander au marchand de vin de lui faire goûter sa marchandise). Anne et Phoebé Kiddle s'étaient installées sur le vieux canapé, et auraient bien voulu aussi avoir eu le courage de partir avec Jenny.

Mme Vosper posa son ouvrage. Elle regarda les jeunes filles en souriant. Elle allait s'amuser à un jeu qui donne presque toujours du plaisir à ceux qui s'y livrent : elle se mit à accuser et à tourmenter les pècheresses.

Personne à Folly Down n'avait un choix plus riche et plus varié de remarques vertueuses que Mme Vosper. Elle pouvait poursuivre le péché et le mal de clameurs hautement recommandables, et même sa connaissance intime des règles du jeu ne lui interdisait pas de porter des coups défendus.

L'intention de Mme Vosper était maintenant d'en finir avec les petites Kiddle. Il y avait des filles plus jeunes et plus jolies qui poussaient à Folly Down, et qu'elle espérait bien amener par ruse jusqu'au lit sous le chêne. Il y avait Jenny Bunce, qu'elle était sûre de posséder maintenant. Elle voyait en Jenny tout ce qu'elle pouvait souhaiter. Les frères Mumby brûlaient de désir pour elle, et la jeune fille, puisqu'elle était venue chez elle ce soir, montrait bien qu'elle mettrait une agréable complaisance à satisfaire leurs désirs.

Mme Vosper épiait les Kiddle, et ses yeux clignaient de haine.

— Tu es une belle garce, et en voilà du joli, dit-elle à Phoebé d'un ton moqueur, de courir si vite après les garçons ! Pas assez d'un bâtard à la maison pour empoisonner ta mère ? Mais pas de danger qu'on te trouve loin du chêne quand un homme rôde par là !

Mme Vosper leva les yeux au plafond.

— Y a plus de filles honnêtes aujourd'hui, mumura-

t-elle. Il ne reste que les vieilles femmes pour faire le bien ! Autrefois les gens allaient à l'église pour se marier, et maintenant, qu'est-ce que c'est qu'une fille ?... une putain !

— Partons, Phoebé, sanglota Anne, sans elle, nous serions aujourd'hui mariées et heureuses...

— Mariées ! ricana Mme Vosper. C'est bien ce que tu veux, n'est-ce pas ? Mais à te voir, tu l'as été une fois de trop !

Une villageoise ne désespère jamais complètement, tant qu'il reste une lueur d'espoir. Le mot « mariées » fit même se souvenir Anne de quelque chose, et elle sécha ses pleurs.

— Tu te rappelles, demanda-t-elle à sa sœur, ce que l'homme a dit, celui qui est venu tout à l'heure ? L'homme qui a essayé de nous faire acheter une bouteille de vin ? Il nous a parlé avant que Mme Vosper lui ferme la porte au nez.

— Et j'ai bien fait ! cria Mme Vosper — car qui voudrait écouter ce jocrisse ? J'ai souvent vu ce vieux menteur au marché de Maidenbridge remplir sa bouteille dans la boue du fossé. C'est miracle qu'il ose, le menteur, montrer son sale visage à la porte des honnêtes gens ! C'est pour voler qu'il vient, j'en suis sûre !

— Mais il nous a parlé tendrement, répondit Phoebé, dont les yeux commençaient à briller de bonheur.

— Oui, vraiment, dit Anne joyeusement. Il nous a dit que nous aurions besoin d'un peu de vin avant la fin du mois, pour un mariage.

— Ces types qui voyagent parlent toujours, grommela Mme Vosper. Mais qui épousera une fille qui n'en est plus une ?

Mme Vosper montra le poing aux Kiddle. Puis, elle leur cracha au visage.

— Allez vous en ! cria-t-elle, et ne remettez plus les pieds ici !

Phoebé se jeta à genoux devant Mme Vosper, et lui prit les mains.

— Laissez-nous rester, gémit-elle, car il n'est pas encore tard, et quand nous rentrons de bonne heure, maman se met à nous demander ce qui est arrivé à Ada !

— Je peux dire à la mère Kiddle ce qui est arrivé à Ada, dit Mme Vosper en riant. Les vers l'ont mangée et elle est pourrie dans la terre, et personne ne verra jamais plus sa face !

— Laissez-nous rester encore un peu, supplia Anne, car hier soir, quand personne ne voulait de nous sous le chêne, et que nous sommes rentrées tôt, maman m'a demandé où nous avions caché les couteaux au manche noir.

Mme Vosper frappa Anne du poing.

Phoebé se leva résolument.

— Anne, dit-elle, notre mère est une pauvre et faible femme, mais trois fois elle s'est fait saigner en essayant de mourir — et nous deux nous n'aurions pas assez de courage pour suivre Ada, là où elle est allée se noyer ?

— Moi, je n'ai pas peur de ces affreux serpents, dit Anne avec fermeté.

Mme Vosper ricana.

— Entre donc dans l'étang, dit-elle. Ces beaux crapauds savent bien chatouiller une fille, ça vaut bien mieux qu'un homme au lit, ces bêtes de l'eau...

Anne se mit à écouter.

— Quel est ce bruit ? demanda-t-elle. Qui est-ce qui est là dans la rue ?

— J'entends courir, dit Phoebé.

Anne fit un pas vers la porte, mais avant qu'elle eût pu l'ouvrir, John et Martin Mumby entrèrent comme des bolides. John verrouilla la porte, et Martin, s'avançant tout chancelant vers la table, souffla la lampe. Les flammes du feu eurent un faible vacillement.

Personne ne bougea dans la pièce.

Le lourd piétinement d'une grosse bête se faisait entendre au dehors, remontant et descendant dans la rue. Parfois, il s'arrêtait près de la porte, et poussait des grognements

étouffés, et bientôt un effroyable rugissement s'éleva.

— C'est le lion qui s'est échappé de la voiture de M. Weston, murmura John Mumby. Il n'est pas marchand de vin, c'est un forain, un dompteur de lions...

— Oui, c'est vrai, dit Martin, Kiddle est allé à Maidenbridge aujourd'hui, et un petit garçon est passé à côté de lui en courant ; il criait qu'il y avait un énorme lion dans la voiture d'un marchand dans la Grand'Rue.

Anne ralluma la lampe.

— Phoebé et moi, nous nous moquons de votre lion, dit-elle. Depuis que cet homme nous a parlé de son vin, et que nous l'avons vu, nous n'avons plus peur, car il a dit : « Si vous buvez mon bon vin, rien ne peut plus vous faire de mal, ni vous détruire.

— Oui, dit Anne, regardant avec mépris les jeunes gens terrifiés, ils ont assez de courage avec une simple fille, mais quand ils rencontrent un pauvre veau dans le noir, ils disent que c'est un lion. Regardez Martin trembler de terreur, et John s'aplatir comme un chien battu !

Un bruit étrange vint de Mme Vosper. Elle se mit à gémir, à s'agiter sur sa chaise ; elle se débattait, lançait ses mains dans l'air, comme si elle essayait d'empêcher une bête hideuse de lui arracher le cœur.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Anne, laissant John Mumby qui lui murmurait quelque chose, et se tournant vers Mme Vosper. Qu'est-ce qui vous fait mal ?

Mme Vosper gémissait de douleur.

— Il me tire, cria-t-elle, il me tire plus bas que la tombe ! Il me tire à l'enfer !

Mme Vosper hoqueta ; elle eut un râle ; elle se débattit quelques instants, puis resta immobile sur sa chaise.

— Mme Vosper est morte, dit Phoebé.

XXII. — M. Grunter décline un honneur.

Dès que les frères Mumby eurent quitté le cimetière (ils en étaient sortis fièrement et la tête haute), M. Weston et le sacristain de Folly Down, le front baissé, redescendirent Ada dans sa tombe. Mais auparavant, M. Weston ôta son pardessus et en recouvrit tendrement le corps souillé de la jeune fille, car le couvercle du cercueil était trop pourri pour le protéger.

— La dernière fois, fit remarquer M. Grunter, c'était mon soulier que j'avais enlevé parce que mon pied me faisait mal, et maintenant c'est ton manteau du dimanche qui va être enterré ; on enlève une chose, on en laisse une autre.

M. Weston regarda dans l'étroite fosse. Il semblait heureux de voir Ada dormir si profondément.

— Ha ! dit-il, quand la première lumière du jour a jeté ses feux dans mon cerveau, j'étais loin de penser au sommeil éternel qui s'ensuivrait. Si je n'avais jamais inventé la vie, il n'y aurait pas eu de mort.

— Et ç'eût été une bonne chose, certes, s'il n'y avait pas eu de mort — du moins pour moi, dit M. Grunter.

— Grunter, dit M. Weston gravement, j'aspire à mourir ! je désire ardemment boire mon propre vin noir !

— Tu n'as donc pas soif ? dit M. Grunter, qui n'avait entendu que les derniers mots, bien que te voilà devenu fossoyeur...

— Je me souviens, dit M. Weston, du jour où j'ai fait la mort. C'était le huitième jour, et j'ai vu un grand concours de peuple dans les plaines, et, quoique tous eussent l'air d'être contents, ils étaient tristes. Je me suis avancé parmi eux, j'ai pris une petite fille et je l'ai confiée au sommeil. Et tous les gens se rassemblèrent autour de l'enfant endormie et me dirent qu'elle était encore plus belle que tout ce que j'avais pu créer. Mais l'enfant s'est réveillée et s'est

mise à crier. Alors j'ai pris un bel adolescent, que j'avais trouvé seul et accablé de chagrin, et j'ai posé ma main sur sa tête, en voulant le réconforter, et il s'est endormi lui aussi dans mes bras, jusqu'à ce que la couleur de son visage se soit altérée, et les gens vinrent et me dirent qu'il était mort.

Et je l'ai enseveli dans le sable, mais les gens m'accablèrent de reproches, me disant : « Le jeune homme ne se lèvera jamais plus, tant que le temps sera temps, de ce sommeil ! »

— Ils avaient raison, dit M. Grunter, de t'accuser d'être un meurtrier.

— Je le sais, répondit M. Weston, et cependant il n'y a pas de mort dans le monde entier que je ne souhaiterais être la mienne, et je voudrais que chaque mourant sache que je brûle de mourir avec lui.

— Je n'ambitionne jamais cet honneur, dit M. Grunter.

— Ah ! Grunter, peut-être préfèrerais-tu une autre idée qui m'est venue à l'esprit en réponse aux prières de l'humanité, dit M. Weston, avec un sourire.

M. Grunter s'essuya le front et leva les yeux vers le ciel.

— Qu'est-ce qu'ils font tous ces gens là-haut avec leurs lumières blanches ? demanda-t-il à M. Weston.

— Ce sont les étoiles, répondit M. Weston — rien que les étoiles blanches — encore une de mes idées.

— Ces étoiles blanches sont drôlement habillées, dit M. Grunter, car les voilà là-haut comme des anges, et celle-là qui brille (le sacristain la désigna du doigt), c'est Ada Kiddle, et elle chante.

M. Grunter tourna ses regards dans une autre direction. Il avait l'air alarmé. Un hideux grognement, suivi d'un rugissement redoutable, arriva du village.

— Quel est ce bruit ? demanda-t-il en s'avançant vers M. Weston.

— Oh ! rien que mon vieux lion, dit M. Weston d'un air

détaché — je l'ai fait sortir de ma voiture avant d'y mettre Jenny Bunce, mais il me faudra maintenant l'enchaîner pour quelque mille ans encore une fois.

M. Weston tira une chaîne de sa poche. C'était une brillante chaîne de métal, et le marchand de vin la fit admirer à M. Grunter.

— Où l'as-tu achetée, demanda M. Grunter, qui était toujours très désireux de savoir d'où venaient les choses, parce qu'il espérait toujours découvrir une boutique où il pourrait faire une bonne affaire.

— Chez M. Meek, répondit M. Weston.

— Tu peux mener un agneau avec cette chaîne, mais elle ne vaut rien pour un lion rugissant, remarqua M. Grunter.

M. Weston glissa un billet de cinq livres dans la main de M. Grunter, et lui souhaita très amicalement le bonsoir. Il descendit lentement le sentier, en balançant sa chaîne.

M. Grunter combla la fosse. De nouveau, la nuit s'assombrissait. De légères gouttes tombèrent de l'if sur la tombe d'Ada. L'arbre pleurait à ce second ensevelissement.

M. Grunter ramassa doucement son soulier. Depuis son enfance ses pieds enflés lui faisaient mal, et souvent il ôtait l'un ou l'autre de ses souliers pour se soulager.

M. Grunter porta son soulier chez lui. Il entra dans sa chaumière, et sa femme y était.

— C'est une drôle de soirée, lui dit-il, car le marchand de vin, qui s'appelle d'un nom dont le ministre ne se sert pas, s'est fait dompteur de lions.

— Peut-être qu'il est un de ces gens qui ont deux métiers, répondit Mme Grunter. Mais qu'est-ce que tu portes avec tant d'amour ?

— Mon soulier, dit M. Grunter. Il posa le soulier sur la table, et, allant vers sa femme, l'embrassa.

Mme Grunter recula toute étonnée.

— Qu'est-ce que tu fais ? dit-elle. Je ne suis pas une de ces vilaines femmes sous le chêne !

— Et je ne suis pas non plus un méchant vieillard. Je ne suis rien ! cria M. Grunter tout joyeux. Et si Mme Vosper dit un mot de plus sur mon compte, je l'enverrai au diable !

— Elle y est déjà, fit remarquer Mme Grunter avec sérénité, car elle est morte.

Quelqu'un frappa à la porte.

— Attention que ce ne soit pas ce lion sauvage, dit le sacristain avec anxiété, comme sa femme allait ouvrir, car M. Weston n'a sûrement pas pu le tenir solidement avec sa petite chaîne !

Phoebé Kiddle entra dans le petit salon ; elle était heureuse et souriante.

— Ma sœur Anne et John Mumby, dit-elle au sacristain, veulent publier les bans Dimanche prochain, et Martin Mumby m'a demandée aussi, mais je n'aime pas les extravagances d'un garçon qui ne va pas à l'église, aussi, c'est encore Mlle Kiddle qu'on m'appellera pour la Noël !

Phoebé donna l'argent pour la publication. Le sacristain le prit avec empressement.

— Qu'est-ce qui est arrivé au lion féroce qui mangeait les gens dans la rue ? demanda Mme Grunter à Phoebé. La pauvre Mme Meek a été forcée de fermer boutique, car elle n'aime pas ses façons.

— M. Weston l'a enfermé dans sa voiture, répondit Phoebé, et il est parti.

Quand Phoebé eut quitté la maison, le sacristain sortit à son tour.

— Où vas-tu ? demanda Mme Grunter à son mari.

M. Grunter fit tinter les pièces dans sa poche.

— Bunce, dit-il, me regarde de l'air de quelqu'un qui veut son argent. Bunce n'est pas aussi sot que Dieu Tout Puissant pour croire tout ce qu'on lui dit. Il vaut donc mieux le payer. D'ailleurs le pauvre Vosper est à la taverne, (c'est Phoebé qui me l'a dit) et j'ai envie de lui payer une pinte maintenant que sa femme est morte.

— C'est toute l'opinion que vous avez de nous, pauvres

femmes, cria Mme Grunter à son mari qui s'éloignait. Nous maudire tant que nous vivons, et boire à notre santé quand nous sommes mortes !

Et elle ferma la porte.

XXIII. — Le temps se remet en marche.

M. Grunter se rendit lentement au Cabaret de l'Ange. Une femme, maigre et ratatinée, mais avec un air de surprise sur le visage, entra dans la salle. Elle venait de la cuisine.

— J'ai fait trois boisseaux d'oignons, dit-elle, et il n'y a plus de place dans la cuisine pour d'autres pots...

— Alors, tu dois être satisfaite, dit M. Vosper, du ton mélancolique qui convenait à un veuf.

— Non, répondit-elle, car toute l'étagère de la salle devrait être pleine de conserves.

— Le soir le plus long n'est jamais assez long pour combler les désirs d'une femme, remarqua M. Mumby, mais s'il y avait encore une goutte dans la barrique, je la boirais volontiers.

Mme Bunce alla à la cave.

Les trois barriques qui avaient contenu près de trente gallons de bière étaient vides, et on ne put en tirer la moindre goutte supplémentaire, malgré les efforts les plus appliqués.

— Elles sont toutes vides, dit Mme Bunce.

Une lueur éclatante traversa la fenêtre, puis, aussitôt, l'obscurité revint. Même la lampe et le feu s'éteignirent. Tous allèrent à la porte du cabaret.

Une Ford passa rapidement. Ses phares étincelants illuminaient tout le paysage. L'auto grimpa sur la colline, et la lumière parut se perdre dans le ciel.

M. Weston avait disparu.

Et M. Meek prit la parole :

— La pendule marche, dit M. Meek. Dix heures sonnent.

— Et voici le patron, s'écria M. Kiddle.

M. Bunce était debout dans la salle. Il était trempé. Il leva la main pour attirer l'attention des assistants. Suivant son habitude, M. Bunce commença par blâmer quelqu'un, mais cette fois ce ne fut pas Dieu, ce fut M. Weston.

— Ce vieux coquin, cria-t-il, m'a presque noyé, — et qui a jamais entendu dire que l'eau d'un puits, après qu'elle s'est changée en vin, si un homme y tombe, la voilà redevenue eau ?

M. Bunce se tourna rageusement vers M. Grunter.

— Et toi, as-tu fait ce qu'on t'a dit de faire ? demanda-t-il.

M. Grunter hocha la tête. Il prit les deux pièces d'argent dans sa poche et les tendit à M. Bunce. Le patron les accepta avec plaisir.

— C'est pas Grunter qui a fait du mal aux filles, dit-il avec assurance.

— Et qui donc c'est ? demanda le sacristain.

Le patron cligna de l'œil à la société, et dit qu'à son avis c'était M. Weston qui avait fait tout le mal. M. Meek s'approcha de la porte, les assistants ayant reculé à l'entrée de M. Bunce.

M. Meek de nouveau prit la parole. Il ne pouvait plus voler de flammes ce soir, car le feu était mort.

— Puisque le temps marche, il vaut mieux nous en aller, dit-il, car si le commissaire de Shelton venait, il pourrait ne pas croire avec nous que le temps s'est arrêté à Folly Down.

M. Bunce s'adressa à sa femme.

— J'ai dit au prédicateur Bird qu'il pouvait avoir notre Jenny, dit-il, et elle est avec lui.

— Ils sont mariés ? demanda Mme Bunce.

— Très probablement, répondit M. Bunce avec malice.

M. Meek boutonna sa veste. Il sortit dans la nuit pour rentrer chez lui. Dans cette obscurité, il se croyait perdu,

et il appela M. Grunter à l'aide, car Grunter, ayant fait tout autre chose que de boire ce soir-là, avait de tous la tête la plus solide.

M. Grunter emmena M. Meek.

M. Meek marchait nerveusement.

— Je t'en prie, fais attention, dit-il, je ne suis pas une fille.

— Et moi, dit M. Grunter avec fermeté, je ne suis pas M. Weston !

M. Vosper rentra chez lui sans se presser, le plus heureux des hommes. Il savait qui il avait vu, et que ce soir-là il pourrait manger son souper dans le faste de Noël de son beau salon.

Le maquignon Kiddle invita M. Mumby à sa maison. Il espérait qu'un peu de whisky l'aiderait à vendre son taurillon.

Dans le salon du maquignon, ils trouvèrent John Mumby assis à côté d'Anna. Phoebé était là aussi, en train de mettre le couvert pour le souper, et Martin Mumby était affalé dans un coin. De temps en temps, il gémissait, comme un loup pris au piège.

— C'est quelque chose de désagréable qu'il voit, dit Phoebé avec insouciance. Quelque chose qui n'est pas une jolie fille...

Mme Kiddle était très en verve et heureuse. Elle informa son mari que le sacristain était venu quelques instants auparavant, et il avait juré par le Bon Vin de M. Weston qu'il avait vu Ada toute pareille à un ange bienheureux, en train de chanter au ciel.

— Je vais prendre John par pure bonté, dit Anne à son père.

— Bonne fille, dit le Squire Mumby en riant. C'est bien la première fois que j'achète à Kiddle une belle génisse pour rien !

— Et ce sera la dernière, aussi, remarqua l'honnête maquignon.

***

L'auto de M. Weston avait dépassé l'auberge en un clin d'œil, et elle atteignit rapidement le sommet de la colline de Folly Down.

Une fois là, cependant, on entendit de curieux grincements dans les entrailles de la voiture ; le moteur s'arrêta, et les phares s'éteignirent. Sur la colline, régna la plus complète obscurité.

— Ah ! dit M. Weston, le vin nouveau se lamente, la vigne languit, et tous les cœurs joyeux soupirent. Rappelez-vous, Michel, l'inscription sur la pierre aimantée Indienne, cellè qui était aussi grosse qu'une fève d'Egypte et qui était suspendue dans le temple de la pontife Bacbuc : « Toutes choses se meuvent à leur fin ».[1]

M. Weston soupira. Il se tourna vers Folly Down. L'aube était proche. Une lanterne, étoile mouvante, éclairait un charretier en route de son cottage à l'écurie de M. Mumby ; un coq matinal chanta ; l'agréable odeur de la fumée de bois planait dans l'air, et on entendit le tintamarre du seau d'un puits.

— Nous avons oublié Mlle Nancy Gipps ! s'écria M. Weston. Elle fut la première, à l'exception de ces moutards mal élevés, à nous remarquer.

— Qu'est-ce qui vous fait penser à elle, Monsieur ? demanda Michel.

— Il me semble que j'entends sa voix, répondit M. Weston, elle prie...

— Demande-t-elle du vin ? s'enquit Michel.

— Non — seulement un mari, répondit M. Weston.

— C'est une femme ! remarqua Michel.

— Oui, dit M. Weston, et il est temps qu'elle se marie. Elle aura le maire.

1. Voir : *Pantagruel, Livre V, chap. XXXVII.*

— Il y a encore votre vieil ennemi, auquel il faudrait songer, ajouta Michel. L'auriez-vous oublié comme Mlle Gipps ?

— Je crois bien que oui ! répondit M. Weston — mais ne pensez-vous pas qu'il aimerait redevenir un serpent, une petite couleuvre?

— Je crois, dit Michel, qu'il préfèrerait disparaître dans son propre élément : le feu.

— Il disparaîtra ! cria M. Weston. Voulez-vous avoir la gentillesse, Michel, de laisser tomber une allumette dans le réservoir à essence ?

— Et nous ? demanda Michel.

— Nous nous évanouirons dans la fumée, répondit M. Weston.

— Très bien ! répondit Michel avec regret.

Michel obéit. A l'instant, une sauvage langue de flamme jaillit de l'auto ; une colonne de fumée monta au-dessus de la flamme et s'éleva jusqu'au ciel. Le feu retomba, ne fut plus qu'une lueur, s'éteignit.

M. Weston avait disparu.

T. F. POWYS

Traduit de l'anglais par HENRI FLUCHÈRE

RÉFLEXIONS

Attention à l'Unique.

L'autre jour, dans l'*Europe Nouvelle,* M. Gabriel Marcel indiquait comme une des principales qualités d'un « critique digne de ce nom » l'*attention à l'unique*, soit « l'attention à la façon dont le romancier dont il s'occupe a éprouvé la vie, et l'a sentie passer. » Il louait M. Charles Du Bos d'avoir su poser ce problème en termes précis, quoique non exclusivement français, ce qui a créé à l'auteur d'*Approximations* des difficultés avec les puristes. Il regrettait qu'un autre critique, tenu pour bergsonien, n'eût pas suffisamment ou plutôt eût de moins en moins bien tiré parti de la leçon du bergsonisme en cette matière, et il imputait cette défaillance, cette baisse de température, à un excès d'esprit classificateur. Après tout c'est possible, Mais s'il n'y a pas de critique littéraire digne de ce nom sans l'attention à l'unique, c'est-à-dire sans le sens des individualités et des différences, est-il bien sûr qu'il en existe une en dehors d'un certain sens social de la République des Lettres, c'est-à-dire d'un sentiment des ressemblances, des affinités, qui est bien obligé de s'exprimer de temps en temps par des classements. Le second critique, celui qui écrit ces lignes, ne pensera pas plus que n'y a pensé M. Marcel à soulever un cas personnel. Il posera seulement à son confrère une question. Si décroissance il y a eu, chez lui, de l'attention à l'unique en matière de romans et de romanciers, faut-il en voir la cause dans un changement chez le critique, l'honnête homme de critique, ou dans un changement, dans une évolution de la matière qui lui est donnée ? Est-ce lui qui a relâché son attention à l'unique ? Ou bien ne

seraient-ce pas les romanciers et autres écrivains qui depuis une dizaine d'années auraient de plus en plus détendu leur unique ? Est-ce l'attention qui manque à l'unique ou l'unique qui manque à l'attention ? Il ne serait pas impossible d'apporter quelques arguments à l'appui de la seconde hypothèse.

Si nous prenons pour termes de comparaison 1924 et 1936, c'est-à-dire, à peu près, un entre-deux-Expositions comme il y a, ou il y aura, l'Entre-deux-guerres, une différence nous frappe. C'est qu'en 1924 on assiste à un jaillissement de l'originalité, à un passage sous la constellation de l'unique. Cette époque, pour laquelle nous sommes aujourd'hui injustes, apparaîtra un jour comme celle de l'un de nos plus riches et variés échantillonnages littéraires : une poussée d'originalité, un tumulte de l'unique, qui évidemment comportaient beaucoup de déchets, étaient portés par la quantité matérielle, par la chasse des éditeurs aux jeunes, par le début et l'extravagance de l'après-guerre, mais enfin qui laisse tout de même un produit net. L'époque a pu manquer de sérieux, elle n'a pas manqué de génie. On y faisait des expériences sur des confins. La naissance du monde proustien avait fourni un climat aux créations de mondes. La littérature était partie, à l'intérieur et à l'extérieur, itinéraires d'âmes et itinéraires de fuite, vers une découverte de mondes nouveaux. Et je ne vois pas trop quels mondes nouveaux ont été ajoutés, depuis, à ceux qui s'offrirent, avec luxuriance et provocation, en ce temps-là. L'attention à l'unique était imposée plus ou moins à la critique.

Les temps ne sont plus les mêmes. Nul doute que l'attention à l'unique ne reste un devoir pour le critique. Mais la raréfaction de l'unique est devenue pour lui une déception. Au risque de se voir encore accusé de manie classificatrice, il peut toujours chercher les causes ou les signes de cette raréfaction.

Le combat pour l'unique, le recrutement de l'unique, ou plus exactement son succès, sa mise en lumière, sa signalisation, cela se fait principalement par les jeunes. L'attention à l'unique c'est beaucoup l'attention à la jeunesse.

Cela l'était remarquablement il y a douze à quinze ans, Or la littérature d'aujourd'hui manque de jeunesse. Le recrutement littéraire est entré, comme le recrutement militaire, dans la période d'années creuses. Les nouveaux romanciers, les nouvelles campagnes qui bousculeraient les formules et les situations manquent. Ont même baissé d'un ton, et pour la même raison, les jeunes revues militantes, qui étaient jusqu'ici indispensables au brassage, aux liquidations, au renouvellement des fonds littéraire. Des habitudes de courtoisie banale ont remplacé les habitudes de combat. La corde littéraire est détendue. L'atmosphère est devenue plus molle. La retraite relative de la jeunesse a eu ses conséquences normales.

Mais enfin la jeunesse, c'est une expression élastique. Il ne manque pas d'écrivains vieux à vingt ans ou jeunes à soixante ans. Et il n'y a aucune raison pour qu'un plus de cinquante ans n'obtienne pas de la critique et du public l'attention à l'unique, à un unique qu'il apporte. Précisément M. Gabriel Marcel écrivait ces réflexions dans un article consacré à *Porcelaine de Limoges*, et montrait dans les *Destinées Sentimentales* une présence de l'unique, digne de l'attention du critique. C'est exact. Mais voyons à quel prix M. Jacques Chardonne a pu maintenir dans sa trilogie un peu tardive, succédant à ses romans du couple, cette présence de l'unique. Il l'a écrite sinon autobiographique, du moins prise à la source même de ses expériences, de la vie familiale, professionnelle, religieuse des siens. Le moyen le plus ordinaire et le plus sûr d'obtenir l'attention à l'unique consiste toujours à livrer et à révéler les profondeurs originales d'une durée humaine, M. Chardonne y a réussi, d'une réussite d'ailleurs classique, faite de mesure, de discipline, naturelle chez un romancier qui n'écrit que des romans, en écrit peu, et seulement quand il a quelque chose à dire. L'unique est une plante craintive, qui n'aime pas à être bousculée. Les *Destinées Sentimentales*, avec leurs trois modestes volumes, ne sauraient passer pour un roman-cycle.

Il n'est pas temps de se prononcer sur l'expérience du roman-cycle, laquelle est en cours, et n'a pas encore mobi-

lisé tout son personnel, puisqu'on annonce que de nouveaux écrivains célèbres vont entrer dans la lice. Nos amis cyclistes à qui il nous arrive de demander des éclaircissements sur leur convoi en marche nous disent ordinairement : Attendez la fin ! Nous attendrons donc la fin de chaque cycle et la fin de l'expérience. Mais tout en attendant, nous pouvons deviser, et remarquer que le roman-cycle ne favorise pas extrêmement la production de l'unique. Et Proust, dira-t-on ? Mais l'œuvre proustienne n'est pas un roman-cycle, c'est une recherche du temps perdu, c'est un romancement de la mémoire, c'est, si l'on veut, un roman-essai, ou un roman-*Essais*. Profitons de la période d'attente, et du moment où les romans-cycles ne sont pas achevés pour constater que dans leur état actuel il en est peu qui échappent à l'apparence du remplissage, des personnages factices et meublants, des utilités, et qui ne comportent des trous. Le roman-cycle n'est-il pas en partie pour un romancier une manière de se stabiliser, d'exploiter un acquis plutôt que d'appeler l'unique ?

L'écrivain de plus de cinquante ans a d'ailleurs un droit incontestable à la littérature consolidée. On ne saurait reprocher aux romanciers-cyclistes d'user de ce droit, et d'avoir trouvé pour en user un biais excellent, d'être entrés au cycle comme on entre à l'Académie. La crise de l'unique incombe réellement à la jeune littérature, se confond avec la crise de la jeune littérature, laquelle se confond elle-même avec la crise, ou la carence, ou le découragement, de la jeunesse. Il y a quelques mois, nous avons envoyé ici un salut aux auteurs qui entraient dans leurs années cinquante, et qui formaient le groupe le plus considérable et compact d'aujourd'hui. Ce n'est pas attenter à la cordialité de ce salut que de rappeler que la question des successeurs se pose ou va commencer à se poser. La question des successeurs, c'est la question du recrutement de l'unique. D'ordinaire l'unique se recrute dans la littérature personnelle, je veux dire dans la littérature de confession, plutôt que dans la littérature objective. Or on assiste aujourd'hui à une retraite de la littérature personnelle, compromise d'ailleurs par des échecs, des redites, et des lieux-communs.

Il vaut dès lors, pour un critique qui fait son examen de conscience, la peine de se demander s'il a tellement manqué à l'attention à l'unique, ou si c'est l'unique digne d'attention qui lui a manqué. Les difficultés actuelles de la critique font leur partie dans les difficultés de la littérature, dont il est impossible de les séparer, et en dehors desquelles il est impossible de les penser. On remarquera que dans son ensemble l'Europe, en y comprenant la Russie, est entrée dans une période de ralentissement et de nivellement littéraire. L'Europe d'aujourd'hui est anti-littéraire. Il n'y a pas de place pour l'unique dans les États totalitaires. Pas de place, à plus forte raison, pour la poésie qui est surtout une retraite vers l'unique. D'où une défaillance littéraire générale où il est impossible que les États non-totalitaires (pour combien de temps ?) comme la France ne soient pas pris à leur tour. Nous avons pu vivre dans un monde où la peau de chagrin littéraire pouvait donner encore l'équivalent de tout. Comme la voilà rétrécie, inopérante !...

ALBERT THIBAUDET

CHRONIQUE DES ROMANS

LES ANGES NOIRS, par *François Mauriac.*
CHAMINADOUR, par *Marcel Jouhandeau.*
LES ILES DU MATIN, par *Guy Mazeline.*
JASON, par *Félix de Chazournes.*

M. François Mauriac, voilà quelques semaines, parlait fort pertinemment de la critique. Ce qui frappe d'abord un critique, disait-il, c'est ce qui n'est pas dans un livre. On reprochera à l'auteur des *Anges noirs* de n'avoir pas l'ampleur de Balzac, à Chardonne, la sensualité de Colette. Tout se passe comme s'il était une unique perfection, au regard de laquelle toutes œuvres puissent être jugées ; ou comme si le genre romanesque avait ses lois fixes, qu'il suffirait de respecter pour faire une œuvre excellente.

Loin d'écraser un livre au nom d'un chef-d'œuvre sans doute admirable, il vaudrait mieux, poursuit M. Mauriac, chercher ce qu'il apporte de nouveau et d'irréductible à d'autres œuvres, ce qui étonne en lui, et choque d'abord, mais au nom de quoi plus tard on voudra peut-être juger (tout aussi injustement) les autres livres. On reproche à Mauriac de ne pas être Balzac ; puis l'on reprochera à de nouveaux romanciers de n'être ni Balzac ni Mauriac. Je songe à un mot de M. Cocteau, qui, la part faite à la boutade, m'a toujours semblé juste : Ce que l'on te reproche, cultive-le — c'est toi-même.

Il va de soi que l'on se sent porté à deux ou trois réserves. Si le roman est le plus libre des genres, il n'en existe pas moins quelques lois, communes à toutes les œuvres d'art. Lesquelles ? Eh bien, par exemple, la décence d'une œuvre :

je veux dire à la fois la juste correspondance de l'œuvre avec son auteur (c'est par là qu'un livre semble, non pas un objet de fabrication, mais le prolongement d'un homme) et celle des moyens d'expression avec la matière. On dira d'autre part — ce n'est qu'une apparente contradiction — qu'un écrivain ne se connaît point parfaitement, et peut découvrir et révéler une part inattendue de soi en accueillant d'autres thèmes que ses thèmes favoris ; que, même, il a besoin d'un obstacle, d'une lutte, pour se mieux exprimer ; que l'on aime enfin le voir courir quelque risque.

Je ne crois pas que *les Anges noirs* soient le meilleur roman de François Mauriac (et je ne songe nullement à un idéal du roman selon Balzac) ; mais c'est à coup sûr l'un des livres les plus curieux, les plus étonnants qu'il ait écrits. On aime qu'il l'ait écrit. C'est un livre qui en présage d'autres ; on se trouve à la fois heurté et content de l'être ; et peut-être n'est-on sensible à ses défauts que dans la mesure où ils paraissent le signe d'un élargissement.

Encore « un Mauriac ». Oui, et sa pénombre, ses odeurs, ses âmes déchues, son amertume. Mais un Mauriac plus fiévreux et plus tourmenté que jamais. Ce n'est pas le même sujet repris avec une maîtrise ni tout à fait une justesse plus grandes, mais avec plus de violence, d'ampleur et de sens dramatique. Il est fait de trois fragments dont l'ajustement grince un peu : une exposition trop longue et trop rapide à la fois, longue si l'on songe au drame, courte par rapport aux événements qu'elle relate ; le drame lui-même, l'un des plus sinistres qu'ait tracés Mauriac ; un dernier acte enfin, bref et lourd de sens, gratuit comme la grâce, où l'on voit moins le jeu naturel des événements et des passions que le désir de l'auteur, son enseignement et son goût de la construction.

Ce n'est pas un livre qui entraîne une adhésion immédiate comme *le Désert de l'Amour* ; on résiste, on reste parfois incrédule devant ce drame et ces personnages. Non parce qu'ils sont trop noirs ; mais leur noirceur semble voulue par l'auteur ; il a besoin d'elle, afin de rendre plus éclatante la lumière qu'il dispense aux dernières pages. On ne doute pas que de tels personnages puissent exister ; on n'est pas sûr cependant que l'auteur les ait connus ; ils

lui sont moins familiers que ne pouvaient être les héros du *Baiser au Lépreux* ou de *Préséances* ; ils ne diffèrent pas d'eux essentiellement ; mais on dirait que l'auteur, les jugeant bien connus de son public, n'ait pas voulu prendre le soin de les évoquer minutieusement dans leur vie quotidienne. La gangue charnelle, cette gangue d'odeurs, de sons, d'instants, dont il enserre habituellement ses personnages est ici plus fragile. De même, si vraie par le sens que puisse être l'angélique figure de son prêtre, il parvient mal à la faire admettre. C'est enfin moins à ses personnages qu'il semble s'intéresser, qu'à leur portée symbolique.

De là sans doute les faiblesses de ce roman ; de là aussi ce qui m'en émeut le plus. Il y a un drame mauriacien, dont l'auteur prend de plus en plus conscience et dont il semble de plus en plus déchiré : celui du salut (ou de la perte) et en même temps celui de l'indissoluble union du bien et du mal. C'est le sentiment profond de ce drame qui fait des livres de Mauriac tout autre chose que des études psychologiques ou des tableaux de province. C'est à lui qu'ils doivent leur voix pressante et leur lyrisme. On aime que cet écrivain, à qui le succès n'est pas marchandé, ne s'en trouve pas apaisé ; qu'il s'attache à conter, plutôt que des histoires sur un homme, l'histoire de l'homme ; qu'il vise à donner à tous ses livres le titre de l'un d'eux : *Destins* ; et que, par là, le romancier, le moraliste et le croyant se rejoignent dans son œuvre.

*

On songe parfois, en lisant le second tome de *Chaminadour*, au meilleur Jules Renard, celui du *Journal*.

Je place très haut le *Journal* de Renard ; il n'est pas d'œuvres, depuis le début du siècle, qui aient moins vieilli. J'aime à le reprendre, et je peux l'ouvrir au hasard ; c'est toujours le même plaisir. Et l'on voit bien ses limites : ce visage précocement vieillot, paupières plissées, un demi-sourire dans la barbe, cette fixité de l'attitude, cette ironie un peu grimaçante, cette amertume un peu complaisante, non, ce n'est pas la figure la plus amicale ni la plus haute. On l'aime pourtant et elle émeut, et d'une façon qui n'appartient qu'à elle. De la musique, de la peinture, il n'a à peu près

rien compris ; il parle de Claudel avec une sorte de crainte ; mais à ses yeux, le grand poète, c'est Rostand. Il semble fermé aux grandes passions ; il porte constamment des œillères ; peu d'univers paraissent d'abord plus étroits que le sien. Mais comme il le pénètre ! Ce qu'il voit, comme il le sait voir et comme il le sait rendre ! Il a la lucidité d'un moraliste de race, mais en même temps un cœur sensible, qui n'ose s'avouer, qui le rend gauche, et qu'il veut cacher sous une attitude de cynique. Son cynisme, c'est sa pudeur ; le recours au mot nu, au détail précis, à l'observation impassible, c'est l'armature de ce délicat. Il ne semble jamais si ironique qu'à l'instant où il se sent pris de pitié. Peu d'œuvres sont plus intimement amères ; mais il tremble d'un grand mot, d'un grand geste, et cette amertume, il ne la traduit que par un haussement d'épaules, un soupir ou une grimace, comme dans l'admirable page, la dernière qu'il ait écrite, où l'homme de quarante-cinq ans rejoint, dans sa faiblesse, Poil de Carotte, et, près de la mort, sourit avec décence. Il est net.

Si l'on songe à Jules Renard en lisant *Chaminadour*, ce n'est point que l'on sente chez Jouhandeau la moindre influence. Mais d'abord *Chaminadour* est assez proche, sinon d'un journal intime, du moins d'un carnet, d'un recueil de notes. Jouhandeau s'y trouve constamment présent, soit qu'il se mette lui-même en scène, jette une remarque au cours d'une promenade ou d'une visite, ou, reprenant les personnages de ses livres, en note un mot nouveau et les engage dans une scène rapide, comme Jules Renard faisait de Ragotte, de Philippe ou du poète-paysan. Puis, s'il les cerne moins que ne faisait Renard, s'il a moins que lui le goût des images, s'il est moins précis et moins précieux, il a le même sens du détail révélateur et parfois aussi un humour qui n'est pas tellement opposé à celui de Jules Renard.

Sans doute, chez Jouhandeau, s'agit-il d'un humour assez sombre, d'une sorte de *cocasserie* que l'on rapprocherait plus volontiers de celle de Rouault. Et Rouault s'inquiète et proteste quand on parle de cocasserie au sujet de ses figures de juges, de filles, de bourgeois et de clowns. On précisera

donc que ce qui frappe avant tout dans cette cocasserie, chez Rouault comme chez Marcel Jouhandeau, c'est son allure dramatique, sa violence et son sens spirituel. Par là surtout, Jouhandeau s'éloigne de Jules Renard. Ses personnages n'ont ni la netteté ni la vraisemblance de ceux du *Journal*, mais portés jusqu'à leurs limites extrêmes, les gestes fous, l'allure hallucinée, ils ne sont pas moins vrais, ils sont plus vrais peut-être, dans leur explosion et leur résonance. Ils semblent tombés d'un drame qui les dépasse ; de grandes ombres s'agitent derrière eux, celles qui emplissent tous les livres de Jouhandeau, cette lourde atmosphère où il semble lui-même se mouvoir.

Tout n'est pas d'égale qualité dans *Chaminadour*. Même, deux ou trois fois, on regrette que Jouhandeau ait accueilli un mot trop facile, — celui-ci par exemple : Un bûcheron enterre magnifiquement sa femme ; vient le curé, qui réclame les frais d'enterrement ; et comme le bûcheron l'entretient de sa sœur, qui est religieuse : « Elle est l'épouse de Dieu » dit le prêtre. — Ah ! c'est bien vrai, monsieur le Curé. Eh bien ! pour la petite note, adressez-vous donc à mon beau-frère. » Mais, sur le même thème, voici du vrai Jouhandeau : « Mathilde est à l'agonie (c'est la sœur de lait et la servante au grand cœur). Madame glisse une de ses mains entre sa bouche et le front moite de la malade, pour paraître l'embrasser. Mathilde : — Madame n'avait pas besoin de tant se baisser pour se baiser la main. »

Simples notes pittoresques, silhouettes rapides, portraits plus poussés [1], scènettes, épisodes dramatiques, tout se

1. Celui-ci entre autres, qui porte bien la marque de Jouhandeau : « Figure touchante de l'apprenti, sa timidité, ses maladresses, sa gaucherie en tout. Ses mains l'embarrassent qui ne savent pas encore vivre plus que son âme avec rien sans surprise. Est-ce l'apparition soudaine et nouvelle pour lui de son sexe au milieu de lui qui le démoralise, l'obsède, l'étonne, même caché ? D'étranges lueurs traversent ses yeux qui se portent presque toujours là où il ne faudrait pas, en même temps que ses bras et ses jambes se placent mal. Voilà qui est difficile à régler, à doser, à éteindre, à discipliner, le regard ! Trop de pudeur est bien plus dangereux que pas assez. L'impudence sait où elle va et à qui elle s'adresse. Il rougit, en même temps que des préoccupations obscènes l'envahissent, où la puérilité le dispute à la virilité qui veut s'établir en lui ; tout cela d'ailleurs sans rien de vulgaire et avec des nuances tendres qui inclinent tout le monde autour de lui, du plus âgé au plus jeune, à une sorte de gentillesse amoureuse. »

mêle en ce livre, qu'il faut lire en marge de l'œuvre entier de Jouhandeau. De tels livres sont d'une haute saveur, quand un écrivain peut se les permettre, ce que l'on ne contestera certes pas à Marcel Jouhandeau.

*

M. Guy Mazeline poursuit avec patience la vaste fresque des *Jobourg*. Après *les Loups* et le *Capitaine Durban*, voici les *Iles du Matin*. Ce sont les Antilles françaises, où deux jeunes époux vont chercher une vie nouvelle, cèdent à leurs voix les plus secrètes et se brisent, mais trouvent enfin dans cet échec une conscience plus profonde et plus humaine de leur destin.

C'est une œuvre largement articulée, lente, d'une paisible amertume. Non qu'elle manque d'événements, de passions ni de péripéties dramatiques. Mais les crises les plus violentes elles-mêmes y prennent un accent assourdi. Préparées de loin, elles viennent au jour sans nous surprendre, disparaissent et la vie, après elles, reprend un cours traînant. Elles ne sont qu'un instant d'une longue durée. C'est un des plus beaux mérites de ce livre que de nous faire si vivement sentir l'écoulement du temps.

La première partie forme à elle seule un roman de mœurs et d'atmosphère. C'est, avec des teintes fines et justes, l'évocation d'une société d'avant-guerre, dans un grand port. Une vingtaine de personnages dans leurs apparences et dans leur secret, les uns fixés et déjà immuables, les autres en pleine évolution, les uns vivant du souvenir d'une heure dangereuse, d'autres de l'espoir, d'autres de la crainte d'une telle heure, leur jalousie, leurs alliances, leurs aspirations inconscientes : tel est le petit monde que M. Guy Mazeline a su évoquer. Puis l'action se précipite : départ, abandon aux passions, meurtre ; même alors pourtant, ce sont moins les faits qui semblent intéresser M. Mazeline que leur résonance. Une dernière partie, très courte, d'essence musicale, développe à mi-voix le thème du retour ; une femme descend d'un paquebot ; on aperçoit à peine ses traits ; elle monte dans une voiture et disparaît. Mais ces pages, les moins

nécessaires et les plus utiles, prolongent le livre et semblent introduire déjà l'œuvre prochaine.

*

Jason est formé de cinq récits ; plus exactement, encore que l'anecdote varie de l'un à l'autre, de cinq épisodes. Et ce n'est pas seulement l'exotisme du décor et des personnages qui les relie, mais l'auteur, sa vision lyrique, son goût de l'aventure et des hommes.

C'est le premier livre que publie M. Félix de Chazournes, mais non pas, sans doute, le premier qu'il ait écrit, si l'on en juge par le bonheur des évocations, l'aplomb de certaines scènes, l'harmonieux entrelacement des thèmes, le chant soutenu enfin qui domine ces anecdotes et se prolonge au-delà du livre.

C'est un livre dense, parfois un peu verbeux, plein d'odeurs, de frémissements et de fièvre. Il lui suffit d'une évocation pour établir l'atmosphère. Çà et là, fort souvent, la période romantique, ample, musicale, presque trop langoureuse, celle de Chateaubriand ou celle de Barrès : « Ce jardin calme, ce ciel étoilé balayé par le vent de la lagune, ces demi-ténèbres qui laissaient à l'imagination et au désir de vastes espaces où s'égarer, tout cela composait ce soir à ma solitude un breuvage enchanté. » Ou cette fin, qui rappelle un peu par le nombre celle de *la Tentation de l'Occident*, d'André Malraux : « Un oiseau noir, venu on ne sait d'où, qui tournoyait autour du feu de misaine, fondit dans la nuit, disparut, comme a disparu maintenant cette ville provisoire, cette pension espagnole, ce patio plein d'étoiles, la cour indécente, Else et les vains désirs, la vie ardente de ces nuits-là, comme disparaîtront bientôt toutes choses, passions, plaisirs, amours, dans la douceur de la vieillesse et de la mort ».

MARCEL ARLAND

NOTES

LE ROMAN

LE FEU SACRÉ, par *Robert de Saint Jean* (Editions de la N. R. F.).

Voici un livre qui pour plusieurs raisons gardera une place dans l'histoire littéraire de ces dernières années. Il arrive à point, en effet, pour définir et résumer en une série d'images frappantes le malaise d'une époque révolue. C'est un livre-témoin qui tombera, sans aucun doute, entre les mains de ceux pour qui il est fait.

Nous avons tous connu les personnages du *Feu Sacré*. M. de Saint Jean a tracé leurs portraits d'une main ferme et légère qui sait rendre le contour d'un visage ou d'une silhouette, mais ne s'attarde jamais à des minuties, et l'auteur a d'autant plus de mérite qu'il a un sentiment très juste de la beauté du détail (par exemple, « l'ongle en forme de mitre » de Madame de Résenlière, Quoi qu'il en soit, il n'est pas dit que dans vingt ou trente ans, il y ait encore en France des « originaux » aussi merveilleusement inutiles que la Comtesse de Résenlière et le docteur Boâtre, et c'est bien pour cela que ce livre, mis à part tout mérite littéraire, a quelque chance de durer.

Dans un monde en proie à l'inquiétude des vieilles gens qui se sentent couvés du regard par la mort, un jeune garçon se débat contre des ombres et tâche d'atteindre les régions enchantées de demain. Une horreur instinctive du siècle passé le chasse vers l'avenir. C'est un énorme héritage de mensonges qu'ont à supporter ces épaules de quinze ans. S'il veut vivre,

il faudra que René s'arrache du cœur le respect de toutes les idoles devant lesquelles ses parents se sont prosternés, argent, fausse religion, et faux patriotisme aussi. Ah, qu'il aille loin !

Des quatre ou cinq personnages qui dominent le *Feu Sacré*, c'est à qui s'emparera du livre, comme pour en faire son domaine et en éconduire les autres. Pour un peu, nous verrions ces personnages tirer chacun de son côté et transformer l'histoire de tous en plusieurs romans individuels. Cette vitalité interne est la marque du vrai romancier, mais elle n'est pas sans danger. Nous avons le roman de René envoûté par un mort ; on imaginerait aussi bien le récit tournant autour de la mère éprise de son deuil, et le moins singulier de tous ne serait pas le roman du docteur de famille, personnage d'une complexité admirable, méchant avec d'inattendus accès de candeur, curieux, retors, secrètement débauché, sorte de pot-pourri de tous les vices avec ce soupçon de « bons sentiments » sans lequel le plat serait fade, car « il faut de tout pour faire un monstre ».

Avec Boâtre c'est un personnage en quelque sorte plus grand que nature qui entre en scène. Dans ses innombrables petitesses, cet hypocrite atteint à l'espèce de banalité supérieure qui fait que sans jamais l'avoir vu nous le reconnaissons. Il vit. Nous avons touché sa main, détourné les yeux devant son sourire. Il déteste la vie, quoiqu'elle le passionne. Si peu que ce soit, il s'approche d'elle et s'écarte à la moindre alerte. Au moral comme au physique, c'est un frôleur.

La beauté du thème dans le *Feu Sacré* est comme un piège tendu à l'auteur. On imagine sans peine les développements qu'un mauvais romancier ne manquerait pas de faire sur la jeunesse en lutte contre la génération de ses aînés. Mais M. de Saint Jean se méfie d'une facile abondance et sa grande retenue lui permet de dire avec une précision et une sécheresse toutes stendhaliennes ce qu'un autre eût exprimé avec ces lyriques inexactitudes qui dispensent de traiter le sujet. Il sera curieux de voir si, dans un prochain livre que le *Feu Sacré* laisse pressentir, le romancier observera cette discipline, ou si les qualités du cœur, pudiquement réprimées dans ce récit, ne l'emporteront pas sur un impitoyable sens critique. Félicitons-nous, en

tout cas, que de la lutte de ces deux éléments soit sorti un roman d'une qualité aussi rare.

JULIEN GREEN

*
* *

LA CRITIQUE

VARIÉTÉ III ; PIÈCES SUR L'ART, de *Paul Valéry* (Éditions de la N. R. F.).

Variété III s'ouvre sur les pages les plus pieuses et les plus lucides qu'on ait écrites sur Mallarmé. Jamais disciple n'avoua avec plus de tendresse ni d'intelligence, sa filiation et son admiration. Aucun poète n'a parlé d'un autre poète avec cette précision dans l'éloge, ce sens critique dans la ferveur. Une reconnaissance si rare, un esprit filial si libre est le fait de qui se sent digne de son héritage et demeure, par là, très indépendant de lui.

Ce n'est pas d'ailleurs la seule fois que Valéry proclame ce qu'il doit à son aîné ; dans sa *Lettre sur Mallarmé*, il explique déjà quelle excitation fut, pour lui, l'existence même du poète symboliste, la qualité de son œuvre et le mécanisme présumé de son inspiration. Valéry a répété, là comme ici, que c'est la précision extraordinaire des vues de Mallarmé sur la poésie et sa conception d'une forme algébrique de la littérature qui ont orienté sa pensée et l'ont conduit à ses propres problèmes.

Ces pages sont donc tout à fait importantes si l'on veut se rendre compte des conformités et des différences qui existent entre les deux œuvres. On ne peut tracer ici qu'un raccourci de la comparaison nécessaire.

Valéry, parti de Mallarmé, parti de l'adhésion à une attitude mentale donnée, à des moyens particuliers d'expression, devait, par une réflexion continuée et élargie, et suivant la pente de son esprit personnel, s'écarter de plus en plus de son maître et finalement s'opposer à lui. Selon ses propres explications, ce qui l'attira, c'est que Mallarmé lui offrait, avant tout, un modèle de *non consentement*. Il regardait en lui la force génératrice du refus, le renoncement aux résultats extérieurs et actuels en faveur d'une recherche intérieure assez comparable

à une mystique dont l'objet était cependant le terme fini de l'œuvre d'art ; abandonner les œuvres immédiates que l'ont tient pour imparfaites afin de mieux rêver à la perfection, mais ne concevoir la perfection que sous les espèces d'une œuvre réelle était le paradoxe que contenaient la vie, les paroles et les poèmes de Mallarmé.

De plus, Valéry voyait en Mallarmé comment, de l'examen des possibilités de la poésie — tous moyens techniques surveillés, dominés et dépassés — se déduisait une culture, un développement intellectuel qui pouvait devenir systématique.

De sorte que, du spectacle de la possession d'une science poétique est sortie, chez Valéry, l'idée de la poursuite de la conscience. Il a continué le trait et s'est obstiné à la conquête de la conscience d'être en s'attachant à la science de penser.

C'est ainsi que tout ramenait Mallarmé à la chose littéraire mais tout en Valéry devait, en définitive, l'en éloigner.

L'un devait rester fidèle à la forme versifiée et à son « obscurité », l'autre, aboutir à la clarté éblouissante d'une prose toute abstraite. L'infécondité inhérente aux théories du premier devait faire place chez le second à l'abondance des idées, des analyses et des observations. Mallarmé pouvait se contenter d'un sujet vague qui n'était que prétexte, l'auteur de *Rhumbs* obéissait à une précision de plus en plus tyrannique ; — et quand celui-ci ne songeait exclusivement qu'à la Beauté, Valéry, par une généralisation infaillible, était conduit au problème même de l'être. Et le Même, pour employer leur vocabulaire, devait engendrer son contraire.

Un autre morceau très important de *Variété III* est la lettre adressée à Léo Ferrero dont Valéry dans une note préliminaire rappelle la brève et remarquable carrière.

Sous le titre : *Léonard et les Philosophes*, l'auteur fait le procès de la philosophie qui a méconnu qu'elle ne pouvait être, elle aussi, qu'une esthétique.

L'idée remarquable de ces pages est, me semble-t-il, que la parole n'est pas la seule expression d'une pensée généralisée ; elle n'a, pas plus qu'un autre mode de transmission, le monopole de la synthèse. Tel le son, telle la couleur et telle la pierre, le langage n'est qu'un intermédiaire, un point de

repère ou plutôt d'interférence d'échanges très généraux. Une fois le langage surmonté, il n'y a plus aucune raison ni aucune préférence pour qu'une vision d'ensemble se traduise par une œuvre écrite plutôt que picturale, plutôt que musicale. On peut ainsi dans chacun des arts, concevoir l'action d'une pensée ordonnatrice et l'existence d'un philosophe. Ce qui compte, quelle que soit la méthode d'acquisition et d'expression, c'est la capacité du regard intellectuel. Mais, déplore le poète, « nous avons perdu le grand art de signifier par la beauté ».

La seule objection que nous ferions à une démonstration aussi éclatante est de permettre ou de supposer une confusion entre le philosophe, le métaphysicien et le professeur de philosophie. Bien des reproches adressés à celui-là ne touchent que ceux-ci. A part cela, ce discours composé comme un sermon de Bossuet, d'après un plan où ne manquent ni les synthèses, ni les transitions, ni les préparations, ni l'équilibre des parties, impose l'enchaînement de ses propositions par la puissance dialectique et la vigueur du raisonnement.

Le volume contient aussi *Sémiramis* et *Amphion* dont la préface nous dit de combien d'intentions, presque toutes de nature formelle, furent chargés ces « mélodrames » dont la représentation, aggravée d'une déclamation incertaine, nous avait donné une idée amoindrie. Nous avons devant eux, similitude édifiante, la même impression que laissent les poèmes de Mallarmé : un malaise que maintes strophes gracieuses et la marque évidente du génie, surtout sensible dans *Amphion*, ne parviennent pas à apaiser. C'est que le poids de « l'idée » de telles œuvres, le poids des difficultés que s'est volontairement imposées l'auteur, l'accumulation des contraintes ont peut-être excédé la surface de résistance du sujet. Comme si tant de réflexions techniques et tant d'exigences rationnelles avaient finalement encerclé et ligoté la force obscure par quoi les choses viennent à l'existence. Recherche des conditions abstraites au-dessus d'un terreau appauvri. Vengeance d'un certain désordre, d'une certaine impureté méconnus.

Dans *La Politique de l'Esprit*, l'écrivain aborde quelques-

uns des aspects les plus passionnants du monde moderne ; malheureusement ces vues se complètent par le *Bilan de l'Intelligence* dont on peut ne rien dire. Nos motifs d'admiration sont assez nombreux et notre admiration pour l'auteur de *La Jeune Parque* est assez grande pour accepter que Paul Valéry ne parle pas bien de notre temps et pour nous refuser de gagner, contre lui, en le réfutant, une trop facile victoire.

Signalons plutôt les pages les plus exquises du recueil qui s'intitulent : *Inspirations méditerranéennes.* Ici, l'attention n'a plus besoin de se raidir pour rejoindre l'austérité du penseur. Une certaine tendresse, une certaine négligence du ton permettent au lecteur un secret abandon. Celui-ci, charmé d'une facilité de jouissance toute précieuse, suit, avec dévotion, l'artiste des couleurs et des formes, le poète de la mer et de l'air, l'écrivain aux phrases pures au fond desquelles les choses apparaissent, glissent et brillent comme beaux poissons dans l'eau transparente ; puis, ainsi préparé, quand on l'invitera à généraliser les impressions confessées et partagées, quand on lui montrera comment la mer infinie et le soleil tout-puissant éveillent chez le contemplateur, le meilleur et le plus noble, il croira, lui, le lecteur reconnaissant, qu'il vient d'écouter une explication lumineuse de lui-même, une sorte d'hymne dont il ne savait pas qu'elle se trouvait en lui.

Les *Pièces sur l'art* réunissent des pages qui sont nées d'occasions très diverses. Broderies, diction, expositions, imprimerie, sculpture, poésie, il s'agit toujours de présenter et de vanter un artiste quelquefois grand, quelquefois vain. L'intérêt ici ne se trouve ni dans l'actualité des prétextes ni dans leur multiplicité, mais dans un point de vue commun à tous.

Dans chacun d'eux, en effet, se reconnaît cette préoccupation de Valéry de juger n'importe quelle œuvre d'après ses moyens matériels de rendement et de peser comment la différence des procédés détermine les différences de signification. Il ne cesse au fond de commenter sa propre phrase : « J'avoue que « la création d'ouvrages, à partir de conditions de forme, et « presque par le seul assemblage de telles obligations de faire « et de ne pas faire, a été un de mes rêves les plus chers ».

Aussi, le plan de ces divers morceaux reste le même :

une étude, un émerveillement, une définition de la matière employée ; puis, une énumération, une invention des genres d'obstacles qu'elle oppose à son maniement ; enfin, tirée de ce double examen, une détermination des qualités et des attributs nécessaires de l'œuvre. C'est ainsi que, sollicité et dispersé, Valéry reste fidèle à lui-même. Il le reste aussi par le style d'une séduction, d'une fermeté et d'une perfection continues.

E. NOULET

*
* *

ENCYCLOPÉDIE FRANÇAISE, Tomes XVI et XVII (Arts et Littératures).

Ces deux tomes, en dépit du plan de l'*Encyclopédie* qui veut être un tableau du présent, devaient s'ouvrir par un résumé d'histoire qui montrât ce qui reste parmi nous du passé. C'est dans les arts et les lettres surtout que le passé explique le présent.

Mais on ne pouvait faire un tableau de toutes ces survivances sans retomber dans le plan des encyclopédies historiques. On s'est donc borné à quelques tableaux synthétiques ou morceaux de bravoure, qui résumaient ces divers héritages.

L'inévitable est que ces divers tableaux soient toujours incomplets, toujours critiquables. M. Maurras, par exemple, chargé du tableau de la Grèce, a-t-il raison de ne nommer ni Eschyle, ni Pindare, d'omettre les trois quarts de la pensée grecque, tous les présocratiques, tout Platon (qu'il ne nomme qu'à propos des Byzantins), et les Stoïciens ? Sans doute, la France, comme le fait M. Maurras, a pris longtemps l'alexandrinisme pour la Grèce véritable, et n'a vu dans Homère que ce qui pouvait être repris par Virgile. L'hellénisme, chez nous, c'est beaucoup trop la lignée des traducteurs d'Anacréon, de Rémi Belleau à M. Maurras lui-même. La Grèce était plus vaste, plus largement humaine et plus aventureuse. Il y a la part des ombres, les grands mythes, toutes les révoltes, Prométhée, Eleusis. Le sec et séduisant tableau de M. Maurras nous donnerait à croire que c'est lui le véritable héritier de la Grèce, que Hugo, ou Claudel, seraient les ennemis de l'hellénisme, quand ils en sont, en réalité, les héritiers aussi légitimes que lui.

Il eût donc fallu que tous les collaborateurs fissent comme M. Bédier, qui s'est, en somme, refusé à parler du Moyen-Age, de peur de le restreindre ? Ou auraient-ils dû se borner à dire des platitudes, comme M. Jamot, qui ne « peut refuser du génie » à Claude Lorrain ? La tâche était peut-être insoluble.

Par contre, le plan de l'*Encyclopédie* nous vaut sur les techniques des arts, sur les clientèles de l'art et de la littérature, une suite de mises au point, d'une grande richesse, parfois singulières et discutables, (voire peu homogènes, comme lorsqu'il s'agit de la poésie), parfois simples, mesurées, solides, comme les essais de Vuillermoz au Tome XVI et de René Clair au Tome XVII sur le cinéma, comme les quelques pages de Jouvet, au Tome XVII, sur le théâtre.

Il est assez regrettable, tout de même, qu'on n'ait pas pu faire plus de place au tableau des réalisations. Albert Thibaudet, en résumant comme il l'a fait la littérature contemporaine, sans erreurs, sans omissions graves, me semble avoir accompli l'un des tours de force de sa carrière. Tableau des mouvements et des succès plus que des valeurs, il était forcé de ne pas faire sa place au style.

C'est par le style que les œuvres durent, et ces chapitres, comme tous ceux qui sont consacrés aux techniques, seront donc à reviser.

L'*Encyclopédie*, et ce serait un magnifique résultat, pourrait donc servir de base aux révisions, aux mises au point, aux discussions d'une vaste revue encyclopédique : c'est du moins la voie où semblent s'engager ces deux vastes volumes.

JEAN PRÉVOST

*
* *

PROPOS DE GEORGES SOREL, recueillis par *Jean Variot* (N. R. F.).

La question des rapports de la vie d'un écrivain avec son œuvre n'est pas seulement à envisager du point de vue de la création de celle-ci, comme on ne le fait que trop. Elle pose, en certains cas, de plus graves problèmes qui, mettant directement en cause la valeur même de l'œuvre et de l'homme, déterminent, de façon plus stricte qu'on ne l'imagine communément, la qualité de leur influence. La différence de

traitement entre un Rimbaud et un Mallarmé par exemple, ne vient pas d'autre cause. Il est des esprits qui n'aiment pas prêter à fonds perdus sur des exercices de style ou des originalités d'expression, et au regard de qui un ouvrage n'est jamais mieux crédité que par la conduite conséquente de son auteur. A tout le moins faut-il que l'œuvre entière témoigne d'une intégrité intellectuelle et morale qui ne se relâche jamais. Si des écrivains comme Baudelaire et Lawrence ne sont pas actuellement à la place qu'ils ont entre toutes convoitée, mais à quelque autre qui leur vaut plus de médiocre honneur que de réelle efficacité, ils le doivent à des erreurs du genre des *Fleurs du Mal* ou de l'*Amant de Lady Chatterley*, ces faiblesses qui, pour des raisons si différentes, font douter que leurs auteurs aient eu des âmes assez bien nées pour soutenir la haute mission qu'ils revendiquaient, et des intelligences à la mesure de leur entreprise, capables d'en assurer le succès.

Sorel n'a sans doute pas apporté un système assez complet pour combler tout ce monde d'exigences qu'un esprit décidé prétend voir satisfaites. Mais en un temps où il est de si tristes exemples des diverses forfaitures de l'intelligence, c'est assez qu'il se soit tenu pour obligé de savoir toujours très bien ce *qu'il disait*, n'ignorant ni les tenants ni les aboutissants de chacune de ses propositions, pour qu'il force le respect et prenne une allure exemplaire. Même dans ces *propos*, notés au hasard de conversations, loin qu'on puisse une fois le prendre en flagrant délit de bel esprit, il n'avance jamais rien de futile ou d'arbitraire, rien qui ne soit directement déterminé par sa doctrine et n'en reçoive clairement une proche ou lointaine investiture. Il en résulte que les textes réunis par M. Jean Variot n'apportent rien en général de très nouveau aux lecteurs avertis de Sorel. Mais ceux-ci n'en tireraient-ils que cette sorte de surcroît de vie qui naît au contact familier des grandes forces que la publication de ces *Propos* serait déjà surabondamment justifiée. Les leçons de détail ne sont d'ailleurs pas pour autant méprisables : ainsi quand cet athée refuse qu'on mêle le sacré au profane, souffre avec peine qu'on lise sur la scène l'Homélie de Saint-Grégoire le Grand et *se flatte* d'avoir sur ce point l'opinion d'un prêtre du XVIIe siècle, il importe peu que l'exemple soit critiquable et puisse être

retourné par une théorie plus approfondie du théâtre : il témoigne d'un tel souci de subordination de l'esthétique à l'éthique dans un monde où le plaisant est roi et l'impératif humilié que la voix publique ne paraît plus exagérer, quand elle se souvient uniformément de Sorel en entendant les noms de Lénine, de Mussolini et d'Hitler.

ROGER CAILLOIS

*
* *

LA PHILOSOPHIE

LA VOLONTÉ DE PUISSANCE, par *Nietzsche*, traduction de *Geneviève Bianquis* (éditions de la N. R. F.).

Il y a bien des manières de lire Nietzsche : les paresseux y cherchent les fragments qui leur sont agréables, les citent et oublient le reste. Il est facile aussi de réfuter Nietzsche, plus facile encore de le réfuter par lui-même, car nul ne fut plus fertile en contradictions.

Suivre sa vie, l'admirer en poète et en créateur de mythes, se nourrir du *Gai Savoir*, de *Zarathoustra*, sympathiser avec tout ce qu'il a moins créé que rêvé, le prendre comme un musicien de la pensée qui en a essayé tous les grands thèmes avec une étrange et nouvelle harmonie pouvait paraître jusqu'ici la meilleure méthode ; c'est celle de Bertram, c'est celle de toute piété éclairée devant une œuvre inachevée, tourmentée et violente.

Mais Nietzsche aurait-il préféré une piété, même éclairée ? Et est-il juste de lui appliquer, même avec amour, le mot de *Zarathoustra : fou seulement, poète seulement ?* Deux livres au moins ne se laissent pas réduire à une *mythologie : Choses humaines, trop humaines*, où il s'est montré le dernier, le plus lourd mais non le moins aigu, de nos grands moralistes français, puis ce livre inachevé, la *Volonté de Puissance*, dont M. Friedrich Würzbach a réuni tous les fragments, et qui paraît en France ainsi complété.

L'éditeur allemand et les lecteurs doivent procéder devant ces fragments comme devant les *Pensées* de Pascal : comparer, compléter, voir, selon chaque date, à quelle œuvre publiée

correspond tel morceau, telle orientation. Grand travail, mais qui paye.

Par grands élans de pensée, avec des bonds d'une époque à l'autre, d'un pays à l'autre, qui au premier moment donnent le vertige, Nietzsche réinvente impérieusement l'histoire. Il apporte sur les moments de crise historiques qu'il a le mieux étudiés plus d'idées que tous les historiens ensemble — sur le moment de la Grèce où la tragédie fit (selon lui) place à la philosophie ; le moment où le christianisme l'emporta sur le paganisme ; le moment où la Renaissance triomphante fut neutralisée par la Réforme. Nietzsche était, comme son maître en histoire et grand ami Burckhardt, bien plus *philologue* qu'*archéologue* par ses méthodes ; il ne s'agit pas de lui reprocher d'ignorer ce qu'on a découvert seulement de notre temps, par exemple les civilisations mésopotamiennes et les textes mandéens qui nous éclairent d'un jour nouveau l'ancien et le nouveau Testament — mais les textes, et par conséquent quelques *personnes* choisies, comptent plus pour lui que l'ensemble des œuvres humaines, et on regrette que les monuments n'aient pas témoigné à son esprit tout autant que les textes, lorsqu'il s'agit de l'Antiquité... Philologue plus qu'humaniste, à qui la vrai grandeur de Platon et le sens des dialogues essentiels restent cachés, comme à toute son époque, par l'interprétation d'Aristote et des platoniciens, il était fait pour avoir de plus beaux dialogues avec Platon ; il était fait aussi pour savourer profondément Lao-Tseu, la Yoga, le bouddhisme Zen, qu'il semble avoir ignorés. Peu importe : le Nietzsche de la *Volonté de puissance* reste devant les grandes perspectives de l'histoire un excitant incomparable, et ses étincelles raniment toutes ces grisailles, jusqu'à éblouir.

L'autre aspect de cette première partie de l'ouvrage, et que M. Würzbach a bien dégagé en plaçant au début du livre des fragments caractéristiques, c'est celui d'un *Discours de la Méthode* construit non selon l'intellect, mais selon la volonté. Sur bien des points de sa méthodologie la pensée de Nietzsche rencontre ici les modernes : que les actions de l'homme vaillent mieux que son idéal, c'est presque l'une des thèses les plus chères à Paul Valéry. Mais certains autres fragments, comme cette critique de la logique : qu'il est artificiel et faux de *considérer les*

pensées comme causes d'autres pensées, sont loin d'avoir épuisé en ces notes brèves un très grand avenir que Nietzsche sans doute n'aura fait que leur entr'ouvrir.

Et sans doute ce « discours de la Méthode » en est surtout resté à la partie destructive, mais à quel point ces fragments excitent à penser mieux peut-être que les œuvres achevées, à quel violent exercice ils nous convient, il faut se rappeler Pascal pour imaginer l'équivalent. Lutte plus largement ouverte, puisqu'il n'y subsiste aucun principe d'autorité. La lecture de la *Volonté de Puissance*, non seulement pour un anti-nietzschéen, mais pour un disciple, ne peut guère être qu'un combat, — reflet du combat que Nietzsche livra lui-même toute sa vie contre le reste de la pensée humaine et contre lui-même.

JEAN PRÉVOST

*
* *

OBSTACLE ET VALEUR, par *René Le Senne* (Aubier).

Les philosophies qui nous parlent de l'Absolu (et peut-il y avoir une philosophie qui n'en parle, fût-ce pour l'exclure ?) lui opposent généralement le relatif. Mais la symétrie entre ces deux termes est si parfaite, que l'un est la réplique trop attendue et complètement stérile de l'autre. Les deux mots prennent leur sens l'un par l'autre, mais, quand on les évoque ensemble, on n'a plus rien à dire.

René Le Senne ne veut pas d'un ensemble aussi ajusté. L'Absolu, c'est pour lui la Valeur. Son corrélatif, l'obstacle, n'en est plus le pendant symétrique. Sans doute l'obstacle n'aurait pas de sens si nous n'avions le sentiment de ce qui est au delà, mais ce n'est pas un concept qui puisse s'emboîter exactement dans son opposé. C'est la réalité douloureuse, parfois tragique, dont est faite la substance même de notre vie. Il est quelque chose à franchir, quelque chose d'aussi solide, d'aussi réel que l'élan créateur que nous sentons en nous-mêmes et qui ne se révèle d'ailleurs que par lui et devant lui.

Car la philosophie, qui est pour Le Senne une description intégrale de l'expérience, nous fait saisir dans le monde la présence du non-être, aussi bien que celle de l'un et du multiple dont on a surtout parlé. C'est l'erreur du rationalisme que de

croire le monde cohérent ; une observation sincère doit reconnaître au contraire, au cœur de notre propre pensée, une *fêlure* irrémédiable et en quelque sorte congénitale.

Ce n'est pas dire qu'il faille nous abandonner au désespoir. La contingence ne nous oblige pas à lâcher le raisonnable pour l'absurde. Elle n'apparaît pas pour nous faire blasphémer l'intelligence et pour nous conduire à l'adoration aveugle d'un mystère incompréhensible, mais pour permettre à notre action de se développer librement, en toute nouveauté. La contingence est précieuse parce qu'elle maintient l'expérience *ouverte*. Elle l'est aussi parce qu'elle implique le risque grâce auquel l'homme peut retrouver le sentiment de sa responsabilité. Par elle la vie prend tout son intérêt et devient une chose sérieuse.

Le moraliste perce ici sous le métaphysicien. Plus exactement, nous apercevons la véritable figure de René Le Senne : celle d'un moraliste-métaphysicien qui veut pour la destinée humaine une valeur absolue, pour notre action personnelle un fondement métaphysique.

Job ou Hegel ? demandait Chestov à propos de Kierkegaard. Ni Job ni Hegel, répondrait Le Senne. L'un et l'autre manquent le réel qui est au point de rencontre des idées et du sentiment. Sans doute c'est par les idées que se détermine le détail du monde, mais c'est le sentiment qui fait la texture concrète et l'existence solide de celui-ci. Il faut donc parler d'obstacles plutôt que de problèmes, et chercher à déterminer des *attitudes spirituelles* plutôt qu'à apporter des solutions universellement valables.

Ce livre est trop riche. Il vérifie exactement la théorie de son auteur, suivant laquelle le sentiment de la valeur doit s'épanouir en déterminations indéfinies. Mais ce foisonnement d'idées, trop bien servi par une imagination verbale puissante et pittoresque, étourdit un peu et risque, par son exubérance, de nous distraire de la méditation même à laquelle on voulait nous promouvoir. Tel lecteur superficiel risque d'être dupe de cette abondance ; pris par la splendeur des décors et le chatoiement des costumes, il peut ne plus être sensible à la gravité du drame, au sérieux de la vie humaine que René Le Senne veut pourtant, de toute son âme, sauver à la fois de

l'optimisme illusoire des intellectualistes et de la morne amertume des désespérés.

Il serait bien fâcheux que les mérites en quelque sorte accessoires de l'œuvre vinssent nuire à la compréhension de sa signification profonde. On peut se demander s'il est nécessaire de conserver à la vie humaine le sens d'une partie à jouer ; on peut penser que René Le Senne accorde trop la prévalence aux démarches existentielles sur les démarches idéelles. On peut encore trouver qu'une synthèse comme la sienne, si accueillante aux mouvements d'âme les plus divers, est privée de la vigueur brutale qu'aurait un choix délibéré et massif. Mais on ne peut manquer de reconnaître, si l'on fait l'effort nécessaire, qu'*Obstacle et Valeur* porte la marque des très grands livres, ceux qu'on ne vide pas d'un coup, mais auxquels on peut indéfiniment revenir, sûr d'y trouver toujours des suggestions directement et concrètement utilisables, aussi bien qu'une puissance indéfinie de stimulation spirituelle.

GASTON BERGER

*
* *

LETTRES ÉTRANGÈRES

LA VERGE D'AARON, par *D. H. Lawrence* (N. R. F.).

Si j'étais chargé par Hitler de l'éducation de la jeunesse allemande je n'hésiterais pas un instant à ordonner dans toutes les universités de l'Empire la lecture de *La verge d'Aaron* en attirant naturellement l'attention sur l'extraordinaire concordance qui existe entre les thèses de *Mein Kampf* et les vues développées dans ce roman par D. H. Lawrence.

Ecrit en Italie, au moment des troubles révolutionnaires préfascistes, *La verge d'Aaron* fait une place importante aux problèmes politiques. On y retrouve D. H. Lawrence, toujours obsédé par la vision de la guerre « trop lourde pour son âme », mais angoissé surtout par le spectacle des combats de rue et des scènes d'émeute de Milan ou de Florence, auxquels il consacre les meilleures pages sans doute de ce roman, assez fastidieux par ailleurs, et tout en digressions. La discussion y tient une place bien large au détriment de la vie et sur les thèmes habituels de l'inspiration de Lawrence (le conflit de l'homme et de la

femme, l'affirmation de l'être réel etc.), celle-ci n'apporte rien de spécifiquement original, rien qui ne soit déjà somme toute dans *Amants et fils*, rien qu'on ne doive retrouver dans *L'Amant de lady Chatterley*. Comme tous ceux dont le rôle est essentiellement de se raconter, Lawrence doit son renouvellement aux événements extérieurs. Sans les soubresauts de l'Italie d'après-guerre on est en droit de se demander si *La verge d'Aaron* eût mérité de retenir l'attention.

Mais par contre la réaction de Lawrence en face de ces événements est intéressante et révélatrice. Le musicien Aaron qui a fui le foyer conjugal, entraîné en Italie par l'amitié qui l'enchaîne à l'étrange écrivain Lilly, assistera de la fenêtre de son hôtel, le 20 septembre, à l'une des premières émeutes qui vont bouleverser le royaume. Le choc entre « la foule en civil » et « la foule en uniforme » émeut profondément l'auteur et le révolte.

D'instinct le fils du mineur se dresse d'abord contre « les uniformes grossiers qui sentent si fort le soldat ». Et le dialogue s'engage sur la cité nouvelle. L'hostilité de Lawrence aux « carabiniers » n'est qu'un premier réflexe. Fidèle à lui-même, il condamne sans appel l'idéal social de la démocratie et du socialisme en des termes que nous retrouvons dans toute l'œuvre des doctrinaires du national-socialisme, les Feder, H. Esser, F. Fried, etc...

Le salut ?

Un des personnages du livre propose le retour à l'esclavage, et l'auteur ne semble pas loin de partager cette opinion. « Quand je dis esclavage, proclame-t-il, je ne parle d'aucune de nos hypocrites réformes modernes. Je parle de l'esclavage solide et sain sur lequel reposaient le monde grec et le monde romain. Des mondes beaucoup mieux que le nôtre... Et irréalisables sans l'esclavage... on finira bien par le comprendre quand on en aura assez de cette démocratie de blanchisseuses ».

Et qui réduire en esclavage ? « D'abord les idéalistes juifs à théories ». Voilà qui ravira les doctrinaires les plus difficiles du Troisième Reich. Comme du reste le mépris profond et maintes fois affirmé de Lawrence pour la culture, la science, et tout se qui a séparé l'homme social de l'homme réel. Au sommet de l'édifice, un seul chef, un seul maître, ajoutera-t-il encore.

Ceci peut n'être que boutade. Mais est-ce par simple jeu que le livre s'achève sur une apologie du chef. « Tous les hommes disent qu'ils veulent un chef. Alors il faut que dans leurs âmes ils se soumettent à une âme plus grande que la leur ». En aucun cas, ce chef ne saurait-être un simple instrument entre les mains des hommes comme Lloyd George. « Il s'agit de la profonde et insondable soumission à l'âme héroïque d'un plus grand homme... C'est de la soumission à la vie. »

Soumission naturelle au nom de l'instinct à un chef héroïque, c'est là l'essentiel de la doctrine hitlérienne. Je ne crois pas qu'elle ait été définie avec plus de vigueur et de mysticisme par aucun de ses théoriciens. Bien d'autres analogies mériteraient d'être soulignées. Et Lawrence sans doute n'eût pas désavoué Hitler qui écrivait dans sa prison, au moment même où il rédigeait la *verge d'Aaron*. « Comment l'idée pourrait-elle élever l'homme au-dessus de la nature, puisque l'homme, être naturel comme tout animal, a fait naître l'idée... Ce ne sont pas les idées qui mènent les hommes, mais les hommes poursuivent des idées qu'ils ont forgées »...

Cette rencontre méritait d'être signalée. Cette apologie du chef et de la soumission complète à un vague élan vital est elle vraiment dans la ligne naturelle de Lawrence ?

La verge d'Aaron a des résonnances qui semblent profondément germaniques et fort éloignées de la sensibilité lawrencienne demeurée si anglaise bien qu'en révolte contre les disciplines de son pays. L'œuvre date d'une période ou Frieda von Richthofen régnait seule sur l'âme de Lawrence. Frieda a déjà révélé à son époux puritain l'amour païen. Quelle fut sa part dans l'orientation politique et sociale esquissée dans *La verge d'Aaron ?* Et parviendra-t-on à découvrir un jour s'il y a plus qu'une simple coïncidence entre cette rencontre de Lawrence et de la foi nouvelle qui agitait l'Allemagne ? Et la part de Frieda n'est-elle pas plus importante encore qu'on ne le croit dans l'œuvre de Lawrence ?

JACQUES DEBU-BRIDEL

*
* *

LE THÉATRE

BOLIVAR, de *Jules Supervielle*, à la Comédie-Française.

Le drame intérieur qu'on rencontrait dans *le Voleur d'Enfants* et dans la *Belle au bois*, le conflit essentiel, semble-t-il, pour le poète Supervielle entre l'aspiration à la tendresse et les brusques poussées d'une cruauté originelle se retrouvent dans le *Bolivar* que vient de représenter la Comédie-Française. On serait même tenté de dire que ce conflit donne la clé de l'ouvrage : ce que l'auteur de *Gravitations* a retenu de la biographie de Bolivar, ce qui sans doute l'a tenté, c'est l'extraordinaire renversement d'une vie toute engagée d'abord dans un amour personnel, puis, après la disparition de la femme adorée, dans l'amour des hommes, de leur liberté, de leur égalité et, dès qu'elle en vient à l'action, vouée aux massacres, aux représailles sanglantes, aux pires duretés.

Rien de plus admissible que cette réduction d'un héros historique par un dramaturge à ce qui lui semble le ressort le plus valable du tragique humain. Un Jules Romains, confronté au sujet de Bolivar, y aurait peut-être retenu la prise de conscience graduelle d'un dictateur, un Bernstein se serait concentré sur l'idée de lutte avec les Espagnols, un Supervielle se concentre sur le conflit intime entre l'homme d'amour et l'homme d'action (ou de haine). Mais ce conflit, au lieu de le traduire en une crise ou en une série de crises, M. Supervielle le tisse en filigrane d'une série de tableaux historiques. On comprend fort bien le dessein du poète : donner une suite d'images d'Épinal, d'une naïveté aussi directe que possible, avec un léger excès de couleurs dont les bavures avertiraient les délicats comme un clin d'œil complice, et laisser à ces délicats le soin de découvrir le drame caché, tandis que la foule se divertirait au spectacle.

Il est permis néanmoins de se demander si M. Supervielle avait prévu que les épisodes choisis par lui : l'émancipation des nègres, le tremblement de terre de Caracas, le passage de la Cordillère des Andes, la réception à Lima, et plus encore le bal à fusillades du général Bovès, entraîneraient fatalement un déploiement spectaculaire qui étoufferait, même pour les plus attentifs, les voix intérieures de son héros et rejetterait dans

l'ombre toutes ses intentions. Rien de plus aisé que d'écrire sur le papier, sans qu'aucun tintamarre accompagne les mots : « tremblement de terre », mais, dès que le metteur en scène intervient, le tintamarre s'ensuit. On peut trouver trop réalistes, les tableaux du tremblement de terre ou du passage des Andes, mais le tableau de la danse de mort réglé par Serge Lifar s'évade du réalisme et n'en écrase que plus lourdement le texte. La musique de M. Darius Milhaud n'est pas réaliste et n'en assassine pas moins le dialogue. Il serait injuste d'accuser la Comédie-Française : elle ne pouvait monter autrement ce *Bolivar*. Eût-elle dû s'en abstenir ? Ou bien est-ce M. Supervielle qui n'aurait pas dû lui proposer sa pièce ? Il est facile après coup de conclure à l'incompatibilité entre le texte et le théâtre qui l'a représenté. Mais n'était-il pas naturel que M. Supervielle songeât au théâtre le plus riche en acteurs et que les comédiens français accueillissent un vrai poète ? Si erreur il y a, elle fait honneur aux deux parties. On retrouvera le Supervielle de l'*Enfant de la Haute Mer* à la lecture de *Bolivar*. Et au Théâtre-Français, quelques très beaux moments récompenseront le spectateur tenu le plus souvent trop loin d'un texte si discret que le parfum s'en perd dans le décor et la musique. On garde aussi des visions d'acteurs : Escande en Bolivar prêt à être sculpté par quelque Bourdelle, Gisèle Casadesus gracieuse cardiaque, Marie Bell, Périchole à cigare, en noir et rouge, Alexandre en Bovès taurin, Ledoux et Berthe Bovy en nègres de *Paul et Virginie*.

JEAN GUÉRIN

*
* *

LES ARTS

EXPOSITIONS PICASSO

« C'est du Foujita » disait, d'un ton méprisant, un peintre, naguère ami des cubistes, aujourd'hui de l'Institut, à M. Paul Rosenberg, écrasé, en lui montrant cette Odalisque lunaire, de Picasso, dont les membres se conjuguent aux détails du fauteuil qui la contient, — et l'on ne sait si l'on voit les perles de son collier ou les clous du dossier, les fleurs de sa robe ou les ornements du siège.

« C'est du Meissonnier » disaient, d'un commun accord, plusieurs peintres modernes, au vernissage du Temps présent, devant la « Structure molle » de Salvador Dali, où l'on voit, entre autres choses, se dresser, sur un fond de paysage espagnol, une singulière pièce montée, comme il s'en trouve dans les toiles de Jérôme Bosch, faite de jambes et de bras superposés, que terminent des mains crispées, dont l'une étreint en plein ciel un sein gonflé, au bout envenimé. Une tête douloureuse et grimaçante, rejetée en arrière, surmonte le tout.

Je ne voudrais pas être l'auteur de ces deux constructions inquiétantes — mon dessein étant ailleurs — mais devant les révoltes et les incompréhensions qu'elles suscitent chez trop d'artistes, je me prends la tête à deux mains, pour essayer d'en découvrir les raisons. Est-ce vraiment si difficile de reconnaître le talent où il se trouve ? Pourquoi les peintres s'obstinent-ils ainsi à demeurer aveugles aux mérites du voisin ? On ne les voit vraiment intéressés que par la médiocrité, surtout lorsqu'elle est l'œuvre d'un disciple. C'est en vain que je repasse en ma mémoire la liste des incompréhensions historiques, depuis Rome et Venise : Ingres et Delacroix ; Manet et Van Gogh ; Cézanne et Gauguin. Des exemples de générosité et de lucidité viennent aussitôt s'y opposer : Rubens et Brauwer, Delacroix et Corot, Corot et Daumier, si différents les uns des autres, le grand et le modeste s'admirant réciproquement. Mais qui, aujourd'hui, estime véritablement un confrère ?

Cette humeur jalouse n'est pas faite pour dissiper l'énorme malentendu sur lequel repose le divorce de l'artiste et du public, ni pour éclaircir la situation la plus embrouillée qui soit au royaume de l'art. Une de ses plus regrettables conséquences est que les poètes, encouragés par cette absence totale de critères sûrs, adoptent au petit bonheur tel ou tel amateur, ou tel peintre dégénéré, et préfèrent commenter lyriquement leurs velléités plutôt que des réalisations soutenues par une technique suffisante, mais offrant un tremplin moins complaisant à leurs rêveries.

Je m'expliquerai un jour plus longuement sur ces choses.

Pour aujourd'hui, m'étant délesté du trop plein de mon indignation, je peux dire toute l'inquiétante et dangereuse fascination qu'exerce sur moi l'art de Picasso. Cette fascination est

toute visuelle, car l'âme ne peut être profondément atteinte par une écriture plastique dont tous les signes avouent le secret de leur origine : enluminures du XIIIe siècle, vitraux, sceaux Sumériens, etc. Mais elle n'en est pas moins souveraine. On a parlé jadis de « l'émotion de pensée ». N'y aurait-il pas place, dans le domaine des sentiments, pour l'émotion technique ?

Pour ceux qui ne purent visiter l'exposition de ses dessins chez Renou et Colle, et celle de ses peintures chez Paul Rosenberg, les *Cahiers d'Art* ont consacré leur dernier numéro à Picasso. On trouve dans cet épais recueil entre des poèmes, assez extraordinaires, du peintre espagnol, commentés avec le talent et l'ardeur que l'on imagine, par Paul Eluard et André Breton, toute une série de dessins et de peintures, tirés du même motif, où l'on voit Picasso aligner en une suite intarissable, les combinaisons des signes plastiques qu'elles peuvent susciter.

Charmeur de signes, Orphée des monstres ornementaux, Picasso apprivoise les échantillons les plus rares, les plus inattendus de cette faune impossible, et les accouple harmonieusement. Rien de plus captivant que de voir, dans ce dernier cahier, les soins démoniaques que prend le peintre pour amener, par une série d'astucieux décalages, la figure née de la notation directe du modèle (ou de son souvenir immédiat), à sa propre « stylisation ». Ces figures encore vivantes, comme on en pouvait voir chez Renou et Colle ; femme nue se baignant, moderne Suzanne dont les vieillards sont des enfants traumatisés par le spectacle, ou, comme dans les « Cahiers », fillette penchée sur un guéridon ; ces figures toutes chaudes se décomposent lentement d' « états » en états, se replient, s'amenuisant par endroits, se gonflant ailleurs ; se lovent, se referment sur elles-mêmes et retombent jusqu'à cette forme larvaire qui est celle des signes purs.

Arrivés à cet état d'embryons en quête du sein maternel, les signes se disposent en liberté, obéissant au souci primordial, en matière d'art plastique, de déterminer entre eux des surfaces expressives. Un bras s'atrophiera pour que l'espace qu'il délimite soit augmenté, alors que l'autre s'allongera et serpentera pour fragmenter le fond qu'il a mission de faire vivre...

C'est ainsi que, vidant de leur contenu charnel toutes ses créatures plastiques, Picasso, jongleur sans pareil au pays de la gratuité, se montre à nous, dans ses dernières manifestations, comme le prince des métamorphoses interdites.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

CINÉMA

LES TEMPS MODERNES

Charlie Chaplin n'a plus pu éluder le problème du cinéma parlant. Il y a réfléchi cinq ans. Est-il exact qu'il ait envisagé un moment de faire parler tous les personnages de son nouveau film, mais de rendre Charlot sourd-muet ? La solution à laquelle il s'est arrêté pour *les Temps modernes* est aussi peu défendable : Les hommes sont privés de voix, mais non les machines (un phonographe, un poste de T. S. F.). Charlot ne parle pas, mais il chante. Il n'emploie, à vrai dire, aucune langue définie ; nous entendons des onomatopées plutôt que des mots. Cette parodie du langage articulé — comme les discours d'inauguration au début des *Lumières de la ville* — aurait-elle le dessein de ridiculiser ce moyen d'expression en démontrant que l'homme peut fort bien lui substituer la mimique? Alors le but n'est pas atteint, car un spectateur qui ne lirait pas le couplet griffonné sur la manchette serait bien en peine de comprendre le sens de la chanson, en dépit du génie de son interprète.

Aussi il est peu vraisemblable que Charlie Chaplin s'attarde à un compromis aussi artificiel. D'un strict point de vue technique, *les Temps modernes* apparaissent comme une expérience décisive. Tenons pour acquis que le cinéma muet, s'il peut subsister dans le domaine du documentaire, des expériences scientifiques ou esthétiques, est devenu impropre à la narration d'une anecdote. Dès l'instant que Chaplin lui-même utilise des sons synchrones et reconnaît que le bruit d'un coup de sifflet ou de revolver augmente l'efficacité de la seule image, c'est un paradoxe insoutenable d'interrompre l'enregistrement sonore quand un homme se met à mouvoir les lèvres. Sans compter la guillotine noire des sous-titres qui vient briser intolérablement le mouvement de nombreuses séquences. Et, s'il faut tout dire, Chaplin a beau

être un acteur admirable, la convention du film muet le contraint par moments à une gesticulation excessive, qu'une simple phrase lui épargnerait. Par contre, tout le monde reconnaîtra qu'il est impossible pour Charlot, pour lui seul, de parler. Les acteurs silencieux que nous avons le plus admirés il y a dix ans ont pu trouver une voix : l'image qu'il faisait apparaître se dissipait si vite que nul ne songeait à lui accorder une existence indépendante. Mais Charlie Chaplin avait réussi, en dépit d'une technique dont nous découvrons maintenant la pauvreté, à créer un personnage doué de vie. Le faire parler maintenant, ce serait reconnaître qu'il était muet auparavant. C'est ce que ne pourront jamais admettre tous ceux pour qui Charlot fait partie des êtres vivants, connus, familiers. Comme tel, il a déjà une voix et, le jour où des millions d'hommes l'entendront véritablement à l'écran, ils ne pourront manquer de se sentir déçus en ne retrouvant pas dans la voix réelle le timbre que leur imagination lui avait prêté. Je sais bien que peu de temps suffirait à dissiper cette prévention, mais Charlie Chaplin aura-t-il le courage de détruire cette image de lui-même qu'il a mis vingt-cinq ans à créer dans l'esprit de ses contemporains ? L'invention du cinéma parlant nous coûtera Charlot. Il est sans doute fatal qu'il disparaisse avec la technique dont il tira le plus miraculeux parti. Nous pourrons encore nous réjouir quelquefois de l'apparition de ce petit homme aux gestes prolixes et aux yeux trop tendres, retrouver cette atmosphère fantastique où les actions les plus bruyantes ne déclenchent qu'un crescendo de la musique d'accompagnement. Ce deviendra vite un spectacle aussi anachronique qu'une tragédie en cinq actes et en vers. Le monde aura perdu son plus grand mime, mais le metteur en scène Charlie Chaplin sera libre de donner au cinéma parlant l'œuvre qui aura l'importance de *l'Opinion publique* pour le muet.

Cette fois-ci, Charlot a donc rencontré la crise qui lui a fait connaître le travail à la chaîne, le chômage, la grève, les manifestations ouvrières. Il n'en a pas paru autrement surpris. Pour lui, le monde n'a jamais cessé d'être absurde et ce n'est pas la lutte des classes qui y changera grand'chose. C'est que l'inadaptation de Charlot est congénitale et inguérissable. Elle ne lui permet que des activités de luxe, sans rendement utilitaire. Ce virtuose du patin ne trouve jamais qu'une place de veilleur

de nuit. Quand il est garçon de restaurant, il réussit mieux dans la chansonnette que dans le port des plats. Sans doute, l'organisation sociale actuelle porte-t-elle sa part de responsabilité dans ce désaccord, mais ce n'est pas une raison pour que le communisme réussisse à annexer cet adorable maladroit qui sèmerait la confusion jusque dans une équipe de stakhanoviens. Aucun régime ne peut s'accommoder d'un ouvrier qui asperge de cambouis contremaître et compagnons, laisse les burettes sous le marteau-pilon et procède au lancement des navires avant que leur construction soit achevée. Le mérite de Charlot, c'est précisément d'incarner cette part de l'homme qui est résolument hostile à l'ordre social, quel qu'il soit. Bien entendu, cet individualisme n'a jamais valu que des déboires à ceux qui s'en sont réclamés et toute l'œuvre de Chaplin est là pour l'établir. Mais ce n'en est pas moins la grandeur et le courage de l'homme que ce pauvre diable représente quand, loin d'être abattu par les pires catastrophes, il court en provoquer d'autres, quand il songe aussitôt à tirer un parti plaisant des situations les moins enviables et qu'à chaque nouveau départ, il sourit pourtant à un avenir dont il n'attend rien de bon.

Il y a bien un réformateur chez Chaplin, mais qui n'attaque jamais de front ce qu'il combat. Il affecte le plus profond respect pour les institutions qu'il méprise (c'est inouï ce que dans ses films, les flics ont l'air majestueux), mais il excelle à en faire éclater l'absurdité : le grand patron s'occupe à faire un puzzle ou de surveiller le temps que les ouvriers passent au lavabo, la prison est l'endroit rêvé pour apprendre à priser la cocaïne, la protection légale des orphelins constitue une odieuse inquisition policière, etc. Ce n'est pas chez lui le seul trait commun avec un homme qui eut la même enfance misérable dans les faubourgs de Londres et une célébrité égalcment rapide à cause d'un don extraordinaire d'humour : Charles Dickens joua au XIX[e] siècle un rôle de critique malicieux et sentimental très proche de celui de Chaplin aujourd'hui.

Par ailleurs, Charlie Chaplin n'a rien perdu de son mérite de réalisateur. Chaque séquence des *Temps modernes* est construite avec une admirable précision. Tout est subordonné à l'effet qu'il s'agit de produire. Parfois, l'économie de moyens va jusqu'à un schématisme excessif (comme la scène d'adieux de deux

époux, faite pour évoquer le bonheur familial). Mais presque toujours, la réussite est complète, les péripéties sont d'une simplicité et d'une vraisemblance, obtenues au prix de longs tâtonnements, qui donnent au spectateur l'illusion de l'évidence. Les gags de Chaplin l'emportent sur ceux des autres comiques en ce qu'on n'aperçoit jamais l'artifice, la complaisance de jeu ou de mise en scène qui rendent la plaisanterie possible. A côté de ce vérisme minutieux ne manquent pas plus que dans les films précédents de courts moments d'une irréalité gratuite. Ici, tout le rôle de Paulette Goddard relève de l'image obsessionnelle. Depuis le départ et la mort d'Edna Purviance, la partenaire de Charlot change à chaque nouveau film pour prendre de plus en plus l'apparence d'une gamine à peine pubère vêtue d'une robe en haillons ou d'une jupe courte à volants de ballerine.

Les temps modernes nous font sentir la médiocrité de la production actuelle. Même s'ils ne se placent pas tout à fait au même rang que *la Ruée vers l'or* ou *les Lumières de la ville*, ils conservent le mérite d'être le reflet d'une personnalité et l'emportent de ce seul fait sur les meilleurs films récents qui paraissent toujours le résultat de la rencontre hasardeuse, sans portée et sans lendemain, de quelques idées et de quelques hommes. En 1936, Chaplin reste avec Flaherty (l'auteur de *Nanouk, Moana, Aran*), le seul de ces rares esprits qui surent créer au cinéma un monde qui leur fût propre : Sjöstrom, von Stroheim, Eisenstein sont réduits à l'inaction et, dans les rangs de ceux qui n'atteignirent jamais leur puissance, mais qui s'en approchèrent, Stiller, Lupu-Pick, Murnau sont morts, Griffith, Pabst, Lang, Poudovkhine ne travaillent plus et ce que font encore von Sternberg et Vidor est pire que le néant. Chaplin reste égal à lui-même. C'est le plus bel éloge à lui décerner.

DENIS MARION

*
* *

REVUE DES LIVRES

LE BALAI DE SORCIÈRE, par *Armand Lunel* (Gallimard).

M. Armand Lunel est le romancier de l'*Imagerie du Cordier*, d'*Esther de Carpentras* et de *Nicolo-Peccavi*. Voici son meilleur livre. C'est une histoire sans bavure, alerte et mesurée. Elle plaît comme un simple conte ; elle plaît aussi par l'atmosphère qu'elle évoque : celle du vieux Nice, qu'une

incursion sur la côte adriatique accuse encore. Mais elle retient surtout par le conflit psychologique et moral qu'elle expose : le conflit de la Règle et du Cœur.

Le titre peut abuser ; *le Balai de sorcière*, c'est tout autre chose qu'une histoire de sorcellerie. Le pin, nous dit Armand Lunel, attaqué dans son bourgeon terminal par un insecte, produit une étrange excroissance chevelue, qui lui vaut ce nom de balai de sorcière. On voit le symbole : ce qui chez le pin est une exception ne serait-il pas la règle chez l'homme ? Tout homme alors devrait sa singularité à un « balai de sorcière ». Ce n'est que l'un des aspects du livre, trop bien composé d'ailleurs et trop amoureux du réel, pour être bâti seulement autour d'un symbole.

JEAN GUÉRIN

*

LES MASSACRES DE PARIS, par *Jean Cassou* (Gallimard).

Il ne semble pas que M. Jean Cassou soit aussi à l'aise dans *les Massacres de Paris* que dans ses livres de pure fantaisie. On peut voir dans son nouveau livre, nous dit-il, un roman initiatique (il s'agit de l'initiation à la lutte, à l'amour, à quelques-unes des plus hautes valeurs de la vie) ; on peut y voir aussi l'illustration du *Meurs et deviens* de Gœthe ; et encore le tableau d'une époque, une évocation de la Commune ; et, bien entendu, une histoire romanesque.

Tous ces éléments s'y trouvent, sans doute, mais ils ne vont pas sans confusion ; ils ne semblent pas appelés nécessairement l'un par l'autre, mais, du dehors, introduits par l'auteur ; ils ne forment pas un tout organique et vivant par soi-même. Le livre fermé, on aperçoit mal les personnages. Découvre-t-on mieux la Commune ? Je ne le crois pas ; dix pages de Vallès nous en apprennent davantage. *Les Massacres de Paris* apparaissent surtout comme un discours enflammé sur l'idée de révolte.

J. G.

*

MIROIRS, par *Philippe Hériat* (Denoel et Steele).

Miroirs me semble le livre le plus ample de M. Philippe Hériat. C'est le tableau d'une éducation sentimentale. L'amour, la famille, l'amitié, le danger, la compassion sont autant de miroirs où le héros tente de découvrir ses traits. De là vient l'allure du livre, un peu saccadée, un peu haletante, mais sans discontinuité véritable. C'est une suite de tableaux, dont les personnages épisodiques peuvent changer, mais non les éléments essentiels, qui, de l'un à l'autre, vont en s'accusant.

J. G.

*

MOLLENARD, par *O.-P. Gilbert* (N. R. F.).

Mollenard, capitaine au long cours, contrebandier d'armes, mauvaise tête et bon cœur, n'a jamais obéi à personne : il finit sa vie infirme et docile à la tyrannie de sa femme, dévote à l'irréprochable méchanceté. Tout cela est fortement saisi et exactement rendu. Force, exactitude, il est vrai,

peu ambitieuses et qui s'en tiennent au plus simple, au plus éprouvé, peut-être au plus vulgaire — mais toujours avec franchise et une sorte de bonheur. Le répertoire des personnages, en fin de volume, donne une note gaie et, je l'espère, volontairement gaie.

JEAN VAUDAL

*

L'IRRÉSISTIBLE, par *André Fraigneau* (Gallimard).

C'est un livre plein de jeunesse, qui l'avoue, jongle avec cette jeunesse, ses influences et ses possibilités. L'amitié, l'amour, l'aventure, les premiers enthousiasmes littéraires, les premières blessures : tout cela danse et fait enfin un feu très clair. On songe parfois à Alain-Fournier, parfois à Gide, parfois aussi à Cocteau. Mais l'auteur le sait, sourit et semble faire signe d'attendre.

J. G.

*

VOILA TAXI, par Simonin Bazin (Gallimard).

Le livre de Simonin Bazin est gonflé d'ambitions. Il commence comme un roman, puis de chapitre en chapitre il prend par à-coups le ton du récit, enfin celui d'un documentaire. Il s'agit d'un monde qui est celui de la rue parisienne. Mais bien davantage encore il est question des chauffeurs de taxi, comme d'une caste, de leurs combines, de leurs déboires, de leurs petites et grandes luttes contre des clients ou contre leurs patrons. Toutes leurs aventures nous sont contées dans une langue parfois savoureuse, langue qui est celle des faubourgs, c'est-à-dire l'argot. Un argot qui n'a ici rien de littéraire.

Derrière ce document, varié et curieux, apparaît Simonin Bazin, dont la personnalité perce çà et là de façon violente, nous annonçant quelque œuvre forte et singulière, peut-être ?

EUGÈNE DABIT

*

LA VIE DE FAMILLE, par *Pascal Rose* (Gallimard).

C'est la confession d'une jeune Juive allemande ; non point celle de toute sa vie, mais de l'épisode conjugal (liens d'argent, sadisme du mari, masochisme de la femme, etc.). C'est une confession à la fois cynique et un peu veule. Elle doit à son cynisme les meilleurs traits du livre, mais à son amertume, à son découragement, un accent qui parfois nous touche. Qui nous émouvrait davantage, si le récit était plus simple ou le roman d'un art plus sûr. Il faut bien dire que l'auteur n'est nullement un romancier et très peu un écrivain. Tout, dans son livre, reste sur le même plan ; c'est une suite de petits cris, chacun d'eux aigu, l'ensemble monotone ; de petits faits, mais d'où ne parvient pas à sortir un drame. Et que cette impossibilité à donner une allure, une atmosphère dramatique à des événements pourtant douloureux soit elle-même un drame, cela va de soi — c'est même l'intérêt du livre, qui n'est nullement négligeable.

J. G.

*

LE CENTRE DU MONDE, par *Jean Bassan* (Gallimard).

« Il y a des sourires sans indulgence. J'ai essayé de faire sur l'égoïsme un roman souriant ». Le roman d'une concierge indiscrète, d'un comique tout tel quel, à arrière-goût amer. Et l'on se trouve en face d'une espèce de mystère mesquin qui n'est pas sans donner à songer. Celui qui porte intérêt seulement à soi-même, ne trouvant au centre du monde que ce vide grisâtre, ne serait-il pas dérisoirement tenté de s'intéresser aux affaires des autres ? Tout le monde, peut-être, tient un peu de cette concierge, (minutieusement peinte ici, à petites touches, et qui, pourtant, fait figure de type). La justesse, le peu d'outrance, le naturel, une bonhomie à fine pointe qui semble la sympathie même du romancier-né pour toute créature, tout cela ne fait-il pas de ce roman un remarquable début.

HENRI POURRAT

*
* *

LES REVUES

DEVOIRS D'UNE REVUE

Jean Schlumberger rappelle, dans *Vendredi* (13 mars), le temps des *Cahiers de la Quinzaine :*

On sourirait aujourd'hui à l'énoncé des bien modestes chiffres autour desquels tournait alors l'existence d'une revue. Cercle étroit de lecteurs, humbles salaires : la publication moderne la moins prétentieuse semble d'allures américaines en regard des conditions où Péguy travaillait. Après dix ans de luttes, chaque échéance restait un problème. Quelques abonnements de plus ou de moins assuraient ou ruinaient l'équilibre budgétaire ; aussi les amis qui étaient parvenus à en recruter deux ou trois les surveillaient-ils comme du lait sur le feu.

Car, pour un rien, la mauvaise humeur des lecteurs débordait. Péguy avait cet admirable et périlleux principe que chaque numéro d'une revue doit toujours déplaire à une fraction de sa clientèle ; qu'ainsi seulement elle maintient un alerte esprit d'examen, évite de tomber dans un ronron d'idées reçues une fois pour toutes, que le lecteur attend, qui flattent ses goûts et sa paresse.

Or, un grand nombre d'abonnés ne voulurent jamais comprendre une méthode qui faisait tant d'honneur à leur courage intellectuel. Ils y voyaient un manque d'égards, une insolence. Ceux que j'avais gagnés, étaient-ils susceptibles plus que les autres ? ils restaient en tout cas d'une incompréhension désespérante. « Mais enfin, leur répétais-je, ce que Péguy vous a donné de positif, de stimulant et souvent d'admirable, cesse-t-il d'exister pour vous parce qu'un cahier vous a choqués ? Allez-

vous repousser cette richesse pour une minute d'agacement ? » Et les récalcitrants convenaient que peut-être ils se punissaient eux-mêmes : mais ils se devaient, disaient-ils, de manifester leur conviction par un claquement de porte.

... Que les *Cahiers* se soient maintenus est peut-être un miracle, mais c'est un de ces miracles qui ne tombent pas du ciel sans qu'une volonté héroïque ne les contraigne à en descendre. Malgré bien des déboires, Péguy est tout de même parvenu à constituer un noyau de lecteurs qui acceptaient de voir confronter à des opinions qui leur étaient chères des manières de penser qui les irritaient. Ils ont fini par comprendre que ce qui importe dans une publication comme dans une doctrine, ce n'est pas qu'elle ne nous blesse jamais, c'est qu'elle nous enthousiasme quelquefois.

* * *

Dans *Commune* (Mars), ces réflexions d'André Gide :

UN SUJET D'ENQUETE

En rangeant des papiers, je retrouve la copie d'une lettre qui m'avait paru intéressante et mériter d'être conservée. Il m'arrive parfois, ainsi, de recevoir une lettre de quelqu'un dont ce n'est nullement le métier d'écrire et qui, sans aucun souci d'émouvoir aucun public, mais par la simple expression directe et naïve de *sa* vérité, laisse loin en arrière les artifices des littérateurs les plus roublards. La lettre que voici fut écrite par mon beau-frère il y a quatre ans. Mon beau-frère a toujours vécu complètement retiré du monde ; cultivateur, il se plaît surtout dans la société des animaux qu'il élève ; en dehors de quoi sa principale occupation est la chasse ; il n'est du reste pas sans lectures, sans goût et sans culture littéraire, comme il appert dans le petit récit que voici :

... J'en ai pour huit jours à me remettre le cœur d'une grande colère que j'ai eue avant-hier soir.

Après dîner, nous nous promenions, Jeanne et moi, le long de la rive de la basse Seine. A un endroit où il y a des roseaux et où souvent, le soir, j'ai vu des canards et des sarcelles, je promenais machinalement mes yeux sur l'eau qui était haute. Tout à coup, j'aperçois, au ras de l'eau, quelque chose de noir qui ne bougeait pas. Il me semblait voir un fouillis de poils et des yeux qui me regardaient fixement. Très intrigué, je descends sur le

bord et je vois un malheureux griffon, une corde au cou, qu'une grosse pierre retenait. La tête dépassait l'eau ; celle-ci atteignait les lèvres, ce qui empêchait le chien de hurler, mais ses yeux suppliaient.

La scène était facile à reconstituer ; un type, voulant noyer son chien, peut-être parce qu'on a mis la taxe à quarante francs, l'avait lancé à deux mètres du bord, croyant que l'eau était profonde, et le misérable était parti malgré les gémissements de sa malheureuse petite bête, comptant que la marée montante la noierait. Je voulais me mettre à l'eau pour la repêcher, mais Jeanne m'a retenu parce que je venais de manger ; alors j'ai couru cinq cents mètres, demander à des faucheurs s'ils voulaient bien me donner un coup de main pour déplacer les grosses pierres de la... (mot illisible) et, avec le talon de la faux, ramener le cabot. L'un d'eux est venu avec moi. Il m'a dit que nous avions le temps car la marée baissait. Nous sommes enfin arrivés à ramener le chien. Il ne tenait plus debout, tellement il était fatigué. Je n'avais que deux francs de monnaie ; aussi ai-je dû donner dix francs au type, ravi. Puis j'ai bouchonné la petite bête qui me léchait les mains ; et nous l'avons enveloppée dans le manteau de laine de Jeanne. Arrivés à la maison, il était bouillant et gambadait partout. Je l'ai alors examiné. J'ai vu qu'il n'avait pas plus de quatre mois ; bâtard de fox à poil dur ; mais déjà trop haut sur pattes : un malheureux de plus en perspective. Alors je lui ai mis dans une assiette la moitié de la soupe chaude de ma chienne et je l'ai emmené au bout du jardin. Il mangeait avidement en remuant la queue. Quand il fut aux dernières bouchées, un coup de fusil lui écrabouilla le crâne et l'assiette. Je l'ai enterré. Jeanne m'a dit : « C'était bien la peine... »

Si. Quand même. L'eau se retirait ; il eût attendu toute la nuit la mort avec la marée nouvelle. Grâce à moi il a vu des êtres humains venir le secourir, le caresser et, quand il fut bien réchauffé, le ventre plein d'une bonne soupe, il a été envoyé ad patres *sans se douter de rien.*

Mais cela m'avait tellement secoué que j'ai dû absorber pas mal de belladone pour me calmer le cœur...

Ayant lu ce récit à quelques amis, je fus assez surpris de voir qu'il provoquait des réactions très différentes, allant de l'approbation enthousiaste (« Ah ! quel brave type ! Comme c'est bien ce qu'il a fait là ! ») au simple haussement d'épaule (« Pourquoi diable a-t-il fait cela ? C'est un fou ! Il fallait tuer le chien tout de suite, ou le garder après l'avoir sauvé »). Cette

dernière réaction était, on a pu le voir dans le récit, celle même de la femme de mon beau-frère.

J'ai pensé qu'il serait intéressant d'adresser ce petit récit aux enfants des écoles de l'U. R. S. S. Je serais particulièrement curieux de connaître leurs réactions à ce sujet. Il me semble qu'elles seraient révélatrices. Volontiers je ferais pareille expérience dans les écoles de France, si seulement j'en voyais la possibilité. J'ai pensé qu'en U. R. S. S. il ne serait pas impossible d'obtenir que ce récit fût lu dans les écoles et que des questions fussent posées aux enfants par les maîtres. Ces questions-ci par exemple : « Que pensez-vous du comportement de X... à l'égard du chien ? Estimez-vous qu'il a eu raison ou tort d'agir ainsi ? Comment expliquez-vous sa conduite ? Quelles raisons donnez-vous pour l'approuver ou le désavouer ? Comment eussiez-vous agi à sa place ? » Il importerait, il va sans dire, que le maître ne fît pas connaître aux enfants ses réactions personnelles et sa propre façon de juger ; qu'il les laissât parfaitement libres d'exprimer la leur sans du tout intervenir ou chercher à incliner leur jugement. La seule chose qu'il importerait pourtant de leur faire remarquer, c'est que mon beau-frère est « éleveur » et attache, par conséquent (si l'on veut, par « déformation professionnelle »), une grande importance aux qualités particulières des sujets. Il faut ajouter qu'il est dans une très petite situation de fortune et ne peut s'offrir le luxe des bouches de plus à nourrir.

Je pense que si les réponses de ces enfants étaient données par écrit, il ne serait pas sans intérêt de publier les plus importantes, les plus significatives. Je serais personnellement très désireux de les connaître, et savoir aussi dans quel sens s'est affirmée la majorité des réponses. A la suite de cela, peut-être sera-t-il possible qu'une semblable enquête enfantine fût faite également dans d'autres pays.

Je sais qu'en publiant ce récit, j'encours la violente réprobation de mon beau-frère ; mais c'est affaire entre lui et moi.

*
* *

LAKANAL

Des *Notes intimes* de René Bazin (Revue des Deux Mondes, 15 février) :

M. Boissier racontait qu'en 1834, étant élève à l'Ecole Normale, il avait rencontré un petit vieillard, en habit vert, qui trottinait à la fin d'un cortège d'enterrement. Le petit vieux avait rejoint le groupe d'élèves, et leur avait dit :

« Vous ne me connaissez pas, jeunes gens ?

— Non, monsieur !

— Je suis Lakanal...

Et il avait ajouté, car en ce temps-là il y avait des *jetons d'enterrement* :

— Je suis pauvre, et je ne manque pas les enterrements ; je les suis, comme je peux... Oui, Lakanal, messieurs, Lakanal... »

*
* *

MEMENTO

L'Amour de l'Art (janv. 1936) : *Pour une science des formes*, par E. d'Ors ; *Vermeer et Proust*, par R. Huyghe.

Bulletin de l'Union pour la Vérité (3-4) : *Sur la guerre d'Ethiopie*, exposés et discussions, par P. de Lanux, G. Scelle, A. Gide, Jean Guehenno, H. Massis, etc.

Cahiers du Sud (janvier) : *Poèmes* de Jean Wahl ; *Machines*, par M. Moré.

Le Divan (mars) : *J. Carcopino*, par Pierre Lièvre.

Esprit (mars) : Cahiers de littérature prolétarienne, présentés par Henri Poulaille.

Le Figaro (17 mars) : *L'espérance des hommes*, par François Mauriac.

Marges (10 janvier) : *Souvenirs sur Mallarmé* d'Edm. Bonniot, présentés par H. Charpentier.

Marsyas (mars) : *Kipling*, par Denis Saurat.

L'Ordre nouveau (15 janv.) : *Les matamores de la Révolution*, par A. Ollivier.

La Relève (5) : *Nature de la politique*, par Jacques Maritain.

Revue des Deux-Mondes (1er mars) : *Un Hamlet de Gerhard Hauptmann*, par Louis Gillet.

Revue de Paris (1er mars) : *En marge du Dictionnaire philosophique de Voltaire*, par Julien Benda.

Vendredi (20 mars) : *Le garçon savoyard*, par C.-F. Ramuz.

*
* *

CORRESPONDANCE

Mon cher Paulhan,

Je répondrai ici à la lettre que vous me communiquez de M. Jacques Morland ce que je lui ai répondu à lui-même, quand il me l'a adressée.

J'ai perdu toute patience pour lire des lettres de trois pages. Je suis dans la résolution de ne rien répondre à tout ce qu'on peut écrire sur la publication de mon *Journal*. Je n'ai aucun don d'invention et je ne mens jamais. J'ai rapporté textuellement ce que m'a raconté Remy de Gourmont, noté par moi le soir même du jour qu'il me l'a raconté. Je me demande pourquoi diable j'aurais été inventer cela.

Mes cordialités.

P. LÉAUTAUD

L'AIR DU MOIS

OPINION POUR L'ÉTHER

On m'a posé bien des fois la question que de nouveau vous [1] m'apportez aujourd'hui : *Qu'est-ce que l'Art ? qu'est-ce que la poésie ?* Je devrais dire d'abord ce qu'à mes yeux ils ne sont pas. L'art est tout autre chose qu'une copie plus ou moins soigneuse de la réalité, bien que je ne nie pas l'intérêt de ces compositions naïves d'écolier quand l'auteur y apporte suffisamment de sincérité au service d'un regard direct et pur. Et la poésie elle-même est autre chose qu'une composition artificieuse et numérique de syllabes et de consonnances, bien que l'alexandrin et le sonnet aient une place légitime et honorable, tout à côté du rayon horlogerie et bijouterie, dans l'Exposition générale des produits de l'ingéniosité humaine.

L'art comme la science est une attitude en présence de la réalité. L'art comme la science a pour objet d'interroger la réalité et pour en tirer une réponse significative ou utile de lui poser des questions justes. Pour obtenir ces réponses l'art et la science emploient des moyens différents, et la poésie elle-même a une technique, en partie suggérée par la tradition, mais pour le surplus et surtout adaptée à l'idiome propre et à la situation particulière de l'interpellateur. Il s'agit de trouver, à tel moment favorable, la proposition si nette et si précise, l'accent si fort, l'intonation si persuasive, que notre éternel interlocuteur ne puisse se dérober davantage à l'invitation. A ce rôle il faut une âme puissante et une habileté consommée. Il faut que le témoin de l'artiste, que le lecteur du poète puisse dire en l'écoutant : Oui, voilà ce que j'aurais voulu dire moi-même, voilà l'idée que j'aurais voulu mettre au jour moi-même pour savoir ce qu'elle a à faire ou à dire, toute nouvelle dans un monde devenu nouveau avec elle, voilà la question que

1. Vous, c'est l'*Intransigeant*, qui me questionne au nom de l'éther.

j'aurais voulu poser, une question si belle et si profonde et tellement irrésistible qu'elle porte avec elle-même sa réponse. Je veux dire une question si bien formulée qu'elle crée en nous la condition nécessaire à l'intelligence de la réponse, qui est une attention extasiée.

PAUL CLAUDEL

L'ART CHINOIS A BURLINGTON HOUSE

Des bronzes précieux et des statues en ronde-bosse ont été récemment exhumés à Ngan Yang, dans un site qu'il est facile de dater : douze siècles avant notre ère. L'un de ces bronzes est exposé à Londres, ainsi qu'un buffle en ronde-bosse. Ces deux œuvres (le bronze en particulier) témoignent d'un métier si achevé qu'il faut bien les considérer, non pas comme des témoignages sur l'art chinois ancien, mais comme les vestiges d'une culture déjà vieille. L'exposition de Londres permet donc à l'archéologue de se poser cent questions auxquelles il ne peut pas répondre ; celle-ci, par exemple : dès le xe siècle de notre ère, six ou sept siècles avant les grands paysagistes d'occident, la Chine eut Tong Yuan et Mi Fei. Pourquoi ? (que le bouddhisme Zen, féru de symboles cosmiques, ait confirmé le goût des Chinois pour la nature, j'y consens. Mais on voit à Londres une toile, antérieure au développement de cette secte et qui représente un groupe de daims, très naturels, dans un bois qui ne l'est pas moins. Alors ?)

Celui qui renonce à résoudre les problèmes critiques posés dans chaque salle comme autant de pièges à prendre l'attention, celui-là seul peut acquérir, à défaut d'une réputation de sinologue, deux ou trois idées sur l'art chinois :

Les « chinoiseries » dont s'ornent cheminées et buffets de province recopient, en les enlaidissant, des œuvres datées du xviie ou du xviiie siècle et dont les tons criards, les formes surchargées, décèlent l'épuisement d'une esthétique que les préjugés nationaux des mandchous confinaient dans le pastiche. Les salles consacrées aux productions des Ts'ing (tableaux, broderies et faïences bariolées) blessent l'œil et le goût. Ce n'est point là qu'il convient d'admirer, mais chez les Han, les Souei, les T'ang, les Song, les Ming. Ces dynasties ne fermaient pas l'Empire aux étrangers : elles ont produit un art, sobre de formes et de couleur discrète, qui, constamment renouvelé par croisements, n'a point dégénéré en imitation de soi-même. Il en est des civilisations comme des races :

résidu de réactions fortuites entre diverses influences dont le dosage même est laissé au hasard, la beauté, une fois obtenue, ne saurait procréer par masturbation spirituelle ; « nationaliste » autant que doit l'être un étranger usurpateur, la dynastie des Ts'ing sous-estimait pourtant le pays qu'elle avait conquis : en quelques centaines d'années, la Chine avait intégré le bouddhisme ; témoin ce prestigieux boddhisattva de la collection Rockefeller, témoins les chevaux découverts à Nazar Tagh, témoin toute la peinture Song. Nulle autre culture ne sut aussi longtemps maintenir, entre vingt diverses tendances, une aussi souple cohésion. Scytho-sibériens, iraniens, hindous, s'ils proposèrent à l'Empire des techniques ou des thèmes, jamais n'imposèrent leur génie.

Ce qui donne à la civilisation chinoise un pouvoir aussi surprenant d'absorption, c'est que, plus qu'aucune autre, elle possède à la fois le sens du réalisme et celui de la stylisation. La beauté se situe quelque part entre la nature et le mythe, entre l'absolue tricherie et l'absolue sincérité, entre les tâtonnements du bambin et la nécessité des formules mathématiques. Dès les premiers bronzes connus, et jusqu'aux Ming, l'art chinois se tint sur ce plan miraculeux d'intersection entre deux mondes. Jamais grossièrement naturaliste, jamais excessivement abstrait, le génie de l'Empire interprétait le monde comme si la beauté, bien plus que l'espace et le temps, était la forme *a priori* de la sensibilité. Plus que les problèmes de perspective ou de couleurs, c'est ce qui me touchait à Londres. Je songe au *Canotage nocturne*, de Ma Yuan, aux *Canards dans la neige*, de Liu Tche, à la *Pêche enneigée*, d'un auteur inconnu, au *Retour du berger*, de Li Ti, à l'*Attente devant la rivière en automne*, par Ts'in Ying, etc... Il se peut que soit tracée chaque aiguille de chaque pin : jamais pourtant ce réalisme n'est vulgaire, discipliné qu'il est toujours par la force de la forme. (Quand Hiu Kouei peint à l'encre, sur un rouleau de soie long de douze mètres environ, *Dix mille lis* du Yang Tse Kiang, il parvient à *tout* peindre en présentant *quelques* détails choisis).

A nous qui oscillons, sans trouver notre équilibre, entre le dessin pur et les taches de couleur, entre Mirbeau et Mallarmé, l'exposition de Londres offre l'exemple d'un art qui d'emblée trouva la formule idéale et qui, l'appliquant avec rigueur, sut toutefois éviter le monotone. Cette femme avait bien raison, qui disait : « Ces Jaunes, tout de même, ils sont rudement épatants. »

ETIEMBLE

JEAN HÉLION AUX « CAHIERS D'ART »

Joseph Bertrand, mathématicien de son temps célèbre, disait : « Je peux faire correspondre une courbe d'un certain ordre au tracé d'un éléphant ; accordez-moi un degré de plus, et je lui ferai lever la trompe. » Parti des éléments picturaux les plus simples, Jean Hélion, multipliant les rapports, reconstruit la réalité, c'est-à-dire *une* réalité. Du point sans forme projeté sur la blancheur indifférenciée de la toile contenant en puissance toutes les couleurs, surgissent et se développent des êtres que le peintre crée en les décrivant, comme pourrait écrire en ondes à la surface d'un étang un physicien (poète) qui en troublerait le calme en prévoyant les multiples interférences nées de son intervention.

La peinture d'Hélion se développe à la façon d'un être vivant : de surprise en surprise, mais avec certitude ; et dans ses derniers tableaux, nous voyons ses « personnages » ouvrir les yeux — ces yeux que notre aveuglement nous empêchait jusqu'alors de discerner, comme on ne soupçonne pas d'un petit oiseau dénudé de quel merveilleux plumage, grandi, il se revêtira.

RAYMOND QUENEAU

IGNACE

Il y a l'intelligence de la bêtise ; il y a la bêtise de l'intelligence. La bêtise intelligente connaît sa place et l'emplit tout entière comme un chien sa niche. Elle ne s'encombre pas de la pensée, elle ne fait pas de sentiment ; elle est pensée, sentiment et matière en même temps. Elle est poésie pure, c'est-à-dire parfaite erreur, déformation totale ; l'œil et l'objet se croient la même chose, jouent et luttent ensemble comme les vagues et les jeunes chats. Elle est adaptation immédiate, insensée. Elle parle avec la voix des pères du taoïsme, elle dit : « L'univers est un doigt. Toute chose est un cheval. » Elle est la magie sympathique, la complète familiarité avec n'importe qui et n'importe quoi.

C'est le sauvage attardé à la chasse qui veut arrêter le soleil. Il fait une boucle avec une corde à une branche, lorgne le soleil à travers, serre le nœud et dit : « Attends que je sois rentré chez moi et je te donnerai du lard. »

C'est Dranem qui chante quelque chose dans ce genre-là :

Et v'là que la d'moiselle

. . . .

M'attrape le ventre à deux mains
Et l'mélange avec le sien
En m'disant : « Moi j'suis comme ça
Tu l'as voulu, t'en crèveras... »
Quand elle s'arrêta, j'lui dis :
« L'bonheur est court... c'est fini. »
« Demain, qu'ell'm'répond, Jésus,
J'te l'allong'rai un peu plus. »

N'oublions pas que le royaume des cieux est promis aux simples d'esprit.

Ignace aurait pu être un chef-d'œuvre de bêtise ; son absence totale de prétention intellectuelle autorisait toutes les espérances ; la présence de Fernandel comme protagoniste semblait un gage certain de réussite. C'est raté par manque d'énergie et d'application, par flemme. C'est une resucée de resucées, un assemblage puéril de petites ficelles qui montrent la corde avec, brochant sur le tout, ou plutôt sur le rien, deux ou trois effets *modernes*, c'est-à-dire moins vieux que le reste, mais plus démodés. Ce n'est pas qu'un vaudeville doive nécessairement apporter du nouveau ; les meilleurs sont souvent ceux qui sont faits suivant les bonnes vieilles formules, mais la recette ne suffit pas, il faut aussi l'art et les soins du cuisinier.

Les auteurs d'*Ignace* ont cru qu'il suffisait d'écrire n'importe quoi, que Fernandel arrangerait tout. Évidemment, Fernandel fait passer bien des choses, il ressemble à tous les animaux de la création, il a un physique en or ; ses mines amusent à coup sûr, mais il se laisse trop aller, lui aussi. Il est en train de se gâter ; il affaiblit ses effets en les escomptant ; il se complaît en lui-même, il oublie son art. Il est ravi de ses mains blanches, du rire des femmes. Mais qu'il fasse attention ; a-t-il remarqué ceci : que ses drôleries font rire, certes, mais peu de gens à la fois, quelquefois une seule personne. Il ne déclenche pas l'hilarité générale, parce qu'il ne se donne aucune peine et parce qu'il ne se donne pas. Il se disperse en hors-d'œuvre dont chacun prend ceci ou cela. Oui, qu'il fasse attention, Fernandel, il a de beaux lauriers encore neufs, qu'il ne pionce pas dessus.

ADRIENNE MONNIER

HARMONICA ; TCHAPAIEV

Les films soviétiques offrent un double spectacle, celui de la salle dépassant parfois l'autre en intérêt. La salle, ce jour-là,

était comble. On donnait deux films : *Harmonica* et *Tchapaïev*.

Harmonica n'est qu'un lever de rideau, une idylle aussi fausse et aussi vraie qu'on peut souhaiter. Elle ne manque ni de longueurs, ni de gaucherie, ni, à deux ou trois reprises, de fadeur. Mais on y voit danser des êtres jeunes ; on les entend chanter ; ils sont en parfait accord avec les paysages les plus simples ; ils savent enfin rire d'eux-mêmes, mais non du sens de leur vie. La salle était un peu déconcertée : les symboles semblaient trop naïfs, l'humour trop poussé, la composition trop lâche. C'est bien pourtant le premier mérite de ce film, qu'on y veuille dire quelque chose et qu'on le dise en jouant. De la première à la dernière image, *Harmonica* est une ronde en l'honneur de la vie, du travail accepté, d'un esprit et d'un corps libres. Cela peut être enfantin ; mais peu d'images m'ont semblé plus émouvantes.

Vint *Tchapaïev*, que l'on attendait et qui a fait délirer la presse de tous les partis. *Tchapaïev* n'est ni meilleur ni pire que les vingt films où les Etats-Unis retracent leur histoire. De bonnes images, de bons acteurs : c'est un film habile et ce n'est rien de plus. — Soudain, au milieu du film, comme les hommes de Tchapaïev, collés au sol, attendent le combat, une compagnie de russes blancs marche contre eux, par files impeccables, au pas de parade. Il y a de tout dans cette parade : de l'insolence, de la sottise, si l'on veut, mais aussi un courage et une tenue devant la mort qui ne sont point chose si commune. Quelques hommes tombent ; la marche se poursuit à la même cadence, avec le même détachement. La salle se tait. Brusquement une mitrailleuse entre en jeu ; on voit s'abattre, l'une après l'autre, les files de Blancs. La moitié de la salle éclate en applaudissements, en injures et en moqueries. C'est un des spectacles les plus ignobles auxquels on puisse assister. Je ne le confonds pas avec la cause qu'il prétend servir. Mais je ne l'aurais pas cru possible. Il se renouvelle, me dit-on, presque à chaque représentation.

MARCEL ARLAND

UN FILM DE HATHAWAY : PETER IBBETSON

Un petit garçon, une petite fille s'aiment follement et les voilà séparés. Lorsque, plus tard, le hasard les rapproche, elle est mariée. Les années n'ont rien effacé, ils vont enfin réaliser leur amour, et fuir. Le mari intervient : il est tué. Sur ce plan, Hattaway, metteur en scène plein de tact, pouvait enchaîner

des images simples, graves et sans doute un peu fades. C'est ce qu'il a fait, excellemment. Jusqu'à ce point du récit, le film mérite bien des éloges mais enfin de ceux qu'on n'a pas marchandés à quelques bandes du même mérite.

Au delà, le vrai film commence. Peter, condamné à la prison perpétuelle, gît dans son cachot à la merci de la brutalité de ses geôliers. Mary, seule dans sa maison, attend. Tous deux ils attendent, mais quoi donc ? Ils savent bien qu'ils ne se reverront jamais. Ils attendent leurs rêves. Et voici : leurs rêves alternent, se suivent, se mêlent, se répondent. Parfois, en même temps, ils ont le même rêve.

Nous avons subi à l'écran beaucoup de fantaisies oniriques. Elles autorisent les plus beaux effets et c'est par là qu'elles nous sont devenues suspectes : des *effets*.

Il s'agit ici de bien autre chose. Sans doute le réalisateur n'a négligé aucune des ressources de son art pour présenter ces visions. Il est adroit, Dieu merci, mais nous ne nous avisons guère de son adresse.

Les songes de *Peter* et de *Mary* sont faits de la même étoffe que la réalité de leurs existences. Il a rêvé de recevoir un anneau. Elle a rêvé aussi de le lui envoyer. Il le reçoit. En rêve ? En réalité ? Ce n'est plus à eux de le savoir, ni au spectateur, ni à personne. Peut-être l'étrange pouvoir de ce film tient-il à ce que de telles questions y perdent tout sens. Et ainsi de ces espoirs, ces désespoirs, ces courses en plein champs, ces arbres arrachés à l'enfance, ces montagnes écroulées, et cette fidélité, la plus violente des passions. Il n'y a plus d'autre vie que celle des songes, plus de songe qui ne renferme, à un instant donné, toute la vie. Et toujours ces barreaux de la cage, rêvés, touchés, traversés, rêvés...

On a écrit qu'il y avait bien de la littérature dans ce film. Possible. Voilà une injure que l'on trouve volontiers sous la plume des littérateurs. Littérature, naïveté, talent, rouerie, je veux bien, et des longueurs.

Il y a ceux qui feront *d'abord* ces remarques et savoureront leur finesse. Il y a aussi ceux qui bâilleront, et ceux qui riront. Je pense aux autres.

JEAN VAUDAL

LA VOLONTÉ POLITIQUE

La France est un pays de grande volonté de travail. Chacun y cherche un métier et se désole s'il n'en trouve point. Les 330.000 chômeurs inscrits sont peu de chose auprès des millions

qui ont été secourus en Allemagne, en Angleterre, en Amérique. Cette réduction de la statistique de l'oisiveté forcée n'est pas qu'une conséquence de l'état social mais de l'énergie individuelle. Nous sommes le pays où il y a le moins de « profiteurs du chômage ».

Le Français ne renonce pas plus facilement à ses outils qu'à sa femme. A son énergie d'amour s'ajoute sa volonté de croyance. On ne le fait pas vite changer d'idée. Après Lamennais se plaignant de l'évacuation des églises et de l'indifférence en matière de religion s'organise la passion politique, l'affluence dans les partis, les fédérations, les sections, les comités, toute cette administration du culte social qui subit aujourd'hui un changement bien mal étudié. Que ce soit dans les partis de droite ou de gauche, la France a encore une énergie de doctrine mais elle n'a pas de volonté politique. Les nations où cette puissance spirituelle est dominante sont l'Angleterre et les pays de fascisme. Que ce soit pour l'interprétation impériale de la Société des Nations ou la souscription de l'emprunt à 1 % couvert en trois heures, le peuple britannique agit comme si une autorité brutale pesait sur lui, mais il se l'impose, il ne s'y abaisse pas. Une pareille cohésion dans le fait gouvernemental n'existe ailleurs que par l'autoritaire. Les hommes qui ont soumis des nations à la volonté politique sont autres que des adversaires du capitalisme par l'idée de révolution. Ils lui sont des étrangers par ignorance de sa culture. Quand on les examine de Mustapha-Kemal à Hitler en passant par Lénine, Mussolini, Staline, nulle part on ne trouve dans ces révolutionnaires des chefs éduqués mais des chefs de volonté.

C'est la faillite de l'intelligence devant le caractère, la preuve de la suprématie spirituelle du Primaire et l'évidence que l'ancien capitalisme périt par l'Ecole encore plus que par le Profit.

Si la France devant ces exemples de catégorisme manque de volonté politique, elle le doit à son excès d'intelligence et au jeu des idées commencé dans les programmes universitaires, achevé au Parlement.

Un étudiant rameur d'Oxford ou de Cambridge a le culte de l'énergie comme l'instituteur campagnard Mussolini ou le peintre Hitler. Tous apporteront à la politique la décision plus que la proposition.

La France est parvenue par les habitudes de la mobilisation à une parfaite ordonnance matérielle des masses d'hommes, mais si l'on veut voir le désordre moral qui accompagne cette

marche au pas, c'est surtout dans les formations de droite que l'investigation sociale en trouve l'exemple. La discipline imposée aux corps y contredit l'incohérence et la mollesse laissée aux esprits. Car l'intelligence n'y est pas et la volonté non plus. Comment se fait-il que les chefs du nationalisme, attitude d'esprit en apparence très énergique, aient toujours été des incertains de décision et des amoindris de pensée ?

Boulanger, Déroulède, La Rocque témoignent d'une qualité humaine fort médiocre.

L'intelligence est à gauche mais pas pour atteindre la volonté politique. Sa pratique est la combine. La ruse parlementaire vaut celle de Louis XI. Or le malaise politique des nations est la recherche de l'autorité. Les pays qui en ont plénitude comme la Russie, l'Allemagne, semblent bien avoir accordé aux individus un ravissement par la disparition de l'incertitude. L'embarras de la France vient probablement des vestiges de l'autorité ancienne récapitulée dans les partis de droite incapables d'avoir l'adhésion nationale, et de l'incapacité des partis de gauche à hériter de la volonté catégorique de gouvernement.

C'est la décision qui l'emportera probablement plus que la doctrine. Un communisme gallicanisé aurait promptement l'adhésion d'un grand nombre des manifestants ordonnés par M. de la Rocque qui trouveraient enfin ce dont ils ont besoin et dont leur éducation les a privés : un commandement.

L'autorité est devenue pour la jeunesse un besoin physique comme la caresse.

L'inintelligence de la vieille droite apparaît dans le choix d'un aristocrate pour le commandement des forces juvéniles de la nation. Tout éloigne cet homme médiocre de la possibilité du succès. Il use une foule dans l'attente de ce qu'elle ne veut plus attendre : la décision.

Incapable de se taire il donne la mesure de l'inanité de sa pensée, incertain à conclure il n'a ni la combine du routier parlementaire ni la promptitude d'action du primaire. Il est le bien élevé sans être l'instruit et le chef sans être le résolu.

Il jalonne tout ce qui manque, plus qu'il n'apporte tout ce qu'il faut.

La place est libre à la volonté politique. Quelle doctrine en aura le courage ? Elle ne ralliera pas que ses adhérents mais encore ses adversaires.

PIERRE HAMP

LE POÈTE ET LES JOURNALISTES

Pour les journalistes, l'honneur de la profession, s'il existait, consisterait à s'exprimer en toute indépendance. On sait à quoi s'en tenir à cet égard. C'est cependant au nom d'une telle notion que cinq ou six journalistes crurent pouvoir, l'autre soir, injurier, à la brasserie Lipp l'un des plus grands poètes vivants, et par conséquent l'un des hommes par la grâce desquels notre vie garde un sens : Léon-Paul Fargue. Dans son poème intitulé *Haute Solitude* et paru ici même, Léon-Paul Fargue retraçait un de ses jours entre les jours, et au moment de qualifier un certain type de journaliste contre lequel on bute trop souvent dans les cafés et dans les salles de rédaction, la métaphore « Prix Nobel de chantage » vint magnifiquement sous sa plume. Les lecteurs de Léon-Paul Fargue ne s'attendaient pas, non plus que lui-même, à ce que la corporation des journalistes allât jusqu'à se reconnaître spontanément dans une expression qui, pour son auteur, ne pouvait viser que les plus méprisables d'entre eux.

Il ne nous reste plus qu'à en prendre note. Toutefois, nous ne pouvons nous défendre d'un certain étonnement de devoir compter, parmi les agresseurs de Léon-Paul Fargue, certains hommes d'un commerce agréable, et dont nous n'augurions nullement qu'ils allaient répondre : « Présent ! » au moment où l'authentique héritier de Baudelaire et de Rimbaud faisait l'appel des maîtres-chanteurs. Nous voulons croire que quelques-uns d'entre eux se sont calomniés.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

PERGOLA

Ils plongeaient et maintenaient leur tête dans la vase — un peu suspecte —, les pieds élégiaquement en l'air, le corps nu, tenu en équilibre par les mains sur le doux fond, ces rejetons de la plus éclatante race, pour obtenir des sous des promeneurs.

C'était un réparateur de tuyaux qui avait beaucoup voyagé, M. de Ziebenthal — il venait à la maison — qui racontait cela.

Nous étions en pantoufles et bien petits l'un et l'autre. Le corridor sentait le faux marbre fraîchement peint. Nous nous intéressions à la lampe à souder qui, même quand elle ne soudait pas (alors il parlait), faisait un terrible jet bleu en l'air, ou de côté ou en bas. Ce qu'il disait (le jet ponctuait

dangereusement ses phrases dans une direction qui aurait pu être la nôtre, mais il faisait attention) c'était qu'à Southampton il y a une plage de limon ferme et mille chaises posées dessus le Dimanche. Un orchestre, au bout d'un long débarcadère vitré. Les lames déferlent, les mouettes font de blancs accents sauvages. La Bible déambule et se débite. Mille messieurs et autant de dames assis sur ces chaises font craquer des pistaches cultivées dans les profondes serres tièdes de Hollande — c'est beau ce petit vert psittacique qu'on obtient — tout en consommant de la bière pâle ou de celle-là qui s'appelle *stout* qui mousse comme la fin du monde, qui est noire, où intervient une salubre participation de sang de bœuf. La musique était endiablée, si bien que tout ce monde inconssciemment battait la mesure, soit avec des badines, soit simplement de la pointe et du talon du pied croisé (il disait, et lui aussi battait la mesure au gros tonnerre de sa flamme bleue toujours oscillante du bas tant qu'il parlait). Et il ajoutait qu'il n'y avait pas que cela : qu'il y avait un spectacle : ce que j'ai dit au début : que les plus suaves anges divinement blonds de la terre, complètement nus, disparaissaient sous l'eau puis ressortaient, le corps tenu en équilibre et la tête plongée dans la m., pour obtenir de ces sous au gracieux décolletage victorien.

CHARLES-ALBERT CINGRIA

LES PROPOS DE M. POLYPHÈME DURAND

MYSTÈRE DES BOUTS-RIMÉS

« Vous vous montrez à l'accoutumée si attentifs aux modes et caprices de l'existence parisienne, nous dit M. Polyphème Durand, qu'il ne vous aura sans doute pas échappé qu'un grand nombre de nos contemporains s'abandonne, en cette saison, aux laborieuses délices des bouts-rimés. Notez, de grâce, que je ne suis point du tout prêt à fi faire, si je l'ose dire, de cet exercice, si d'abord vous voulez bien m'accorder qu'il ne saurait produire nul chef-d'œuvre ni même à peu près aucun petit ouvrage où n'éclate quelque artifice ; mais je prends plaisir à lui rendre les armes, si vous acceptez de ne le tenir que pour un jeu qui puisse occuper chez les honnêtes gens un quart d'heure de ce loisir qu'ils emploieraient peut-être à bâiller en tentant, les cartes sur la table, de vaines réussites. On peut, au reste, user des bouts-rimés pour les condamner à l'instant

même que l'on se trouve contraint de les pratiquer et vous n'avez pas oublié que Molière, à qui l'on avait donné quatorze rimes où se rencontraient *grenouille* et *fatras*, se plut à s'écrier aux premier et troisième vers de son sonnet : « *Que vous m'embarrassez avec votre* grenouille... *Je hais des bouts-rimés le puéril* fatras... »

— Reverrons-nous donc, dit M. Théodore Decalandre, les temps de ce fameux Dulot, dont Sarazin nous assure, en un poème en quatre chants, qu'il descendit de la lune à la tête de l'armée des Bouts-Rimés ? Vous vous rappelez ces troupes bizarres qui traversent la nuit : « *Elles marchent sans ordre et descendent sans bruit ; — Elles veulent se rendre aux plaines de Grenelle — Avant que les Bons-Vers en sachent la nouvelle, — Et les surprendre tous, dans Paris renfermés...* » Vous vous souvenez aussi de leur défaite et comment Dulot lui-même périt d'un fort grand coup d'épée que lui donna sur la tête un certain guerrier nommé *Poème Epique*. Quelle bataille ce fut ! Sous la lame d'un cimeterre, « *Le Sonnet étonné branle sur ses tercets* » ; mais « *Au Sonnet difficile est l'Epigramme jointe, — Tous deux accoutumés à frapper de la pointe.* » En voilà bien d'une autre, et c'est pointe sur pointe et je vous entends qui redites verlainiennement : « *Fuis du plus loin la Pointe assassine...* » — Je voudrais pourtant, dit M. Durand, vous proposer quelques bouts-rimés.

Nous protestâmes tous, disant que mieux serait de continuer notre conversation toute faite, comme d'habitude, de tout ce qui nous passerait par l'esprit, et que nous n'entendions pas nous rendre les esclaves de quelques mots qu'on nous dicterait pour que nous tâchions d'y ajuster une pensée ou, du moins, d'autres mots ; mais sans vouloir seulement nous entendre, M. Durand nous proposa par trois fois les extrémités d'un quatrain : *larmes–alarmes, aujourd'hui–lui* ; puis : *amours-toujours, allée-envolée* ; enfin : *vérités-réalités, mensonges-songes.*

Nous gardâmes un moment le silence où, le crayon aux doigts, nous faisions des efforts infinis. Je vous demande ce qu'on peut bien tirer d'*amours-toujours*, de *larmes-alarmes* et de tous les *songes* liés à tous les *mensonges !* C'était se moquer ! Mais M. Lalouette, sortant de ses méditations, déclama : DE LA BRIÈVETÉ DES TENDRESSES : *Ne chantez plus que les amours — Puissent rimer avec* toujours, — *Comme* envolée *avec* allée : — *L'illusion s'est envolée !* On n'osa pas lui rire au nez et nous songions au concours de bouts-rimés qui est en *la Belle Hélène*, quand un autre de nos amis dit : *Je ne me plais qu'à de beaux*

songes — Que je nomme réalités — Et n'ai cure des vérités, — Si le bonheur est aux mensonges. Mme Baramel soupira : *Ne viendrez-vous demain, si ce n'est aujourd'hui, — Consoler un cœur plein d'alarmes — Pour qui l'amour enfin comme un astre aura lui, — Peignant d'un arc-en-ciel l'averse de mes larmes ?*

Ces trois quatrains n'enchantaient personne et non pas même leurs auteurs, mais M. Durand qui férocement se réjouissait de nos ridicules labeurs, nous fit entendre soudain ces paroles ailées : « *J'allais, Seigneur, pleurer un moment avec lui: — Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui. — Ah ! Madame, les Grecs, si j'en crois leurs alarmes, — Vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes... De la musique encore et toujours ! — Que ton vers soit la chose envolée — Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée — Vers d'autres cieux à d'autres amours... Chacun tourne en réalités, — Autant qu'il peut, ses propres songes : — L'homme est de glace aux vérités ; — Il est de feu pour les mensonges...* Ne connaîtriez-vous point les ouvrages de Racine, de Verlaine, de La Fontaine ou bien faudrait-il que l'on crût que les seules rimes sont incapables de réveiller en notre souvenir les fragments fameux où les poètes les ont placées ? C'est un petit problème que je vous offre, et vous m'avez assez bien gourmandé tout à l'heure pour qu'il me soit permis maintenant de prendre quelque plaisir à votre embarras.

TRISTAN DERÈME

MESSAGERS

Avril va peupler nos jardins et nos campagnes d'oiseaux migrateurs qui reviennent nicher sous notre climat. Depuis l'automne, ils nous avaient quittés pour hiverner sur les côtes méditerranéennes et jusqu'au centre de l'Afrique. Ils reparaissent chez nous au temps de l'éclatement des bourgeons et du réveil des insectes. Les mâles sont parés de leur costume de noces ; ils s'installent dans un coin de nature et se mettent aussitôt à chanter. Chacune de ces voix avertit alors les rivaux que le territoire est désormais réservé et signale aux femelles que l'occupant désire accueillir une compagne pour la saison des nids.

La mémoire du pays natal et la rencontre du site propice au genre de vie de l'espèce fixent les migrateurs. Ainsi, la plaine aux aspects divers, le coteau aride, la montagne et le marais reçoivent peu à peu ces messagers du vrai printemps,

celui des glycines et des genêts. Dès le début du mois, la bergeronnette printanière se faufile dans l'herbe nouvelle des prairies, avec son joli mouvement de hochequeue ; sa poitrine est jaune, sa fine tête d'un bleu cendré ; elle rejoint sa cousine, la lavandière grise, en livrée demi-deuil, sur une grève de rivière où les larges lames des iris d'eau émergent de la boue. Non loin d'elles, à l'endroit où un buisson d'aubépine à floraison hâtive met une tache blanche parmi les saules, la rousserolle des phragmites, qui vient d'arriver elle aussi, grimpe, par petits bonds saccadés, le long des hampes sèches des roseaux, en déversant un flot de notes dures. La grande rousserolle, celle dont le coassement est si fort et si rauque qu'il fait paraître celui des grenouilles presque musical, ne revient qu'à la fin du mois mais les hirondelles de rivage, au manteau brun, sont déjà nombreuses à attraper des moustiques et des mouches au-dessus de l'eau et à visiter leurs tunnels de l'an passé creusés dans la paroi verticale des berges.

Vers le quinze avril, un nouveau venu, le rouge-queue de muraille, poitrine fauve, manteau gris, gorge noire et bandeau blanc, vient se poser sur le toit des maisons, jusqu'au centre des villes s'il y trouve quelques jardins, et fait entendre tout le long du jour sa phrase monotone qui finit par un petit bouillonnement de sons. Sous les auvents des habitations, une autre hirondelle, celle de fenêtre, aux reins blancs, apporte du mortier pour réparer ses vieux nids.

En lisière des bois, le torcol, oiseau gris pilleur des fourmilières qui commencent à élever dans les prés leurs monticules terreux, lance une suite de cris nasillards étranges ; les paysans disent qu'il articule avec insistance : « de l'eau ... de l'eau ». Le pipit des arbres s'est déjà perché au sommet d'une haie vive ; il prend un peu de hauteur, puis déploie ses ailes en parachute et accompagne sa descente de notes si ardentes qu'il entr'ouvre le bec, à bout de souffle, lorsqu'il rejoint la branchette d'où il avait pris son essor. Les rossignols regagnent leur territoire ; il semble que chaque coin de bois, chaque retraite de verdure occupés par eux l'année précédente ait retrouvé son même chanteur qui se fait entendre à l'heure du coucher du soleil puis de nouveau dans la nuit.

Bientôt, le dôme des feuillages va dissimuler les oiseaux et protéger leurs nids. Aussi c'est à présent qu'il faut parcourir les bois et scruter les taillis si l'on veut reconnaître parmi les branchages qui laissent encore passer la lumière, la fauvette des jardins et l'orphée, le gobe-mouche noir dans sa livrée pie

ou suivre dans les ramilles le vol du roitelet triple-bandeau en quête d'une cachette dans les vieux lierres.

On surprend des scènes colorées qu'on ne reverra plus de toute l'année. Ainsi, sur les pommiers du verger, un pouillot chantre, en robe olive et jaune pâle, explore les boutons aux teintes carnées ; ou bien c'est la mésange grande charbonnière qui s'agrippe aux rameaux d'un cerisier en fleurs et la nuance soufrée de sa poitrine, relevée par le noir de la cravate, est si fraîche que le voisinage des bouquets blancs ne réussit pas à la ternir. La teinte rose qui délave la gorge de la fauvette grisette s'avive du vert des nouvelles tiges de ronce entre lesquelles elle se glisse. Quant au loriot, dont le jaune brillant devrait pourtant étinceler dans la nature qui garde encore un peu partout des gris et des bruns, vestiges de l'hiver, sa livrée se fond au contraire dans la végétation du printemps, tant les jeunes feuilles des chênes sont dorées sous le soleil d'Avril.

JACQUES DELAMAIN

RENCONTRE

Il nous dit qu'il va semer du trèfle et mettre du poison pour les taupes. Mais il le fera bien demain ; ou ce soir, plus tard...

Un peu de vent froid soulève une traînée de poussière, la rabat sur les violettes bleues et blanches au bord du chemin, ébourre la toque de fourrure roussâtre du vieil homme. Il tient à la main une petite botte de paille, — pour d'un brin piqué marquer les sillons ensemencés, — et un petit pot tout noirci. Petit et trapu comme un pot, lui-même, avec le même air placide, et plein, et sourd. Les yeux sont éveillés, et la brune face à cent plis, toute tranquille. Ce large nez écrasé en losange, comme d'un bouc débonnaire, c'est cela surtout qui en fait une créature des prés et des bois.

Avec lui nous montons sous les gros bras moussus des noyers. Le mur de son jardin est de pisé, tout poreux, et des bourdons s'y posent, en cessant de ronfler pour entrer avec précaution dans les trous.

On ne lâchera les vaches qu'aux premiers jours de mai, dit-il. Et il parle de l'épidémie qui est dans une ferme voisine.

... Maintenant, nous sommes assis devant la maie, lui dos au mur, mon ami et moi en face, mangeant la miche et le saucisson. — L'air sent le laitage, le grain et le fumier de vache. Dans trois mois l'odeur du foin entassé dans la fenière dominera. Mon ami voudrait savoir quelles façons on a pour les bêtes, ici, quels noms on leur donne, comment on leur parle.

Eh bien, les vaches sont seules à avoir des noms, comme des personnes, — et leurs repas aussi sont des dîners, des soupers, comme ceux du monde. — On leur dit Sardeire (cerise), Fromente, Argente, Étoile, Ribande (rubannée), Marquade (marquée), Barrade (barrée), Pige (tachetée), ou Marquise, Demoiselle, Réveil, Fortune... Et quand on prend une bête nouvelle, on tâche de lui donner un nom que le chien connaisse déjà, qui rappelle une vache qu'il ait connue. Il faut un an à un chien pour qu'il retrouve par leur nom les huit ou dix bêtes du troupeau. Et il a sa façon de tourner chacune, de la ramener quand elle s'écarte : il sait bien qu'elles n'ont pas toutes le même caractère, qu'il faut se défier du pied de l'une, de la corne de l'autre...

... Je regarde cette salle, la « maison », — ce que nous nommons la maison, le vieux le nomme son bâtiment, — toute vaste, mais si encombrée, à la fois parloir, cuisine et chambre. Il y a le côté des fenêtres, — l'appui est trop embarrassé de pelotons, de ciseaux, d'almanachs : on ne doit jamais les ouvrir, l'une est bien à demi bouchée de scies et de haches pendues ; — il y a le côté cuisine, — placards, rayons à écuelles, grande cheminée avec cuisinière par devant, — le côté chambre, avec l'horloge, le haut lit à courtepointe, les chromos de piété, l'armoire, les chaises ; le côté des portes, celle qui va au cellier coupée presque en triangle, et celle de l'escalier sous quoi sont pendus les outils de culture. Ce qui fait paraître la maison encore plus grande, c'est qu'elle est basse, et sur les liteaux joignant les solives, cent choses, jusqu'à de vieilles bottes et une pelle à enfourner, parmi les claies à fromages.

La vieille explique qu'on dit aux vaches : Venie van, venie, — viens ici, viens, — comme à des personnes. Pour les autres bêtes, on a des mots de bêtes. « Les chèvres, c'est : betou, betou ! Ou, si on veut les arrêter, — vous savez si leur dent fait vite du dégât, — on crie : chabre, tia ! Les moutons, c'est berou, berou, berou ba ! Les porcs, rrou, rrou, rrou, tiar, tiar, tiar ! » Elle exagère un peu l'intonation, comme pour s'en rire, et ajoute, en manière d'excuses : « Chaque pays a ses habitudes... Et aux poules, on leur dit : Tyit, tyit, tyite ! »

Par la fenêtre je vois deux pruniers en fleur près du puits-fontaine, et vert, vert, comme une dure herbe verte, le montueux communal où une truie va, cherchant sa vie. Les coudes écartés, le menton presque sur ses mains, le vieux considère mon compagnon. Il ne sourit pas, il n'est pas curieux, il n'est pas absent : il est tranquille, dans ses vieilles certitudes. Si

parfaitement tranquille qu'il me donne plus que je ne l'ai jamais eu le sentiment que la paysannerie, c'est un autre règne. Mon ami en était à me faire remarquer que ces appels pour bêtes restent intranscriptibles : il faudrait des lettres spéciales, un *e* plus lourd, un *i* mouillé, un *a* qui serait presque un *o*, un autre alphabet, enfin.

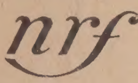
HENRI POURRAT

LE GÉRANT : JEAN PAULHAN.
ABBEVILLE. IMPRIMERIE F. PAILLART.

rf **LE LIVRE ET L'ÉCRAN**

LE LIVRE
ET
L'ÉCRAN

Les Livres suivants, édités par la



ont été portés avec succès à l'écran

ARCEL ACHARD. —	**JEAN DE LA LUNE**	15 fr.
	LA BELLE MARINIÈRE	15 fr.
	MISTIGRI	15 fr.
ARCEL AYMÉ. —	**LA RUE SANS NOM**	15 fr.
AURICE BEDEL. —	**MOLINOFF INDRE-ET-LOIRE**	15 fr.
SEPH CONRAD. —	**SOUS LES YEUX D'OCCIDENT**	15 fr.
FRED DÖBLIN. —	**BERLIN ALEXANDERPLATZ** .. .. *(Sous le titre de SUR LE PAVÉ DE BERLIN)*	18 fr.
ILLIAM FAULKNER. —	**SANCTUAIRE** .. .. *(Sous le titre de LA DÉCHÉANCE DE MISS DRAKE)*	15 fr.
NDRÉ GIDE. —	**VOYAGE AU CONGO**	15 fr.
AN GIONO. —	**JOFFROI,** nouvelle tirée du volume intitulé **SOLITUDE DE LA PITIÉ**	12 fr.
ROSLAW HASEK. —	**LE BRAVE SOLDAT CHVEÏK**	15 fr.
NEST HEMINGWAY. —	**L'ADIEU AUX ARMES** .. .. *(Sous le titre de L'ADIEU AU DRAPEAU)*	15 fr.
NDRÉ LANG et RENÉ LEHMANN. —	**TARAKANOVA**	15 fr.
ERRE MAC ORLAN. —	**LA BANDERA**	15 fr.
W. MASON. —	**LE REFLET DANS LA NUIT** .. .. *(Sous le titre de LA MAISON DE LA FLÈCHE)*	12 fr.
AFAËL SABATINI. —	**LE CAPITAINE BLOOD**	15 fr.
DE SAINT-EXUPÉRY. —	**VOL DE NUIT**	12 fr.
KESSEL. —	**L'ÉQUIPAGE** (film muet et film parlant)	15 fr.
LES ROMAINS. —	**KNOCK**	15 fr.
ANS FALLADA. —	**ET PUIS APRÈS ?** .. .. *(Sous le titre de ET DEMAIN ?)*	18 fr.
IARLES VILDRAC. —	**LE PAQUEBOT TENACITY**	12 fr.

EN PRÉPARATION AU CINÉMA

ERVEY ALLEN. —	**ANTHONY ADVERSE**	*(sous presse)*
H. LAWRENCE. —	**L'AMANT DE LADY CHATTERLEY**	15 fr.

rf **ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**